

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE (MICHAUD)

PUBLIÉE PAR M<sup>me</sup> C. DESPLACES, 52, RUE DE VERNEUIL, A PARIS.

(TOME XXIV.)

08703

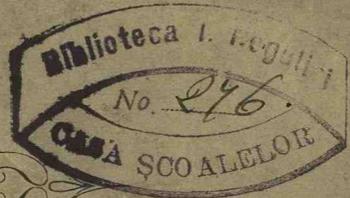
# LEIBNIZ

— GODEFROI-GUILLAUME —

PAR

M. FOUCHER DE CAREIL.

133784



PARIS

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON

RUE GARANCIÈRE, 8

1859

Biblioteca Centrală Universitară

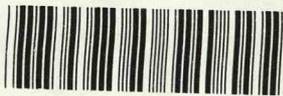
BUCUREȘTI

Cia 58703  
Inventar 133764

PC196/02

1956

B.C.U. Bucuresti



C133764

## LEIBNIZ

— GODEFROI-GUILLAUME —

PAR

M. FOUCHER DE CAREIL



LEIBNIZ et non LEIBNITZ (GODEFROI-GUILLAUME, baron DE), jurisconsulte, philosophe, mathématicien, historien, économiste et politique, et le savant le plus universel des temps modernes, tour à tour secrétaire du baron de Boinebourg et conseiller de l'électeur de Mayence, bibliothécaire de S. A. S. Jean-Frédéric et conseiller privé de S. A. S. Ernest-Auguste, chargé par le prince Antoine Ulrich du soin de la bibliothèque de Wolfenbuttel jusqu'en 1712, généalogiste chargé de missions historiques en Allemagne et en Italie pour y rechercher les documents relatifs à la maison de Brunswick. Élu président à vie de l'Académie de Berlin et fondateur ou promoteur des principales sociétés des sciences à Vienne, à Dresde, à St-Petersbourg, élu membre de la société royale de Londres, de l'Académie des sciences de Paris, Leibniz fut élevé par l'empereur Charles VI à la dignité de conseiller aulique de l'empire, avec un traitement de deux mille florins et la dispense de se faire recevoir dans le collège des conseillers auliques comme membre absent, et nommé par le czar Pierre le Grand, conseiller de justice avec un traitement annuel de mille albert-thalers. Leibniz est le dernier esprit universel; il n'y a pas une voie de la pensée qu'il n'ait tentée, pas une pierre de l'édifice des sciences sur laquelle il n'ait gravé son nom. Jurisconsultes, théologiens, philosophes, historiens et politiques peuvent consulter utilement ses écrits. Une édition universelle de ses œuvres est un besoin de notre temps (1). Leibniz, malgré son immense re-

nommée, est encore peu connu. Les premiers éditeurs ignoraient même la véritable orthographe de son nom, de ce nom qu'il a signé au bas de plus de six mille lettres. Dutens, qui est le principal, n'a fait qu'une compilation des précédents recueils. Tous les papiers de Leibniz furent vendus pour la somme de trois mille thalers, par un héritier peu digne d'un tel legs; ils valent aujourd'hui plusieurs millions. Leibniz, qui voulait les donner au public, mais qui fut surpris par la mort, écrivait à l'un de ses correspondants : *Qui me non nisi editis novit, non novit* : Celui qui ne me connaît que par ce qu'on a publié de moi, ne me connaît pas. Il suffira de citer cette loi célèbre de la continuité que ne viole jamais la nature; qui, faisant son apparition dans les mathématiques, a doublé leur puissance, et qui, appliquée à l'histoire et à la politique, est une démonstration par l'absurde de l'inutilité et de l'impuissance des brusques changements. Outre l'intérêt universel qui s'attache au nom de Leibniz comme penseur, sa biographie offre un intérêt spécial pour l'histoire politique et littéraire des différents États dont il éclaire par ses travaux l'histoire, le droit public et privé, et le régime intérieur. L'Allemagne lui doit la réforme du droit et d'admirables projets pour la rénovation des arts et des sciences; la France, la Russie et l'Angleterre, le monde enfin lui doit une ample moisson de faits nouveaux, des histoires, des livres, des méthodes et des résultats pratiques dont on profite encore. L'historien, le jurisconsulte et le politique ne

(1) Cette importante publication, qui a réuni aux encouragements de l'Allemagne ceux de la France, est en cours d'exécution

chez MM. Firmin Didot, sous la direction de M. Foucher de Careil. Le premier volume a paru. E. D—s.

sont pas moins grands dans Leibniz que le mathématicien et le philosophe : ils se coudoient pour ainsi dire dans sa vie et doivent rester unis dans son œuvre. Ses derniers écrits, dont on ignorait l'existence et qui datent de la période de Vienne, sont presque tous des travaux de philosophie positive appliquée aux sciences, aux arts, aux fondations utiles, et même au commerce et à l'industrie. A mesure qu'il avançait en âge, il semble avoir mieux senti le vide de la philosophie pure et éprouvé de plus en plus le besoin d'une philosophie réelle. Les documents nouveaux montrent quelle part active il prit aux négociations religieuses entamées par l'empereur d'Autriche pour la réunion des protestants et des catholiques, avec le concours de Rome et de la France, et l'agrément des principaux princes protestants (1). Il fut le premier des encyclopédistes et l'un des plus savants bibliothécaires de son temps. On le verra aussi fonder des académies et en écrire les statuts de cette même main qui tenait la plume au nom des empereurs et rédigeait des manifestes éloquentes, mais inconnus jusqu'ici, contre la politique envahissante de Louis XIV et l'asservissement de la nationalité allemande. Déjà sa pensée planait sur l'Orient, qu'il cherchait à conquérir aux sciences par les armes du roi très-chrétien, près de deux siècles avant qu'un autre conquérant ait réalisé ce dessein. Il seconda le czar Pierre le Grand dans ses nobles projets pour répandre l'instruction dans son immense empire. Esprit cosmopolite, Leibniz a mieux que les sages de la Grèce réalisé l'antique doctrine qui faisait du philosophe un citoyen du monde, *civis mundanus*. Par ses voyages, par ses écrits et par les langues dont il s'est servi, il appartient aux principales littératures de l'Europe. Il naquit à Leipsick le 21 juin 1646 (ancien style), de Frédéric Leibniz, professeur de morale et assesseur de cette ville, et de sa troisième femme Catherine, fille du jurisconsulte Guillaume Schmuck. Il fut baptisé la veille de la St-Jean et reçut les noms de Geoffroi Guillaume. Pendant la cérémonie, au moment où le diacre Mœhler le tenait dans ses bras, l'enfant, comme s'il eût eu conscience de ce qu'il faisait, leva la tête, l'avança, ouvrit les yeux et reçut ainsi le baptême. Son père consigna le fait dans son journal et y écrivit ces paroles prophétiques : « Je prédis que c'est là un signe de foi ; je prédis aussi que cet enfant pendant sa vie mar-

« chera les yeux levés vers Dieu, qu'il brûlera  
« d'amour pour lui et que cet amour lui fera  
« faire des choses merveilleuses pour la gloire du  
« Très-Haut, le salut et la prospérité de son  
« Église. » A six ans il perdit son père. Sa mère,  
qui ne mourut que onze ans plus tard, était une  
femme supérieure. On disait dans Leipsick, à sa  
mort, que pendant son veuvage elle avait mis  
tout son espoir en Dieu ; elle influa sur son fils  
par l'élevation morale de son caractère. Il eut  
deux frères et une sœur, Anne-Catherine, qui  
mourut en 1672, femme de l'archidiacre de l'é-  
glise, Thomas-Simon Löffler, laissant un frère,  
Frédéric-Simon, son unique héritier, qui céda  
tous les papiers et les livres de Leibniz pour  
une somme minime. Ils passèrent de ses mains  
dans la bibliothèque royale de Hanovre : ce qui  
nous permet aujourd'hui d'écrire sa biographie  
philosophique avec les papiers de ce grand  
homme. Sa famille ne reconnut pas son génie nais-  
sant. Un de ses frères lui écrivit une lettre où il  
le traitait de *renégat*, parce qu'il n'était pas un  
protestant fougueux. Des questions d'intérêt les  
divisèrent plus tard. Ses premiers maîtres furent  
aussi aveugles que ses parents, et l'enfant ayant  
lu Tite-Live à la dérobée, le pédant qui l'élevait  
prétendit que Tite-Live allait à ce bambin comme  
un *colturne* à un *pygmée*. Mais par bonheur un  
voisin se trouva là ; frappé de ses dispositions  
précoces, il lui ouvrit sa bibliothèque : « J'allais  
« enfin voir, s'écrie Leibniz dans un récit auto-  
« biographique récemment découvert (1), j'allais  
« voir ces grands hommes de l'antiquité que je  
« ne connaissais que de nom et que j'avais tant  
« désiré de voir, Cicéron, Quintilien, Sénèque,  
« Pline, Xénophon, Platon, et les Pères de l'Église  
« grecque et latine ! » Ses études, sa facilité, la  
variété de ses connaissances, ses promenades soli-  
taires dans le bois du Rosenthal, où il *délibérait*  
*déjà s'il garderait les formes substantielles*, tout en  
lui contribuait à le faire regarder comme un *prodi-  
ge* par ses maîtres et ses camarades : *Pro mon-  
stro erat, nous dit-il dans le Pacidius*. Un jour il  
*composa* trois cents vers latins de suite sans éli-  
sion. A treize ans, il avait sur la logique des vues  
neuves qui faisaient le désespoir de ses profes-  
seurs. Il méditait déjà l'Alphabet des pensées hu-  
maines. A quinze ans, il lisait Suarès avec la faci-  
lité d'un roman. « J'atteignis ainsi ma dix-sep-  
« tième année, heureux de cette liberté qu'on  
« m'avait laissée pour mes études et qui m'avait  
« conquis partout la première place dans les  
« écoles, l'estime de mes maîtres et l'amitié de  
« mes camarades. » — Un curieux récit autobio-  
graphique inédit, dont la date est fixée par de  
sûrs indices historiques en 1666, nous permet de  
reconstituer ses premiers débuts en philosophie.  
Il résulte de cette autobiographie que le jeune  
Leibniz, orphelin dès l'âge de sept ans, fut laissé

(1) Cette correspondance, dont le premier volume vient de paraître à l'imprimerie de M. Firmin Didot, fait partie des œuvres inédites de Leibniz. Nous extrayons de la préface les lignes suivantes : « Ces deux premiers volumes ont été composés avec douze liasses dont une seule, formée de 1,200 feuillets doubles, ne contient que des manuscrits originaux signés des noms de Leibniz, Bossuet, Pellisson, Spinola, Molanus, sans compter les lettres des souverains, princesses et cardinaux, chartes, « brefs des papes, rescrits des chefs d'ordre, lettres et avis de l'université d'Heimstadt et de ses principaux théologiens, « Fabricius et Schmidt ; en tout quatre-vingt-douze lettres de Leibniz, vingt-cinq de Bossuet, dix-sept de Pellisson, trente « de madame de Brinon, cinq de Molanus, dix de Spinola. » Les éditeurs de Bossuet ne donnent que vingt-quatre lettres de Leibniz, onze de Bossuet, dix de madame de Brinon.

(1) *Nouv. Lett. et opus. inéd.* de Leibniz, Paris, Durand, 1857.

seul et sans maître dans la bibliothèque paternelle, où il lut au hasard tous les livres qui lui tombèrent sous la main, Vanini d'abord et Cicéron (*de Natura deorum*), puis ces initiateurs de hasard écartés, Aristote, Gassendi et Descartes. Aristote fut son premier maître. Le cours de philosophie éclectique de Jacques Thomasius, qu'il suivit assidûment dès quinze ans à l'université de Leipsick, le confirma dans ses tendances aristotéliennes, qu'il cherchait dès lors à concilier avec celles de la philosophie moderne, essai renouvelé par lui dans sa lettre de 1669 à J. Thomasius. La manière dont il parle de Descartes dans ce premier écrit, où il le met au-dessus de Gassendi sans le mettre encore à son véritable rang, nous fait assister en même temps à sa première connaissance avec la philosophie moderne et à la formation de ses préjugés anticartésiens, qui furent si tenaces qu'ils lui faisaient comparer plus tard la philosophie de son rival à l'antichambre de la vérité. En résumant cette première période de ses études, on y voit qu'il prenait à Aristote : 1<sup>o</sup> son point de départ qu'il trouvait différent de celui de Descartes, de la pensée pure, et qu'il exprimait ainsi : *Alius ordiendum a notione existentia*; 2<sup>o</sup> son échelle pour s'élever au premier moteur : *Scala illa qua ad primum motorem ascendebat*. Il parait aussi très-disposé à prendre à Descartes les explications mécaniques, à l'exclusion des formes substantielles des scolastiques. Mais ce qu'il ne devait qu'à lui-même ou du moins à une élaboration supérieure et à un éclectisme très-vigoureux de la philosophie ancienne et de la moderne, c'est le sentiment et même le principe de l'harmonie universelle, déjà très-explicitement et très-nettement formulée dans ce manuscrit de sa vingtième année, et d'où il dérivait l'espace, le temps et même le corps ou la nature entière. Dans les années qui s'écoulaient depuis 1666 jusqu'en 1672, date de son voyage à Paris pendant cette période encore scolastique, nous le voyons appliquer son principe au droit, à l'histoire, à la politique, à la religion et même à la science générale. L'étude du droit parut l'absorber d'abord : « Comme après mon entrée dans l'université, dit-il, je me savais destiné à faire mes études de droit, je laissai toutes les autres pour celle-ci. Je m'aperçus que ce que j'avais appris précédemment en histoire et en philosophie me pouvait être d'un grand secours. Ce fut cause en effet que j'appris les lois très-facilement. J'avais un ami assesseur au tribunal de Leipsick. Il me menait souvent chez lui, me donnait des actes à lire et m'apprenait à rédiger des jugements. C'est ainsi que de bonne heure je pénétrai dans les secrets de la science du droit. Les fonctions de juge me plaisaient, mais je haïssais les intrigues des avocats, et c'est pour quoi je n'ai jamais voulu plaider, quoique, de l'avis de tout le monde, je fusse très-habile à parler la langue allemande. » Après un court séjour à l'université d'Iéna, où il resta jusqu'à l'automne

de 1663, pour suivre les leçons de jurisprudence de Falkner, les cours d'histoire de Vossius, et l'enseignement du célèbre professeur de mathématiques Erhard Weigel, mathématicien, philosophe et moraliste, avec lequel il resta en relation, mais qu'il trouvait plus tard un peu confus, Leibniz, de retour dans sa patrie, s'appliqua de nouveau sans relâche à l'étude du droit, sous les professeurs Quirinus Schalcher et Léonard Schwendendorfer et mena de front les autres sciences. Il dut se soumettre à un stage de cinq ans pour obtenir le grade de docteur. C'est avec regret que Leibniz, en quittant l'université, jeta les yeux sur le temps qu'on lui avait fait perdre ; il en parle avec colère dans la conclusion de sa *Methodus nova jurisprudentiæ*, et il y réduit les cinq années de stage à deux (*ut me lustris hujus pudeat miseratque*, écrit-il). Le 3 décembre 1664, Leibniz fit paraître un traité intitulé *Specimen difficultatis in jure, seu questiones philosophicæ aminoribus ex jure collectæ*. Il voulait montrer par le choix du sujet et par la manière dont il l'a traité « que la majeure partie des questions de droit, sans la philosophie, était un labyrinthe sans issue. Dans l'antiquité, les créateurs des sciences étaient en même temps les prêtres de la sagesse. Puisque Ulpien, dit-il, a nommé la connaissance du droit la science des choses divines et humaines, il faut qu'il existe un juriste parfait, ou bien la science du juste et de l'injuste surgira malgré le droit. » L'année suivante (1665), Leibniz soutint, sous la présidence de Swendendorfer, deux thèses de droit romain, celle *De conditionibus* et celle du *Specimen certitudinis in jure*. C'était un essai de logique juridique et une première application du calcul des probabilités à ces questions. La sévère méthode du droit romain l'avait guidé. Il s'y montre plein de respect pour les grands juriconsultes de Rome, bien qu'il sache s'en affranchir déjà par l'étude du droit naturel. Il avoue que, s'il a choisi pour thèse un sujet souvent traité, cela vient de ce que la plupart du temps les méditations les plus vulgaires et les plus communes étaient aussi les plus utiles. Nous ne connaissons pas ces dissertations dans leur forme primitive, mais après le remaniement et telles que Leibniz les laissa paraître en 1672 sous le titre de *Specimen juris*. Plus tard il trouvait sa dissertation *De conditionibus* trop subtile, et, en général, tous ces travaux de sa jeunesse trop imparfaits et peu susceptibles d'application. Il écrivait en 1693 à un savant juriconsulte qu'il y trouvait bien des choses qui n'étaient pas à dédaigner, mais bien d'autres aussi qui auraient pu être écrites d'une manière plus précise et plus agréable. L'année suivante, le 7 mars 1666, Leibniz soutint une thèse *pro loco*, c'est-à-dire dans la vue d'obtenir sous peu une place à l'académie philosophique. Il la défendit sans avoir d'adversaire. Cette thèse était intitulée *Disputatio arithmetica de complexionibus*, et forme

une partie du traité qu'il fit paraître la même année sous le titre : *De arte combinatoria*. Ce traité, que Kircher et Bayle approuvèrent, est plus important, moins à cause des nouvelles données logiques et mathématiques qu'on y trouve que parce que les nombreuses et différentes tendances du jeune philosophe viennent s'y réunir en un foyer commun, et qu'on y découvre déjà les germes de quelques-unes de ses plus grandes découvertes, les premiers linéaments du calcul différentiel, le plan d'une caractéristique universelle, les préceptes de l'art d'inventer, une connaissance approfondie de Képler, une réfutation de Raymond Lulle, la définition et le nom des monades, *res quæ non habet homogeneam*. « Il est étonnant, dit-il dans un *Essai sur la caractéristique universelle*, où il remonte jusqu'à sa première jeunesse, qu'un pareil traité ait pu être écrit par un jeune homme qui sortait de l'école et qui n'avait encore aucune connaissance réelle. Cependant je ne me repens pas de l'avoir écrit, et cela pour deux motifs : 1<sup>o</sup> parce qu'il a plu infiniment à beaucoup d'hommes éclairés, et 2<sup>o</sup> parce qu'alors déjà j'annonçais au monde ma découverte, afin qu'il ne crût point que je venais seulement d'y tomber. » Une preuve de la présence de Dieu forme la conclusion de ce traité. Leibniz avait vingt ans, et il ne lui restait plus qu'à conquérir le plus haut grade académique, celui de docteur dans les deux droits. « Je voyais, dit-il dans son autobiographie, que si j'atteignais ce grade de bonne heure ma fortune était faite. » Une cabale contre les jeunes docteurs, qui paraissait dirigée contre lui, l'emporta, et finit par l'éloigner de sa patrie. « Je dus donc penser, continue-t-il, à ce que je ferais et à ma promotion; car mon nom était connu dans ma patrie et au delà des hommes les plus savants. Je résolus d'appliquer mon temps aux voyages. » C'est ainsi que Leipsick et la Saxe perdirent ce grand homme, qui devint l'orgueil de la nation allemande. Jamais depuis Leibniz n'a désiré y retourner. On a dit cependant qu'il avait songé, quoique à regret, à y rentrer vers la fin de sa vie, mais l'on n'a aucune preuve que jamais la Saxe ait cherché à regagner Leibniz. Son souvenir à Leipsick est un mythe; c'est en vain que nous avons cherché la maison, la rue où ce grand homme a reçu le jour, personne ne le sait (1). Ce fut dans l'automne de 1666 que Leibniz quitta sa patrie pour aller conquérir le grade de docteur qu'on lui avait refusé, et se rendit à l'université d'Altorf. On l'admit sans délai à l'examen et à la soutenance de sa thèse *De casibus perplexis*, à laquelle il avait mis la dernière main. Cette thèse, soutenue par un brillant examen oral et une dissertation

publique, fut conférer à Leibniz à l'unanimité le titre de docteur. C'était le 5 novembre 1666. Ce souvenir resta gravé en lettres vivantes dans son imagination. « La discussion, dit-il, fut si brillante que non-seulement les auditeurs admirèrent cette précision peu commune au barreau, mais que les opposants eux-mêmes se déclarèrent satisfaits. Un savant qui était présent me fit rougir par ses éloges; et un professeur dit tout haut que jamais de cette chaire on n'avait récité des vers comparables à ceux que j'avais dits pour la promotion. Le doyen de la faculté, Wolfgang Textor, écrivit à Dilher que ma soutenance avait été fort applaudie. Deux des chefs, qui assistaient le chancelier et le syndic, trouvèrent un éloge, s'il se peut, plus flatteur. J'avais deux discours à faire, l'un en prose et l'autre en vers : je dis le premier si couramment que je paraissais lire un manuscrit. Mais quand ce fut le tour des vers, je fus obligé d'approcher le papier si près de mes yeux, à cause de ma myopie, qu'ils reconnurent l'erreur où ils étaient; ils me firent alors force de compliments sur ma mémoire; mais je les étonnai bien en leur apprenant que j'avais improvisé, et ils purent s'en convaincre en prenant le feuillet qui portait tout autre chose. Cette circonstance me concilia tellement la faveur des Nurembergeois que, peu temps après, le premier pasteur Dilher, au nom des chefs de l'enseignement, vint me proposer la place de professeur à l'université. J'étais assez mûr, mais mon esprit se tourna vers une autre direction... Je ne pouvais me soumettre à cette maxime bourgeoise qui vous fixe à un lieu déterminé comme avec un clou. » La thèse parut imprimée à Altorf, et plus tard Leibniz la reproduisit dans les *Specimina juris*. Il se demande d'après quels principes on doit se guider dans les cas de droit compliqués. Il rejette aussi bien l'autorité de ceux qui dans ces cas prescrivent le *nihil statuendum* et le *non liquet*, que de ceux qui s'en rapportent au sort ou à la décision particulière d'un arbitre; il insiste pour que le droit soit toujours respecté et que dans l'incertitude la raison naturelle soit seule invoquée. En un mot, il conclut qu'on peut décider tout ce qui a rapport au droit de la nature et des peuples, car rien n'y est incertain. Boinebourg vint sur ces entrefaites à Nuremberg, le vit à une table d'hôte, se lia avec lui et l'emmena à Francfort. Ainsi préparé par de fortes études juridiques, Leibniz entreprit la réforme du droit, la première de toutes et la plus difficile, si l'on considère la variété des objets qu'elle embrassait, surtout en Allemagne, et le nombre des obstacles qu'il fallait surmonter pour l'accomplir. Le premier ouvrage de la période de Francfort, sa *Nouvelle méthode pour apprendre et enseigner la jurisprudence*, ouvrage qu'il donna au public d'après les conseils de Boinebourg, qui voulait le faire connaître à Schönborn, est le plus remarquable de

(1) Nous devons faire une exception en faveur de Knohr, qui a fait le modèle de la statue de Leibniz et l'a réduite en plâtre. Ce sculpteur mériterait d'être chargé d'élever le monument que son ingrate patrie doit à Leibniz.

ses écrits jusqu'à ce jour, bien qu'il l'ait, comme il le dit lui-même dans la préface, jeté sur le papier plutôt qu'écrit, sur la route, dans les hôtels, sans livres, sans aide et de mémoire. Il n'en était que plus riche en pensées. On n'y peut méconnaître une fermentation d'idées extraordinaire. Depuis Bacon on n'écrivait plus ainsi. Il y résume en quelques pages toutes les parties de cette vaste science du droit, qu'il y fait découler de sa source la plus élevée, et on pourrait dire même qu'il en invente dont les noms sont inconnus, mais qu'il avait créées par ce besoin d'unité, d'harmonie qu'il portait dans toutes les sciences. On l'a blâmé de ce qui fait à nos yeux le principal mérite du livre; on l'a trouvé trop philosophique, trop sévère dans ses jugements et même un peu chimérique dans ses projets d'amélioration et de réforme. Pour nous, c'est là son principal mérite, et ce qui fait de sa méthode de droit le type de ses réformes. Ce qu'on remarque, en effet, dans cet écrit de sa jeunesse, c'est que Leibniz cherchait déjà dans le désordre des lois et le chaos de la jurisprudence allemande l'idée dominante de sa vie, l'idée d'une harmonie universelle; ce livre est toute une philosophie du droit; c'est ainsi qu'il se rattache à l'ensemble de ses travaux; l'origine du droit naturel y est cherchée, non dans le bon plaisir de Dieu qui en ferait un despote fort peu respectable, ni dans la sociabilité humaine, mais dans la raison même. Il n'épargne pas les cartésiens, qui ne peuvent s'élever à l'idée du droit, puisqu'ils sont partisans de l'absolutisme ou de l'arbitraire de Dieu. Non moins éloigné de ces doctrines matérialistes, comme celle de Hobbes et de Puffendorf (1), qui détruisent par une autre voie la vérité des principes, et corrompent la nature de ces vérités morales, éternelles, en ruinant la foi à l'immortalité de l'âme, il distingue trois degrés du droit : *le droit strict, l'équité et la pitié* ou la *probité*; la pitié ou l'amour est ainsi le sommet de la justice, et de ce sommet sacré seulement, le prêtre de la justice appelle et salue l'harmonie universelle, à savoir : Dieu. Car Dieu et l'harmonie universelle ne font qu'un, comme la source et l'eau qui en découle; la justice et l'amour s'y confondent et le bonheur est harmonie. La Méthodologie du droit est traitée dans la *Nova methodus* avec un soin particulier et nous donne de grandes ouvertures sur sa méthode. L'idée du droit est, en effet, celle qui a le moins varié chez Leibniz et le type fondamental auquel il rapportait toutes les autres. La méthode analytique, conseillée par Descartes, ne lui paraît pas suffisamment éclaircie par les fameuses règles du *Discours de la méthode*; il en veut d'autres. On ne saurait douter qu'il en eût trouvé de plus sûres et de plus pratiques, quand on le voit appliquer et commander, pour les cas douteux, la mé-

thode des analogies ou de comparaison, et résoudre par cette méthode les principales *antinomies* ou contradictions juridiques. On peut d'ailleurs se faire une idée de l'état de la science et surtout de cette idée de perfection absolue qu'il portait en toutes choses, *in omni genere summum*, en considérant, par exemple, ce qu'il indique comme manquant : un nouveau *Corpus juris*, *Elementa juris*, une Histoire des progrès du droit, une Philologie du droit, les Corcordances juridiques, une Arithmétique du droit, les Institutions du droit universel, une Herméneutique, des éléments démonstratifs du droit, etc.; en tout trente-sept pièces. « Et encore, dit l'auteur, tout « alors n'est pas fini. Je ne cherche point la « gloire, mais l'utilité générale; et c'est pour « cela que j'ai gardé l'anonyme. Si je vois que « j'ai produit l'effet que je désirais, je chercherai, « sous peu, à abrégé le chapitre des *desiderata*; « et si je ne le fais pas, j'aurai du moins ap- « porté mon tribut. A ceux qui me méprise- « raient, j'inflige leur ignorance pour punition; « peut-être un temps viendra, meilleur que le « présent, où la haine se taira et où la vérité « triomphera. » Cet écrit attirera l'attention. Quelques savants, comme Nicol. Christ. Lynker, s'en emparèrent pour le piller, quitte à le réfuter ensuite : des hommes d'État éminents en approuvèrent les nouvelles idées, tout en reconnaissant pour le moment l'impossibilité de leur application. Au nombre de ces derniers était le célèbre Hermann Conring, auquel son fidèle ami le baron de Boinebourg avait envoyé l'écrit pour lui en demander son avis. Comme Louis XIV avait fait préparer pour ses États un travail sur les lois, Conring croyait que les nouvelles idées du jeune réformateur auraient plus d'écho en France qu'en Allemagne, ou en tout autre pays (1). Ce livre parut à Francfort en 1668, précédé d'une dédicace à l'électeur de Mayence, sans nom d'auteur et sous ce titre : *Nova Methodus descendæ docendæque jurisprudentiæ cum subjuncto catalogo desideratorum in jurisprudentia*. Le nom de Leibniz et le mérite du livre le garantirent de l'oubli jusqu'à nos jours. Au siècle dernier, le philosophe Wolf en a donné une nouvelle édition précédée d'une préface; au commencement du nôtre, Hugo de Gœttingen a de nouveau appelé l'attention sur lui; un juriconsulte français le traduisit et le fit paraître. Leibniz lui dut son entrée à la cour et sa présentation à l'électeur de Mayence, auquel il

(1) Voir en outre *Monita quædam ad Sam. Puffendorf principia*. Dutens, IV, 3, p. 280.

(1) Conring écrivit à Boinebourg pour savoir quel est ce jeune homme : *quis ille sit? qua dignitate?* Il reçut la réponse suivante : « Il a vingt-quatre ans, de Leipsick, docteur en droit; d'une science « qui passe tout ce qu'on peut dire et croire. Il connaît toute la « philosophie, l'ancienne et la nouvelle, et il en disserte avec bon- « heur. Il a un talent d'écrire remarquable, il est mathématicien, « très-versé dans la physique, la médecine, la mécanique, « plein de savoir, assidu et ardent : *Assiduus et ardens*. En re- « ligion il ne relève que de lui, il est de votre bande. Il sait la « philosophie du droit, et, chose plus étonnante! la pratique. Il « l'aime et te révère du fond de l'âme. Il vit à Mayence chez « Lasser, conseiller de l'électeur aulique; il travaille à la ré- « forme du droit. » Gruber, t. 2.

l'offrit lui-même, et qui, à partir de cette époque, le prit en considération. Un savant engagé à son service, le conseiller André Lasser, s'occupait, avec l'autorisation du prince, d'une amélioration de la législation romaine, appropriée aux besoins du royaume. Leibniz, invité par le prince à lui prêter son concours, s'en occupa comme de son propre ouvrage. En 1668, ils firent paraître une feuille sous ce titre : *Corporis juris reconcinandi ratio*. Leibniz avait tenu la plume. C'était le programme de leur grande entreprise, et le résumé complet, mais concis, des *Éléments du droit* qu'il méditait, *Elementa juris romani hodierni*, auxquels il a travaillé depuis. On devait comprendre dans un grand tableau toutes les règles fondamentales, et au moyen de leurs diverses combinaisons, décider de tous les cas qui se présentaient, de toutes les actions, de toutes les exceptions, à l'imitation de l'*Edictum perpetuum novum*. La seconde partie, entièrement consacrée à la justification des éléments, se divisait en deux parties appelées *Nucleus legum et corpus juris reconcinatum*. Leibniz, accablé d'affaires et de travaux de tout genre, distrait par les voyages et les fonctions qu'il remplit pendant son séjour à Francfort et à Mayence, demanda la continuation de son privilège, mais laissa l'œuvre inachevée. Plus tard, il ne cessa d'exciter les empereurs d'Allemagne Léopold et Charles VI à doter leur pays d'une législation uniforme. Les siècles suivants se sont chargés de reprendre et de continuer son œuvre. Le cercle dans lequel Leibniz vivait, ses relations quotidiennes avec Boinebourg et son entourage, auraient suffi pour ne pas le laisser froid et indifférent à la vue des nuages qui assombrissaient l'horizon de l'Allemagne du côté de la France. Leibniz publiciste applique à la politique et à l'histoire les vues rationnelles que le jurisconsulte avait appliquées à la jurisprudence. Leibniz commença de bonne heure sa carrière de publiciste, et il la commença comme l'autre, par un coup d'éclat. Il avait vingt-trois ans; nous ne parlons pas d'un premier écrit qu'il avait composé l'année précédente, à la demande de Boinebourg, pour soutenir la candidature du prince de Neubourg au trône de Pologne, demeuré vacant, et qui parut sous ce titre : *Specimen demonstrationum politicarum, pro eligendo rege Polonorum, novo scribendi genere ad certitudinem exactum*. C'était, en effet, une espèce de démonstration en forme et même un peu trop scolastique, dont la majeure était qu'il fallait élire un catholique : *eligendus catholicus esto*, et la conclusion que ce catholique devait être le prince de Neubourg. Mais la scolastique et les raisonnements les plus démonstratifs, appliqués aux affaires politiques, n'eurent pas tout le succès qu'en attendait le Lithuanien Ulicovius (pseudonyme de Leibniz) et son candidat ne fut pas élu. Des événements plus graves se préparaient à l'Occident. La foi publique aux traités était menacée par l'ambition

d'un jeune prince qui tournait déjà ses regards vers l'Allemagne et inquiétait sa sécurité. C'est dans ces circonstances et sous l'influence de son maître que Leibniz, à Schwalbach, composa du 6 au 8 août 1670, c'est-à-dire en trois jours, le mémoire intitulé *Securitas interna et externa et status præsens*. Entré complètement dans les vues politiques de Boinebourg, il rejeta comme lui la triple alliance, comme un roseau qui peut se casser, et se déclara pour la bonne entente avec la France. Mais l'année suivante, 1671, à la nouvelle des armements de Louis XIV, son patriotisme éclate, et il jette le cri d'alarme dans la seconde partie de ce remarquable manifeste. « Il faut, dit-il, une coalition contre la France. » Hardie et grande conception qui avait le tort d'être conçue trop tôt, comme celle qu'il appelait avec orgueil son *invention d'Etat* et qu'il allait bientôt présenter à Louis XIV. Nous voulons parler d'un projet d'expédition en Egypte, pour détourner de l'Allemagne les armes et la puissance de Louis XIV et les rejeter sur l'Orient, projet le plus gigantesque que politique et philosophe ait jamais conçu, puisqu'il s'agissait de détourner le cours de la puissance du grand roi et de hâter ainsi peut-être de deux siècles le cours du temps en supprimant Napoléon. Ce que nous remarquons, c'est l'essor de cette pensée encore retenue sans doute dans les formes de la scolastique, mais qui embrasse déjà le monde par la fécondité et l'universalité d'un principe. Dans la première partie de la *Securitas publica*, il rêvait une sorte de conseil des amphictyons pour l'Europe, grande et sublime idée, sinon très-pratique; mais les politiques eux-mêmes adoptèrent l'idée d'une alliance défensive pour le maintien des traités. Telle est cette période de Francfort et de Mayence marquée par des écrits et des travaux de toutes sortes. Dans l'intervalle des affaires, Leibniz sut trouver encore le temps de faire un catalogue méthodique de la bibliothèque de Boinebourg. Dans l'été de 1671, Leibniz, fatigué, fit un voyage sur le Rhin, de Strasbourg à Mayence : il raconte poétiquement ce voyage dans un fragment de dialogue *De religione rustici* (Paris, 1675). Il décrit les rives du fleuve, tranquilles alors, et montrant partout une riche verdure déjà mûrie par l'automne : « Vous auriez cru, dans cette paix profonde de la nature, ajoute-t-il, voir bondir les collines, et les nymphes d'Hercynie (la Forêt-Noire) mener leurs danses à l'entour, dans l'excès d'une joie peu commune. Mais vous avez vu les jeux folâtres des dauphins sur les eaux, présage de tempête : l'Allemagne en joie me paraissait de même se hâter de jouir d'une paix qu'elle allait bientôt perdre. On eût dit que le Rhin, ce roi des fleuves, instruit des destinées, goûtait les dernières douceurs d'une liberté qui ne durerait point. Maintenant misérable, entouré d'armées, profané jusque dans son lit, chargé de flottes ennemies

« et de ponts inachevés qui domptent sa tête superbe, il ne se souvient plus qu'en gémissant de sa prospérité passée. Mais quittons ces in-grates pensées. » Ce fut pour détourner cet orage prêt à fondre sur le Rhin que Leibniz, de retour à Mayence, se remit au *Consilium Aegyptiacum* avec une ardeur nouvelle. Nous avons retrouvé à Hanovre ses études préparatoires pour ce projet d'une expédition en Egypte. Elles sont considérables ; ses recherches furent immenses : le cabinet de Boinebourg, si bien renseigné par Gravel, et ses relations avec la France, dut lui fournir des notes confidentielles sur les projets de Louis XIV et le dessein d'attaquer la Hollande. Leibniz, frémissant à cette pensée qui était le présage de grands maux pour l'Europe, et surtout pour l'Allemagne, lui montre du doigt l'Egypte, cette *Hollande* de l'Orient, dont la conquête est assurée s'il veut l'entreprendre, et qui lui donnera des avantages plus réels et plus sûrs. Après ce premier travail volumineux, Leibniz en fit un second plus court, ou sommaire, puis une Lettre au roi Louis XIV, qui seuls ont paru jusqu'ici (1). Mais les circonstances ayant changé dans l'intervalle, et l'envoi de Boinebourg à Paris n'étant plus nécessaire, Leibniz résolut de s'y faire envoyer à sa place et d'obtenir ainsi les moyens de faire un voyage désiré, mais que l'état de ses finances ne lui permettait pas d'entreprendre. Il fit deux notes, l'une en français, l'autre en latin, que Boinebourg envoya le 20 janvier 1672, sans nommer l'auteur du projet et sans l'expliquer. Il reçut l'accusé de réception de Pomponne, daté de St-Germain, 12 février. « On avait remis la lettre ainsi que le manuscrit au roi, qui trouvait là quelque chose de grand pour sa gloire, mais sans l'indication du moyen : il fallait qu'on s'expliquât, et il daignerait entendre la personne. » C'est ce qu'attendait Leibniz ; il partit le 19 mars, accompagné d'un domestique, ses frais de route (cent écus) payés par Boinebourg, et muni d'une lettre pour Pomponne. Il fut reçu en audience à St-Germain, exposa ses plans. La proposition fut entendue, prise en considération, puis rejetée. Pomponne répondit à Feuquières, ambassadeur à Mayence, qui y revenait le 4 juin, que « les guerres saintes avaient cessé d'être à la mode depuis St-Louis. » Le peu de succès de cette affaire le laissa libre d'y poursuivre en paix d'autres études. Son ardeur était extrême, et il ne restait guère à son hôtel de St-Quentin. On le retrouve partout dans ses notes de voyage : un jour, visitant le Louvre avec Scudéry ; un autre jour, inspectant les fabriques et s'informant des adresses des métiers auprès de nos ouvriers, les pre-

miers de l'Europe alors ; tantôt à l'Oratoire, où il s'entretient avec Malebranche de sujets philosophiques (1), tantôt auprès de Huet, qui lui demande de revoir et d'abrèger quelques auteurs anciens *in usum Delphini* (2) ; puis chez Clersefier, où il prend copie des manuscrits inédits de Descartes (3) ; chez Perrier, qui lui confie ceux de Pascal. — Le soir aux dernières représentations de Molière, qu'il défendit plus tard contre les docteurs anticomédiens ; ou bien chez Arnauld, où il refait le *Pater* et à qui il communique ses premiers éléments de Théodicée faits avant 1672 (4). Mais quelles que fussent d'ailleurs la variété de ses occupations et la multiplicité de ses affaires, ce furent surtout les mathématiques qu'il étudia pendant son séjour à Paris. L'Allemagne ne pouvait les lui apprendre. Il a lui-même avoué plusieurs fois qu'il ne les connaissait pas avant le voyage à Paris, et que ses premiers maîtres, Kuhnus entre autres, étaient tout à fait incapables de les lui enseigner. Paris au contraire était, avec Londres, l'un des principaux centres des sciences mathématiques. La révolution opérée par Descartes avait été soudaine, irrésistible, et Descartes mort, il restait encore les Fermat, les Pascal et les Hugens. Leibniz fut lui-même à Bernoulli, avec l'ouverture d'une véritable amitié, le récit de ses études mathématiques. — « Lorsque je vins à Paris l'an 1672, lui écrit-il, j'étais un géomètre autodidacte, mais peu expérimenté, n'ayant pas la patience de parcourir les longues séries des démonstrations. Etant enfant, j'avais étudié l'algèbre élémentaire d'un certain Langius, puis celle de Blavius ; quant à celle de Descartes, elle m'avait paru trop difficile. Il me semblait qu'une confiance assez téméraire s'emparait de moi. J'osais aborder des livres plus profonds, comme la Géométrie de Cavalieri et les Éléments des curvilignes de Léotaud, que j'avais trouvés par hasard à Nuremberg. Je voulais nager par moi-même, sans maître. C'est à peine si j'avais lu l'histoire romaine. Je me fis

(1) Ces entretiens avec Malebranche furent l'origine d'un correspondance qui se continua en 1679, et jusqu'en 1692. Leibniz finit par le convertir à sa Dynamique. On suit dans les dernières éditions de la *Recherche de la vérité* les progrès que Leibniz fit sur lui.

(2) Il est très-probable que les Dialogues de Platon, qu'il a traduits et abrégés, *salvis sententiis contracti*, pendant son séjour à Paris (1676), font partie de ces écrits quoique Guhrauer ait indiqué seulement Martinus Capella. Ils sont du moins la preuve de ses études platoniciennes. On sa voit que Leibniz devait beaucoup à Platon, mais on ignorait qu'il eût traduit et abrégé plusieurs de ses Dialogues, notamment le Phédon, le Théétète et le Parménide, que non-seulement il l'eût traduit, mais qu'il l'eût imité dans toute une série de Dialogues *socraticus*. Voir *Nouvelles Lett. et opusc. inéd.* de Leibniz, par A. Foucher de Careil, Paris, 1857.

(3) Voir *Œuvres inédites de Descartes*, Lagrange, Paris, 1859.

(4) C'est lui-même qui nous l'apprend dans la préface de sa Théodicée : « Je communiquai à M. Arnauld un dialogue de ma façon sur cette matière [la prédestination, la justice et la bonté de Dieu] environ l'an 1673, où je mettais déjà en fait que Dieu, ayant choisi le plus parfait de tous les mondes possibles, avait été porté par sa sagesse à permettre le mal qui y était annexé, mais qui n'empêchait pas que tout compte fait et tout rabattu, ce monde ne fût le meilleur qui pût être choisi. » C'est bien comme on voit, la Théodicée et l'optimisme avant 1672 : il avait apporté l'un et l'autre avec lui à Paris sous la forme de dialogues que l'auteur se réserve de publier.

(1) L'histoire du *Consilium Aegyptiacum* est curieuse. Napoléon le fit demander au général Mortier pendant l'occupation française de la Westphalie par nos armes : et celui-ci, trompé par le bibliothécaire, qui avait caché le manuscrit volumineux dans la ville, n'obtint que la table des chapitres, un court sommaire qu'il envoya en France, avec la lettre à Louis XIV, et qui a été publié par MM. Hoffmanns et Valet de Viriville. Le document original est sous presse chez Firmin Didot, édit. Foucher de Careil.

« alors un calcul géométrique pour trouver la  
 « surface des quadrilatères et des cubes, ne sa-  
 « chant pas que Viète et Descartes avaient déjà  
 « bien mieux traité cette question. Dans cette  
 « ignorance superbe des mathématiques, je n'a-  
 « vais fixé mon attention que sur l'histoire et le  
 « droit, me destinant spécialement à leur étude.  
 « Les mathématiques cependant me donnaient  
 « une distraction plus agréable; j'aimais surtout à  
 « apprendre à connaître les machines et à en in-  
 « venter. C'est à cette époque que je découvris  
 « ma machine arithmétique (1). C'est alors aussi  
 « que HUGENS, qui me croyait, je présume, plus ca-  
 « pable que je ne l'étais, m'apporta un exemplaire  
 « nouvellement édité du Pendule. Ce fut pour moi  
 « le commencement ou l'occasion d'une étude  
 « géométrique plus approfondie. Pendant que  
 « nous nous entretenions, il me fit voir que je  
 « n'avais pas une notion assez exacte du centre  
 « de gravité; il me l'expliqua en peu de mots, en  
 « ajoutant que Dettonville (c'est-à-dire Pascal)  
 « avait très-bien traité cette question. Comme  
 « j'étais au plus haut degré l'homme le plus do-  
 « cile et que souvent, à la lumière de quelques  
 « paroles d'un seul grand homme, j'avais puisé le  
 « sujet d'innombrables méditations, je saisis avec  
 « empressement les conseils du grand mathéma-  
 « ticien, car il m'avait été facile de voir combien  
 « HUGENS était grand. Je rougis de me voir igno-  
 « rer une telle chose, et voulant sérieusement  
 « étudier la géométrie, je demandai Dettonville à  
 « HUGENS ainsi que Grégoire de St-Vincent, qui se  
 « trouvait dans la bibliothèque royale. Sans aucun  
 « retard, je suivis les routes frayées par Vincent  
 « et j'admirais les théorèmes qu'il avait entre-  
 « pris et qu'avait poursuivis Pascal. Je voyais avec  
 « plaisir ces sommes et les sommes des sommes,  
 « les solides qui en naissaient et leurs démonstra-  
 « tions. Tout cela me donnait plus de plaisir que  
 « de travail. J'en étais là lorsque, par hasard, je  
 « tombai sur une démonstration de Dettonville,  
 « très-facile dans son espèce. Mais quel fut mon  
 « étonnement de voir que Pascal paraissait avoir  
 « eu les yeux fermés comme par un sort : car  
 « je vis aussitôt que le théorème pourrait s'ap-  
 « pliquer généralement à toutes les courbes,  
 « bien que les perpendiculaires ne se rencontra-  
 « sent pas dans un même centre. Je m'en vais  
 « aussitôt chez HUGENS, que je n'avais pas revu  
 « depuis, et je lui dis que, ayant suivi ses con-  
 « seils, je connaissais déjà quelque chose que Pas-  
 « cal ignorait; et je lui exposai mon théorème gé-  
 « néral sur le mouvement des courbes. Il fut saisi  
 « d'étonnement et me dit que c'était la précisé-

« ment le théorème sur lequel s'appuyaient ses  
 « constructions pour trouver la surface des voies  
 « paraboles, ellipses et hyperboles. Roberval et  
 « Bouillaud, ajouta-t-il, n'ont jamais pu le décou-  
 « vrir. Après avoir loué mes progrès, il me de-  
 « manda si je ne pourrais pas trouver des courbes  
 « d'une nature semblable à FF. Lui ayant dit que  
 « je ne m'étais jamais exercé à faire ces recherches,  
 « il me conseilla de consulter Descartes et Slusius,  
 « qui montraient la manière de faire des équations  
 « locales, ce qui, ajouta-t-il, est fort commode.  
 « *J'examinai donc la Géométrie de Descartes, j'y joi-*  
 « *gnis celle de Slusius, m'initiant dans la géométrie*  
 « *per posticum. — Flatté par le succès et la grande*  
 « *quantité de matières qui naissaient sous mes yeux,*  
 « *j'en remplis la même année quelques centaines de*  
 « *pages, et je divisai mon travail en deux parties,*  
 « les assignables et les inassignables. Aux assi-  
 « gnables je rattachai tout ce que je faisais déri-  
 « ver des sources auxquelles Cavalieri, Guldin,  
 « Torricelli, Grégoire de St-Vincent, Pascal,  
 « ont puisé les sommes des sommes, les transpo-  
 « sitions, les cylindres tronqués. Aux inassigna-  
 « bles, je rattachai ce que j'obtenais par l'em-  
 « ploi de ce triangle que j'appelais alors *caracté-*  
 « *ristique*; j'en déduisis d'autres choses semblables,  
 « et c'est HUGENS et Wallis qui m'en ont donné  
 « la première idée. Peu après, la Géométrie  
 « universelle de Jac. Grégorius Scot me tomba  
 « entre les mains. J'y voyais le même art (quoique  
 « obscurci par ses démonstrations à l'antique); en-  
 « fin je lus Pascal, et j'y trouvai l'aperçu de la  
 « majeure partie de mes théorèmes. J'en fus peu  
 « ému, car je vis que c'était un jeu, même pour un  
 « novice, une fois initié à ces notions; et puis je  
 « voyais bien qu'il y avait des choses plus élevées  
 « encore, mais que pour les expliquer il fallait  
 « une nouvelle méthode de calcul. C'est alors que  
 « je fis ma quadrature arithmétique et d'autres  
 « semblables qui furent reçues avec enthousiasme  
 « par les Français et les Anglais, mais je ne jugeai  
 « pas ce travail digne d'être édité. *J'en avais assez*  
 « *de ces misères, quand je voyais l'Océan s'ouvrir*  
 « *devant moi. Vous savez comment les choses se*  
 « *sont passées après, et mes lettres éditées par*  
 « les Anglais mêmes en sont la preuve. » — Que  
 « contenaient ces deux cents feuillets qu'il avait  
 « couverts, nous dit-il, de notes et de problèmes  
 « mathématiques pendant son séjour à Paris? On  
 « comprend combien l'inspection de ces papiers  
 « pourrait nous servir; elle nous livrerait le secret  
 « de ses études et serait par conséquent très-utile  
 « pour déterminer la part que Descartes et les  
 « grands mathématiciens français peuvent revendi-  
 « quer dans son immortelle découverte. Nous avons  
 « retrouvé bon nombre de ces feuillets oubliés dans  
 « la bibliothèque de Hanovre, et il ne nous a pas été  
 « très-difficile de les reconnaître; car, outre qu'ils  
 « sont datés pour la plupart, la forme et la pâte du  
 « papier différent : ce sont bien les écrits de la pé-  
 « riode de Paris. Ils forment une série complète et

(1) C'est par erreur que dans la précédente édition de la *Biographie* on indique que la machine arithmétique se voit encore à Göttingen. Göttingen n'en a que la figure, qui d'ailleurs a été gravée à la suite de la Théodicée (en allemand). Bien que cette machine lui ait fait, dit-il, grand honneur en France et en Angleterre, il paraît que l'exécution en était fort compliquée, car l'ouvrier de Paris qui s'en était chargé rompit le marché, et tout fait supposer que Leibniz en fut pour ses frais.

continue, depuis août 1673 jusqu'à son départ 1676. Ce sont comme les anneaux d'une même chaîne rentrant les uns dans les autres. Or le résultat le plus certain auquel on est conduit par l'examen de ces papiers, c'est que Leibniz a suivi à la lettre le conseil de Hugens : « Il me conseilla « de consulter Descartes : je lus sa *Géométrie* » ; que non-seulement il l'a lue, mais étudiée à fond, dans ces trois années consécutives, et que c'est avec raison enfin que M. Biot indique le grand géomètre français parmi ceux qui ont préparé l'invention du calcul différentiel au 17<sup>e</sup> siècle. Mais comme ces écrits ne sont point connus, du moins en France, nous devons, avant d'en tirer les conclusions, en offrir le résumé succinct. Dans un manuscrit qui porte la date d'août 1673, et le titre suivant : *Methodus nova investigandi tangentis linearum curvarum ex datis applicatis vel contra applicatas ex datis productis, reductis, tangentibus, perpendicularibus, secantibus*, Leibniz, qui cherche déjà un procédé applicable à la détermination des tangentes de la courbe, considère déjà cette dernière comme un polygone d'une infinité de côtés, et il dit : « Tota quæstio est quomodo ex « differentiis duarum applicatarum ipsæ inveniri « queant applicatæ. » Et plus loin : « Regressus an « haberi possit a tangentibus aut aliis functioni- « bus ad ordinatas, quæstio est magna. Res est « accuratissime investiganda per canones æqua- « tionum ut appareat quot modis aliquid produci « possit ex illis eligi debeat. Est quædam ipsius « analyseos analysis, in qua profecto consistit « apex scientiæ humanæ, in hoc quidem genere « rerum. » Il termine enfin en disant qu'il a obtenu le résultat suivant : « Duæ quæstiones, una « de inveniendi descriptione curvæ ex ejus ele- « mentis, altera de inveniendi figura ex datis « differentiis, altera redigi potest in eandem. » Dans un autre manuscrit d'octobre 1674, intitulé *Schediasma de methodo tangentium inversa ad circum applicata*, il nous dit qu'il est arrivé à la certitude de ce qu'il a avancé : « Ex methodo « tangentium inversa sequi figurarum omnium « quadraturas, ita scientiam de summis et qua- « draturis quod ante a nemine ne speratum est « quidem, analyticam reddi posse. » Ainsi Leibniz était arrivé dès le milieu de l'année 1673 à savoir que les problèmes direct et inverse des tangentes sont dans une étroite liaison, et que le dernier se peut ramener aux quadratures. Nous regrettons de ne pas voir indiquée cette date importante dans les éditeurs du *Commercium epistolicum*. — Que dès cette époque la *Géométrie* de Descartes ait été la principale étude de Leibniz, c'est ce dont il n'est pas permis de douter après son témoignage explicite, et c'est ce que prouve un manuscrit totalement inconnu jusqu'ici, qui paraît même avoir échappé à M. Gerardt et qui porte la trace évidente de cette période d'étude cartésienne. Il est daté de 1674 et intitulé *Inquisitio in methodum qua Cartesius invenit proprietates suarum ovalium,*

lib. 2, *Geometr.* On sait en effet que Descartes, dans le livre 2 de sa *Géométrie*, énumère les propriétés très-curieuses de certaines ovals de son invention pour les réflexions et les réfractions dont il est traité dans la *Dioptrique*. Ces applications si ingénieuses avaient attiré l'attention de Leibniz. Mais comme Descartes avait caché la méthode qui lui avait donné ces lignes et leurs propriétés, Leibniz voulut lui arracher son secret et fut ainsi mis sur la voie de son immortelle découverte. Voici comment ; car il nous a décrit lui-même, dans son *Inquisitio*, la marche qu'il a suivie, ou plutôt cet écrit lui-même porte la trace des tâtonnements de sa pensée et marque la voie où il est entré. Or Leibniz, dès la première page, énonce la possibilité ou plutôt sa conviction que c'est un cas de la méthode inverse des tangentes : « Ex his apparet inquisitiones ipsas methodi tan- « gentium inversæ esse ex facillimis. Reducitur « enim ad æquationes unius incognitæ capitalis « ad duas radices æquales determinandas duabus « existentibus incognitis incidentibus : eadem me- « thodo non dubitem quæ a Cartesio detecta « sunt, scilicet cum una ex vitri superficiebus « data est, modo illa sit aut plana, aut a circulo, aut « sectionibus conicis effecta, quomodo altera su- « perfacies confici debeat, ut omnes radios ab uno « puncto venientes rursus ad aliud punctum col- « ligat. » Nous ne croyons pas qu'il y ait dans l'histoire des mathématiques une seule mention de ce fait important. Leibniz croit, et il le dit, que ce problème posé et résolu par Descartes devait dépendre de la méthode inverse des tangentes. Il verrait dès lors dans Descartes une première application de cette méthode. Nous citons plus bas quelques lignes de Descartes qui ont motivé ce jugement de Leibniz. Ajoutons que Leibniz, avec le coup d'œil de l'investigateur, paraît avoir été mis sur la voie d'une découverte qu'il cite, mais qui devait avoir pour lui un sens tout autre que pour le public : « De qua ille : malo alios id « quærere ut si aliquid adhuc negotii inter inves- « tigandum reperirant, pluris inventiones rerum « hic demonstratarum æstiment. » « Pour moi, « continue Leibniz, je pense qu'il faut chercher « plutôt à ce que cela n'arrive pas seulement dans « un point donné de la surface, mais à ce que tous « les points peu éloignés de là se rapprochent du « premier par leur nature, c'est-à-dire ramasser « tous les rayons dans un autre point sensible. « Et il faut chercher une composition circulaire « qui procure cette combinaison ou en approche « le plus qu'il se pourra. « Sed in hoc alias in- « quiremus, nunc ad methodum tangentium « inversam redeo, quam nemo hactenus tradidit, « cum sit tamen apex geometriæ. » Après que Leibniz eut reconnu l'identité entre le problème inverse des tangentes et la quadrature des courbes, il se mit à rechercher les méthodes qui avaient servi à déterminer les quadratures, afin de parvenir peut-être par ce moyen à une

résolution générale du problème inverse des tangentes. Dans un traité très-étendu d'octobre 1674 : *Schediasma de serierum summis et seriebus quadraticis*, il tâche de parvenir à la méthode ordinairement employée en faisant par la somme des séries des quadratures. Plus tard, dans un écrit des 25, 26, 29 octobre et 1<sup>er</sup> novembre 1675, il suppose (et c'est là, dit Gerardt, ce qui paraît être le nœud de sa découverte) qu'on doit considérer la somme des  $y$  comme une ligne infiniment petite, et il introduit dans son calcul le signe des sommes, ou le signe intégral. Il est aussi en possession du signe différentiel  $d x$ ,  $d y$ , et comme s'il eût prévu les querelles futures sur la priorité de son calcul, il ajoute : « *Mirum cum inducant novum calculi genus a Vietæo pænè toto cælo diversum.* » Donc il savait le prix et l'importance de sa découverte... Les manuscrits suivants complètent et développent ce premier aperçu de génie, mais ils ne changent rien au fond de la découverte et à l'algorithme du calcul différentiel et intégral déjà trouvé. C'est là l'importante découverte et la nouvelle méthode auxquelles l'analyse supérieure doit son accroissement et son étonnante perfection. Le mémorable jour où elle naquit porte la date du 29 octobre 1675. Il n'est pas sans intérêt pour la France de savoir que c'est à Paris que Leibniz a fait cette belle découverte. Il en résulte d'abord que tout soupçon de plagiat à l'égard de Newton disparaît devant les nouveaux renseignements, que le chapitre dans lequel on soulève la question de priorité sur l'invention de la haute analyse est rayé de l'histoire des sciences mathématiques ; que la querelle plus que séculaire au sujet de l'inventeur du calcul différentiel est terminée, et que tous les documents posthumes, toutes les assertions postérieures et intéressées, sans en excepter tout le *Commercium epistolicum* de 1712, doivent désormais être écartés, en présence des documents contemporains de la découverte elle-même. Mais si les renseignements nouveaux terminent le grand procès en revendication intenté par Newton à Leibniz, ils semblent établir et déterminer dans une certaine mesure les droits de Descartes. Plus on relit l'*Historia et origo calculi differentialis a Leibnizio conscripta*, et plus on la compare aux documents nouveaux, plus la part faite à Descartes par Leibniz lui-même dans l'invention de sa notation nous paraît grande. Il y a cela de très-remarquable en effet, et Gerardt l'a remarqué, c'est qu'à l'époque où Leibniz vint à Paris, Desargues et Pascal, peu satisfaits de ce qu'avait fait Descartes par l'application de l'algèbre à la géométrie, et désireux de s'approcher davantage de la perfection et de la simplicité des anciens, avaient tenté une révolution dans la géométrie : ils avaient voulu traiter synthétiquement les courbes du deuxième degré, mais les difficultés du procédé synthétique les avaient éloignés du but, bien loin de les y mener. Leibniz, arrivant à Paris, pouvait fort bien être gagné aux

nouvelles méthodes de Desargues et de Pascal ; mais il resta fidèle à l'analyse cartésienne, cherchant seulement à la perfectionner, à généraliser de plus en plus les équations, à en trouver une qui représentât toutes les courbes du deuxième degré, et c'est pour cela que Leibniz eut recours à sa caractéristique. Hanovre, qui a déjà tant donné, possède encore sur ce point des méthodes précieuses. Qu'il suffise de nommer un morceau étendu intitulé *Méthode de l'universalité*, que nous y avons également découvert parmi d'autres écrits du plus grand intérêt sur les *Éléments d'Euclide* et sur la *Caractéristique*. Mais alors il nous sera permis de nous étonner que le procès séculaire entre Leibniz et Newton renaisse de ses cendres, qu'un Allemand mal informé, M. Sloman, se fasse le champion passionné des droits de Newton, tandis qu'un Anglais, M. Morghan, plus exact, a reconnu ceux de Leibniz ; que M. Lefort, enfin, compromette les droits de Leibniz qu'il veut défendre, en cotant des pièces primées et à bon droit récusées par Leibniz, quand ce procès est non-seulement jugé, mais supprimé par l'étude des pièces que renferme la bibliothèque de Hanovre. Qu'on en juge par un exemple. Quand le comité rendit son arrêt en faveur de Newton, il crut enfermer l'adversaire dans un dilemme invincible, et l'écraser entre deux dates comme entre deux portes ; il disait : « *La première mention que vous faites du calcul différentiel est du 21 juin 1677. Or Newton vous avait envoyé à Paris sa fameuse lettre sur les tangentes une année auparavant : anno integro, c'est-à-dire vers juin 1676. Donc, votre prétendue découverte serait en tout cas postérieure d'une année à la communication que vous fit Newton.* » Mais aujourd'hui que nous trouvons une série d'écrits datés de 1675, 1674, et un surtout du 29 octobre 1675, où le calcul différentiel est énoncé, où la notation est employée par Leibniz, le dilemme se retourne contre le comité, et l'on pourrait dire à ces juges trop prévenus : « *Leibniz avait en main sa découverte dès le 29 octobre 1675. La communication de Newton est postérieure d'une année. Donc, la découverte de Leibniz est antérieure à toute communication de Newton et lui appartient en propre.* » Ainsi disparaissent les dossiers poudreux d'une procédure déplorable qui n'eût jamais dû souiller la mémoire de deux grands noms ; ainsi tombent en ruine les caebes d'importants comme Fatio, qui croyaient faire les petits grands hommes en brouillant les cartes ; ainsi tombe le grand argument de M. Sloman et avec lui les injures (1). Leibniz remporta une grande idée de la

(1) Il est vrai que M. Sloman a un second cheval de bataille dans le voyage à Londres : Leibniz a été à Londres, donc il a pillé Newton. Il n'y a qu'un malheur à cela : le second voyage de Leibniz à Londres, 1676, est postérieur à sa découverte constatée par écrit : et quant au premier, 1673, il ne vit pas Newton, ni même Collins, Collins heureux détenteur de la fameuse lettre du 10 décembre 1672 sur laquelle M. Sloman avait fondé l'espoir d'un petit scandale. C'est Oldenbourg qui affirme le fait, 6 avril 1673. *Ab uno disce omnes.*

France, de ses sciences, de ses arts, de sa politique et de son roi. Le passage suivant du *Discours touchant la méthode de la certitude* (1) est dicté par un enthousiasme sincère et raisonné pour tout ce qu'il y vit de noble et de grand : « Il faut avouer, dit-il, en reconnaissant la bonté divine à notre égard, qu'autant que l'on peut juger par l'histoire, jamais siècle n'a été plus propre à ce grand ouvrage que le nôtre, qui semble faire la récolte pour tous les autres. L'imprimerie nous a donné moyen d'avoir aisément les méditations et les observations les plus choisies des plus grands hommes, tant de l'antiquité que de nos temps. La boussole nous a ouvert tous les recoins de la surface de la terre. Les lunettes à longue vue nous apprennent jusqu'aux secrets des cieux et donnent à connaître le système merveilleux de l'univers visible. Les microscopes nous font voir, dans le moindre atome, un monde nouveau de créatures innombrables, qui servent surtout à connaître la structure des corps, dont nous avons besoin. La chimie, armée de tous les éléments, travaille avec un succès surprenant à tourner les corps naturels en mille formes, que la nature ne leur aurait jamais données, ou bien tard. Quant aux mathématiques, nous connaissons l'analyse des anciens, et nous en savons plus qu'eux, et on va bien au delà. Les adresses secrètes d'Archimède, que les géomètres anciens mêmes ne connaissaient point (tant il les avait cachées) sont toutes découvertes. Pour ce qui est des belles-lettres, l'histoire sacrée et profane est si éclairée que nous sommes souvent capables de découvrir les fautes des anciens, qui écrivaient des choses de leur temps. Je ne dirai rien de l'éloquence, de la poésie, de la peinture et des autres arts d'embellissement, ni de la science militaire et de toutes celles qui apprennent aux hommes de faire du mal, qui avancent avec tant de succès, qu'il serait à souhaiter que les sciences du réel et du salutaire pussent suivre celles du fard et du nuisible. J'ajouterai seulement que la découverte de la poudre à canon me paraît être plutôt un présent de la bonté du ciel, dont notre siècle même lui doit encore des remerciements, qu'une marque de sa colère; car c'est apparemment cette poudre à canon qui a le plus contribué à arrêter le torrent des Ottomans qui allaient inonder notre Europe; et encore présentement, c'est par là qu'il y a de l'apparence qu'on se pourra quelque jour délivrer entièrement de leur voisinage, ou peut-être qu'on pourra retirer une partie de leurs peuples des ténèbres et de la barbarie. Enfin, je compte pour un des plus grands avantages de notre siècle, qu'il y a un monarque qui, par un concert rare et surprenant de mérite et de fortune, après avoir triomphé de tous côtés et rétabli

chez lui le repos et l'abondance, s'est mis dans un état non-seulement à ne rien craindre, mais encore à pouvoir exécuter chez lui tout ce qu'il voudra pour le bonheur des peuples, ce qui est un don du ciel bien rare et bien précieux, car on voit qu'ordinairement les grands princes et surtout les conquérants ont été dans des agitations continuelles, et peu en état de songer aux biens de la paix, et souvent quelque autre puissance les tenait en échec. Mais ce grand monarque, qu'on reconnait aisément à ce peu que je viens d'en dire, étant arbitre de son sort et de celui de ses voisins, et ayant déjà exécuté des choses qu'on trouvait impossibles et qu'on a de la peine à croire après le coup, que ne ferait-il point dans un siècle si éclairé, dans un royaume si plein d'esprits excellents, avec toute cette grande disposition qu'il y a présentement dans le monde pour les découvertes; que ne ferait-il point, dis-je, si quelque jour il prenait la résolution de faire quelque puissant effort pour les sciences? Je suis assuré que la seule volonté d'un tel monarque ferait plus d'effet que toutes nos méthodes et tout notre savoir. Ce que Alexandre fit faire par Aristote n'entrerait point en comparaison, et déjà les Mémoires de l'Académie et les productions de l'Observatoire les passent infiniment. Mais ce serait bien autre chose si ce grand prince faisait faire pour les découvertes utiles tout ce qui se peut et tout ce qui est dans le pouvoir des hommes, c'est-à-dire dans le sien, qui renferme comme en raccourci presque toute la puissance humaine à cet égard. » Quand Leibniz en 1676 quitta Paris, puis Londres, où il était allé s'embarquer pour la Hollande et d'où il rapportait la fleur des œuvres anglaises pour quarante écus, de graves changements s'étaient opérés dans la politique de l'Allemagne et dans sa position privée. Il avait perdu Boinebourg, son protecteur et son ami; l'électeur de Mayence l'avait suivi dans la tombe. Il ne paraît pas toutefois s'être beaucoup préoccupé de l'avenir; et il se souciait médiocrement des offres qu'on lui fit, à en juger par sa réponse à Habbeus, qui lui fit part des propositions du Danemarck. Cette réponse mérite d'être citée, elle rappelle un passage célèbre de l'Hamlet de Shakspeare sur ces peuples du Nord devenus la risée de l'Europe par leur goût de l'ivrognerie : « Vous con naissez, lui dit-il, mon naturel; je ne veux pas amasser beaucoup d'or, ni m'adonner aux plaisirs; mais je cherche la paix de mon esprit afin que je puisse produire du solide et de l'utile pour l'humanité. Vous savez aussi que je ne suis pas habitué de me soumettre à certains caprices politiques de ces messieurs, et que je préfère me tenir loin de toute affaire plutôt que de vivre dans l'inquiétude. Si vous m'offrez une place selon mon cœur, je suis prêt, monsieur, d'accepter vos ordres, et j'espère, grâce à mon zèle, vous rendre des services qui ne seront pas

(1) *Œuvres philosophiques*, édit. Raspe, p. 52.

« tout à fait inutiles. Je vous avouerai aussi que « j'ai un défaut qui est considérable aux yeux du « monde, c'est de manquer aux cérémonies du « monde et de laisser ainsi au premier abord une « opinion très-peu favorable à mon égard. Si l'on « tient beaucoup à cette chose, et s'il faut savoir « boire pour se faire remarquer, vous devez com- « prendre que je ne serai point à ma place. » Le duc de Hanovre Jean-Frédéric lui avait aussi fait des offres qui décidèrent Leibniz, dès 1671, à lui envoyer une sorte d'inventaire de ses connaissances (1), très-précieux parce qu'il sert à fixer le point où il était arrivé dans les différentes sciences avant son voyage à Paris, et à constater la date de ses premières découvertes en mathématiques, mécanique, hydrostatique, optique (2), théologie naturelle et révélée, philosophie, sans excepter son invention d'état qu'il exposait brièvement. Le duc de Hanovre revint à la charge en 1675, et Leibniz finit par accepter ses propositions, qui devaient influer sur sa carrière, et le fixer à Hanovre pour le reste de sa vie. Aussitôt arrivé, il mit ordre à la bibliothèque et aux archives dont la garde lui était confiée, et bientôt il put reprendre ses études philosophiques, depuis longtemps interrompues. Dans les dernières années de son séjour à Paris, il avait étudié la Philosophie de Descartes, et lui qui écrivait en 1669, avec orgueil, à Thomasius : « J'avoue que je ne suis rien moins que cartésien », il finit par reconnaître qu'il fallait du moins l'étudier et le connaître à fond. Un ouvrage retrouvé à Hanovre et daté de 1676 contient le témoignage de ces études. Il restait alors d'après Descartes sa thèse scolastique de 1665, *De principio individui* : c'est le titre d'un nouvel écrit daté de 1676, *Dissertatio de principio individui*. Il est vrai que le titre lui-même indique qu'il voulait combler une lacune de la philosophie cartésienne. Un autre écrit de cette période, également inédit, prend une importance bien grande d'une petite mention imperceptible que Leibniz y a mise. Il fut en effet composé sur le bateau qui le transportait à son retour de Londres à Amsterdam : il en parle dans ses œuvres imprimées (3). C'est sa Philosophie du mouvement, *Prima de motu philosophia*. Toutefois ce n'est qu'à partir de 1679 que Leibniz s'astreignit à une étude approfondie et continue de la philosophie de Descartes, car il écrivait à cette époque à l'abbé Foucher : « J'avoue que je n'ay pas pu lire encore « ses écrits avec tout le soin que je me suis pro- « posé d'y apporter, et mes amis sçavent qu'il « s'est rencontré que j'ay leu presque tous les « nouveaux philosophes plutôt que luy. Bacon « et Cassendi me sont tombés les premiers entre « les mains. Leur style familier et aisé estoit plus « conforme à un homme qui veut tout lire ; il est

« vray que j'ai jetté souvent les yeux sur Galilée « et Descartes ; mais comme je ne suis géomètre « que depuis peu, j'estois bientôt rebuté de leur « manière d'écrire qui avoit besoin d'une forte « méditation. Et moy, quoique j'aye toujours aimé « de méditer moy-même, j'ay toujours eu de la « peine à lire des livres qu'on ne sçauroit en- « tendre sans méditer beaucoup, parce qu'en sui- « vant ses propres méditations on suit un certain « penchant naturel, et on profite avec plaisir, au « lieu qu'on est gesné furieusement quand il faut « suivre les méditations d'autrui. J'aimois tou- « jours des livres qui contenoient quelques belles « pensées, mais qu'on pouvoit parcourir sans « s'arrester, car ils excitoient en moy des idées « que je suivois à ma fantaisie et que je pousois « où bon me sembloit ; mais j'ay bien reconnu néan- « moins qu'il y a des auteurs qu'il en faut excepter ; « et comme sont parmy les anciens philosophes « Platon et Aristote, et des autres Galilée et « M. Descartes. Cependant, ce que je sçay des Médi- « tations métaphysiques et physiques de M. Descartes « n'est presque venu que de la lecture de quantité « de livres écrits un peu plus familièrement, qui « rapportent ses opinions. Et il peut arriver que « je ne l'aye pas encore bien compris. Néanmoins, « autant que je l'ay feuilleté moy-même, j'entre- « voy au moins, ce me semble, ce qu'il n'a pas « fait, n'y entrepris de faire. » En 1679, dans la *Préface* même de sa *Réforme*, en tête du *Pacidii plus ultra*, il indique la nécessité d'une critique des Méditations pour mieux accuser, dit-il, la différence de ses principes d'avec ceux des cartésiens. Leibniz a annoté aussi et critiqué les principes de Descartes. Il écrit à J. Bernoulli, 15 avril 1697 : *Animadversiones quasdam extemporaneas in partem generaliore principiorum Cartesii ad dominum Basnagium miseram tum ut legeret Hugenius, tum ut cartesiani quidam, quibus communicandæ erant, viderent me non sine ratione ab ipso dissentire...* Cette première critique de Leibniz, qu'il avait, nous dit-il, écrite *ad captum lectorum qui profundiora non attingunt*, a été l'objet de trois remarquables articles de M. Cousin dans les numéros du *Journal des savants* d'août, septembre et octobre 1850. Ce qu'on y remarque de plus curieux est l'emploi très-élégant qu'il fait de la loi de continuité pour démontrer que la physique cartésienne était fautive, et la prise de date pour ses principales découvertes ou ses plus importantes réformes, telles que le calcul des probabilités, la réhabilitation des causes finales, l'analyse des notions et la réforme de la substance. Seule, la *Morale* de Descartes semblait avoir échappé jusqu'ici à la critique de son rival : il parut même en avoir accepté les principaux dogmes dans le *De vita beata* (1) et y avoir reconnu comme un premier

(1) Grotefend. Leibniz Album, Hanovre, 1846.

(2) Voir aussi *Nostra Optica promota*, Francf., 1671, et ses *Lettres à Spinoza* sur ce sujet.

(3) *Lettre à Gallois*, édit. Gerardt.

(1) Voir sur le *De vita beata* et le véritable caractère de cet écrit une remarquable communication de M. Treudelenburg, qui a fait cesser la polémique engagée sur ce point entre MM. Guhrauer et Erdmann.

crayon de l'optimisme; mais ici encore on retrouve dans les œuvres inédites de Leibniz les traces d'une réaction très-vive contre la morale cartésienne, et sinon une réfutation en règle, du moins un projet de réfutation du *Traité des passions*, qu'il avait d'abord annoté (1679) avec une sorte de prédilection. C'est dans ses *Animadversiones ad Poireti cogitationes de Deo* (1) où il s'exprime en ces termes: « Si Dieu m'accorde des « forces, j'éditerai un jour le *Traité des passions* « de Descartes, en le faisant suivre de scolies succinctes pour en montrer les erreurs. Je m'y crois « obligé, puisque des hommes qui professent une « tout autre physique, comme Morus, donnent à « Descartes, pour la morale, des éloges excessifs et « paraissent croire qu'il a dit le dernier mot sur « ce sujet (2). » Telle est la critique de la philosophie cartésienne faite par Leibniz. Deux mots la résument. Le premier est cette formule retrouvée par nous dans sa *Réfutation* du spinozisme: *Spinoza incipit ubi Cartesius desinit: in naturalismo* (3). L'autre se trouve dans une lettre à Nicaise: « J'incline à affirmer que Spinoza n'a fait « que cultiver certaines semences de la Philosophie de Descartes (4). » Leibniz, en portant ce double arrêt qui restera, a lui-même indiqué la réserve qu'il convient de faire: *Cartesius desinit: Descartes a fini* dans le naturalisme, il n'a pas commencé par lui; et Spinoza a cultivé certaines semences cartésiennes: donc il ne les a pas toutes cultivées et elles ne sont pas toutes des germes de panthéisme. Ces réserves faites, jamais jugement ne fut plus longuement médité et plus sérieusement motivé. Les cartésiens de France toutefois ne furent point de cet avis: et Regis protesta publiquement. Leibniz répondit avec une conviction éloquent: « On m'accuse de vouloir « établir ma réputation sur les ruines de M. Descartes. C'est de cela que j'ai droit de me plaindre. Bien loin de vouloir ruiner la réputation de ce grand homme, je trouve que son « véritable mérite n'est pas assez connu (5). » S'il a blessé ses disciples, c'est en voulant de temps en temps réveiller ces cartésiens endormis qu'il compare spirituellement ailleurs aux compagnons d'Ulysse attachés aux rochers des sirènes. Cette polémique se continua de la sorte et devint de plus en plus vive, préparant d'abord, puis accompagnant sa Réforme. Il l'abandonnera à peu près complètement après le triomphe de sa Dynamique, preuve qu'elle lui était nécessaire pour répandre ses propres idées et qu'elle ne lui fut pas dictée par l'envie. La période d'attaque la

plus vive coïncide avec la fondation de sa Dynamique, 1692-1697 (1), et il n'y a rien d'étonnant à cela. La publicité donnée par le *Journal des savants* à ses Lettres devait imprimer un nouveau degré de vivacité à la polémique; on le reconnaît dans ses Lettres sur Descartes et le cartésianisme, où il paraît quelquefois dépasser les bornes d'une juste critique. Si Leibniz a beaucoup étudié Descartes, il a connu Spinoza. En 1671, le 9 novembre, Spinoza ajoutait ce *post-scriptum* à la lettre qu'il lui écrivit de la Haye: « Si vous n'avez pas encore reçu mon traité *Théologico-politique*, je vous en enverrai un exemplaire, si vous « le permettez. » Ou Leibniz avait déjà le livre, ou Spinoza le lui envoya. En tout cas, nous avons retrouvé plusieurs pages d'extraits du *Théologico-politique* faits par Leibniz, de son écriture la plus fine, et qui semblent indiquer qu'il se préparait dès cette époque à le réfuter, et cela avant le voyage à Paris. Plus tard, en 1676, il le vit à la Haye à son retour d'Angleterre: nous avons raconté cette visite et retrouvé même un fragment inédit de ces entretiens si intéressants pour la philosophie et l'histoire de la philosophie (2). L'apparition des *Posthumes* de Spinoza, seulement un an après cette visite, ne pouvait manquer d'attirer l'attention déjà très-excitée de Leibniz: il se procura le livre dès qu'il parut, le lut et l'annota. Les notes de Leibniz sur Spinoza sont de deux sortes. Les premières sont des notes marginales et sont fort courtes; les autres couvrent plusieurs feuillets de papier grand format, et sont beaucoup plus étendues. Les premières déposées sur les marges du livre sont très-certainement le premier jet de sa pensée à la première lecture de ces *Posthumes*; les secondes ne vinrent qu'après, à une seconde lecture; les marges se trouvaient déjà remplies: il prit des feuillets de papier blanc et les couvrit de nouvelles observations. Un détail semble confirmer cette conjecture et fixer l'ordre chronologique de ces différents écrits. Les marges de l'exemplaire appartenant à Leibniz et annoté par lui sont rognées et quelques notes ont été mutilées par cette rognure, entre autres la note marginale de la page 1. Ainsi Leibniz a reçu le livre broché de Hollande très-probablement à son apparition, il l'a annoté, puis il l'avait donné à la reliure, et le relieur maladroit a rogné avec les marges les notes du livre. Ces notes sont tantôt rejetées en marge, tantôt placées sous le titre,

(1) Inédit.

(2) Si Deus vires concesserit, aliquando cum succinctis scholiis erorem significantibus tractatum ejus *De passionibus* edam, præsertim cum viri alius physices, ut H. Morus, in ethicis Cartesianum describant tanquam qui omnia exhausterit.

(3) *Réfutation inédite de Spinoza*, par Leibniz. Paris, Lagrange, 1854.

(4) Erdmann et Cousin, *Lettres à Nicaise*.

(5) *Ibid.*, p. 360. *Quatre nouv. lett. et opusc. inéd.* de Leibniz. Edit. Foucher de Careil, 1857.

(1) Pellisson, dans une de ses lettres à Leibniz qui l'avait prié de présenter sa Dynamique à l'Académie des sciences, gémit sur l'esprit de corps et les cabales qu'il y prévoit: « Elle craindra « de s'expliquer, lui dit-il; elle n'est pas d'accord avec elle-même; une partie de ceux qui la composent condamnent tout « ce qu'ils n'entendent pas; les autres, par une jalousie ridicule « de leur propre gloire, s'offensent qu'on prétende leur enseigner quelque chose qu'ils ne savent pas: un fort petit nombre « d'honnêtes gens connaissent les défauts du corps et ne les peuvent corriger. Je suis persuadé qu'en matière de ces nouveautés solides il n'y a que le public, je dis le public général et « universel, qui rende une véritable justice. » *Lett. de Leibniz*, etc. T. 1, p. 322, Firmin Didot, Paris, 1859.

(2) *Réfutation inédite*, p. 83.

tantôt interlignées avec le texte et surplombant le mot ou la phrase. Nous ne reviendrons pas sur celles que Schulze a données dans les *Göttingens Anzeiger*. Mais Schulze lui-même, bien qu'il ait eu longtemps le livre entre les mains, a laissé échapper une partie de ces notes de Leibniz. En effet il s'arrête à la page 147, *Ethique*, partie 3, *Définition des passions*, et ne voit pas celles de la page 192 et de la page 220 qui lui échappaient sans doute par la brièveté. De là l'erreur d'Erdmann, qui n'a vu de notes que jusqu'à la troisième partie exclusivement : le détail le plus caractéristique, le plus intéressant de cet exemplaire de Leibniz, leur échappe totalement. Leibniz ne s'est pas contenté d'annoter *l'Ethique*, il a annoté les lettres qui font également partie des *Posthumes*. Le silence de Schulze à cet égard est inexplicable et celui de M. Treudenburg ne l'est pas moins. Il est vrai que les notes de la correspondance ne s'étaient pas sur les marges, qu'elles sont microscopiques, quelquefois même hiéroglyphiques; mais en sont-elles moins importantes? On sait que tous les éditeurs de Spinoza ont donné un certain nombre de lettres et de réponses auxquelles manquent les noms des correspondants. Quels sont les auteurs de ces lettres anonymes? A qui s'adressent les réponses de Spinoza? Il y avait là une question jusqu'ici restée sans réponse et à laquelle répond notre exemplaire. C'est là pour les éditeurs futurs de Spinoza une indication précieuse et utile aussi pour l'histoire de la philosophie. Leibniz ne paraît pas d'ailleurs faire grand cas de la philosophie de son rival. « Spinoza, nous dit-il, embrouille les propositions claires par sa manière de les prouver, qui est obscure, douteuse et cherchée de loin; c'est un esprit alambiqué, un génie tortueux. » Quant à son jugement définitif sur *l'Ethique*, il l'a résumé sous cette forme concise et vraie : « *L'Ethique* ou *De Deo*, cet ouvrage si plein de manquements, que je m'étonne. » Son *Mécanisme* lui paraît être le règne de la passivité et de l'inertie étendue partout, au monde des âmes comme au monde des corps; toutes ces erreurs ont leur source commune dans une fausse notion de la substance. Leibniz en conclut qu'il fallait commencer la réforme de la métaphysique par réformer cette notion. La critique des philosophies antérieures n'était que la préface de sa Réforme. La source commune des erreurs de Descartes et de Spinoza, qui consiste dans une fausse notion de la substance, lui en avait démontré l'absolue nécessité. Quand Leibniz l'entreprit, il s'y était préparé par de nombreux essais, et comme chez les hommes supérieurs ses coups d'essai furent des coups de maître. Sa Réforme du droit présageait un rénovateur au moins égal à Bacon; les Lettres à Hobbes de 1670 respirent une hardiesse de pensée peu commune, celle à Arnauld de 1671 lui est dictée par un sincère enthousiasme pour la vérité et par une haine

vigoureuse du naturalisme triomphant. Soit qu'il attaque dans *l'Anti-Nizolius* la scolastique et la barbarie renaissante, soit qu'il cherche dans sa lettre à Jacques Thomasius, de 1669, à concilier par un éclectisme habile les philosophies ancienne et moderne, partout on voit percer dans Leibniz encore jeune le réformateur : réforme du droit, des arts et des sciences, de la philosophie; Leibniz se sentit appelé de bonne heure à ce rôle difficile et dangereux. Une fois à Hanovre, il s'y prépara par de nouvelles et plus profondes méditations. Sa jeunesse sans doute avait été remplie de généreuses aspirations et de pressentiments sublimes pour l'avenir des sciences, mais il n'appartenait qu'à son âge mur de les amener à maturité. C'est de 1679 à 1686 qu'il rassemble les éléments de sa grande entreprise. Comme elle n'était pas sans péril, Leibniz, décidé à monter sur ce théâtre où avaient déjà paru Descartes et Bacon, y paraît masqué. Il avait choisi pour devise ces mots significatifs : *En avant! Plus ultra*; pour exergue, une *Aurore renaissante* : *Aurora resurgens*, et pour pseudonyme celui de Pacidius, sous lequel il était d'ailleurs aisé de le reconnaître. « Pacidius, Allemand de naissance de Leipsick, nous dit-il dans l'introduction historique du grand ouvrage qu'il méditait alors, perdit dès sa plus tendre enfance son père, ce guide de la vie. Une tendance naturelle de son esprit le poussa à l'étude des sciences, il vécut avec elles dans un commerce intime et une grande liberté. » Pacidius nous apprend aussi dans les fragments de cette œuvre inachevée, mais grandiose comme toutes celles qu'a conçues Leibniz, quel était le plan de sa Réforme; son œuvre, comme celle de Bacon, se divisait en deux parties : une Logique, ou un *Novum organum*, et une Encyclopédie, ou une *Instauratio magna*; mais si le plan de l'édifice était le même, le nombre et la qualité des matériaux, et surtout l'esprit de l'architecte étaient bien différents. Bacon, malgré les parties sérieuses de son génie, aime surtout la pompe des mots, et je ne sais quelle parade d'ostentation qui rappelle involontairement les formules de la chancellerie. Leibniz n'emploie que le raisonnement, tout nu, affecté à dessein le style d'un teneur de livres, rejette *ampullas et sesquipedalia verba*. Bacon fait peu de découvertes, mais il est magnifique en promesses. Leibniz tient plus qu'il ne promet, et ne donne que les résultats. Nous n'en voulons citer qu'un exemple. Dans le *Novum organum*, dans ce volumineux traité que Bacon nous donne comme une *logique nouvelle*, la théorie de l'induction n'est point faite, elle commence à peine. Nous trouvons à Hanovre, au contraire, un petit traité logique de Leibniz, de quelques feuilles à peine, intitulé *Generales inquisitiones de analysi notionum*, avec cette mention que Leibniz y a mise : *Hic egregie progressus sum*. En effet, ce petit traité est plus important pour cette partie capitale de la logique que le *Novum organum* entier pour la

théorie de l'induction, mais si l'on songe que ce traité n'est point seul, isolé, qu'il y en a d'autres en grand nombre sur la réforme des catégories, les éléments de la raison, le perfectionnement des signes ou des symboles, les formes et le calcul logiques enfin, on est forcé de conclure, avec M. Treudenburg, dans un écrit récent sur la *Caractéristique universelle*, que cette grande pensée n'est pas un rêve, qu'elle n'est pas restée un pieux désir de son auteur, et qu'un temps viendra où elle sera reprise, qu'elle l'est déjà dans certaines sciences, comme la chimie, et certains arts, comme l'art pharmaceutique, où les réformes indiquées par Leibniz ont été faites. Mais de tous les documents philosophiques émanés de Leibniz et relatifs à sa réforme, il n'y en a pas de plus complet que sa correspondance avec Arnauld, cette correspondance longtemps et vainement cherchée, puis tout à la fois découverte à Hanovre par M. Grotefend, et à Lisieux dans les papiers de l'abbé Colignon (1). Un discours de métaphysique, petit si l'on regarde le nombre de feuilles, bien grand par les objets qu'il embrasse, la précède et s'y rapporte. Ce discours est lui-même précédé par un sommaire qui contient trente-sept thèses. Qu'on lise ce sommaire, il n'a que deux pages, mais il contient tout à la fois l'annonce de ses réformes, une déclaration d'optimisme, une défense de la religion naturelle, une philosophie de la nature, et pour tout dire enfin une première esquisse de la *Monadologie*, mais comme chez les maîtres avec tous les traits de l'original. La *Monadologie*, tel est en effet le testament philosophique de Leibniz. Leibniz l'écrivit à Vienne en l'honneur du prince Eugène, son protecteur et son ami; il reconnut ainsi l'hospitalité qu'il en avait reçue dans son magnifique palais du Belvédère, et l'appui qu'il lui dut auprès de l'empereur pour ses plans d'académie et de fondations à Vienne. Le monument est digne du grand prince auquel il est dédié, et c'est un testament pour la concision et la sobriété du style. En quelques articles, ce millionnaire de la pensée lègue ses trésors au monde. Chaque phrase est un microcosme, on la délie et l'on voit, ici, suivant l'énergique expression de Goethe, les forces qui se passent les sceaux d'or et remplissent l'univers d'activité; là, ces bandes de musiciens ou de chœurs jouant ensemble chacun leur partie, qui le remplissent d'harmonie. L'esprit de la *Monadologie* est cependant encore environné de nuages, et les fulgurations du dieu de Leibniz ont quelque peine à se faire jour. Le 18<sup>e</sup> siècle les avait à peu près rejetés quand Lessing, dont l'esprit clairvoyant ne s'y trompait pas, revint à cette *Monadologie* tant décriée et y ramena l'Allemagne avec lui (2). La publication des

*Nouveaux Essais*, ce livre posthume qui ne vit le jour que soixante ans après la mort de son auteur, fit presque une révolution et ouvrit une nouvelle ère dans la philosophie de Leibniz. C'est dans l'avant-propos de ce beau livre que se trouve formulée, avec la loi de continuité, qui est au système de Leibniz ce qu'est l'attraction au nom de Newton, une nouvelle explication de l'harmonie préétablie tirée des *Petites Perceptions*. L'Allemagne développa ce point de vue, et on vit naître, avec Hamann, Herder et Jacobi, la nouvelle philosophie du sentiment, comme un fruit tardif, mais direct du système des monades. En France nous ne fîmes qu'en rire. Voltaire crut les Allemands fous, parce qu'un prédicateur de village avait, du haut de la chaire, appelé le Christ la *divine monade*, et il ne leur épargna pas, non plus qu'à l'optimisme, sa mordante, mais injuste ironie. Nous avons peur d'elles, de leur obscurité, quand un psychologue éminent, Maine de Biran, entreprit une consciencieuse étude de ces monades tant décriées. Dans l'impossibilité où nous sommes de donner dans son intégrité les pages classiques que nous devons à sa plume, nous citerons du moins, en les annotant, les passages de ce travail qui furent autrefois les plus admirés. Maine de Biran a le premier montré, dans la *Monadologie*, l'idée et le principe de causalité, pris en quelque sorte sur le fait dans le phénomène de l'activité volontaire ou des *nisus*, des *conatus* de la force libre. Mais laissons-le parler : « Tels étaient les principes métaphysiques de la « doctrine que Leibniz se crut appelé à réformer. « Impatient (1) de voir la métaphysique dégé- « nérer dans les écoles en vaines subtilités, Leib- « niz conçut son plan général de réforme, à « commencer par la notion de *substance* qu'il re- « gardait comme le principe et la base de toute « science réelle. Le nouveau système, élevé sur « ce fondement, eut bientôt un grand nombre « de prosélytes, malgré la vive opposition des « cartésiens, qui repoussaient, comme contraire « à toute la doctrine de leur maître, la notion « de *force active* ou d'effort, seule caractéristique « de la *substance* dans le point de vue de Leibniz; « mais déjà celui-ci avait développé cette notion « fondamentale, de manière à y rattacher, le plus « simplement possible, toutes les lois de l'uni- « vers, le monde des *esprits* comme celui des « corps. Telle est en effet la fécondité de l'idée de « *substance* entendue comme il faut, dit Leibniz « lui-même (2), que c'est d'elle seule que dérivent « toutes les vérités premières, touchant *Dieu*, « les esprits créés, et la nature des corps; vé- « rités dont quelques-unes ont été aperçues par « les cartésiens, sans avoir été démontrées; et « dont plusieurs autres, encore inconnues, ont « un haut degré d'importance et d'application

(1) Voir *Nouv. Tell. et opusc. inéd.* de Leibniz, à l'appendice.

(2) C'est un point de fait très-heureusement établi par le docteur R. Zimmermann, dans un mémoire inséré par l'Académie de Vienne dans ses recueils, t. 16, p. 326.

(1) Brucker, *Vie de Leibniz*.

(2) *De prima philosophiæ emendatione et notionē substantiæ*, p. 18.

« à toutes les sciences dérivées. Or, pour éclaircir  
 « l'idée de substance, il faut remonter à celle  
 « de *force* ou d'*énergie*, dont l'explication est  
 « l'objet d'une science particulière appelée *dy-*  
 « *namique*. La force active ou agissante n'est  
 « pas la puissance *nue* de l'école; il ne faut pas  
 « l'entendre en effet, ainsi que les scolastiques,  
 « comme une simple *faculté* ou possibilité d'a-  
 « gir, qui, pour être *effectuée* ou réduite à  
 « l'*acte*, aurait besoin d'une excitation venue  
 « du dehors, et comme d'un *stimulus* étranger.  
 « La véritable force *active* renferme l'action en  
 « elle-même, elle est *entéléchie*, pouvoir *moyen*  
 « entre la simple *faculté* d'agir et l'*acte* déter-  
 « miné ou effectué : cette énergie contient ou  
 « enveloppe l'effort (*conatum involvit*), et se porte  
 « d'elle-même à agir sans aucune provocation  
 « extérieure. L'énergie, la force vive, se mani-  
 « feste par l'exemple du poids suspendu qui tire  
 « ou tend la corde; mais quoiqu'on puisse expli-  
 « quer mécaniquement la gravité ou la force du  
 « ressort, cependant la *dernière raison* du mou-  
 « vement de la matière n'est autre que cette *force*  
 « imprimée dès la création à tous les *êtres*, et li-  
 « mitée dans chacun par l'opposition ou la direc-  
 « tion contraire de tous les autres. Je dis que  
 « cette force agissante (*virtutem agendi*) est in-  
 « hérente à toute substance qui ne peut être ainsi  
 « un seul instant *sans agir*; et cela est vrai des  
 « substances dites corporelles comme des sub-  
 « stances spirituelles. Là est l'erreur capitale de  
 « ceux qui ont placé toute l'essence de la ma-  
 « tière dans l'étendue ou même dans l'impéné-  
 « trabilité (les cartésiens), s'imaginant que les  
 « corps pouvaient être dans un repos absolu;  
 « nous montrerons qu'aucune substance ne peut  
 « recevoir d'une autre substance la force même  
 « d'agir, et que son effort seul, ou la force pré-  
 « existante en elle, ne peut trouver au dehors  
 « que des limites qui l'arrêtent et la déterminent. »  
 « Toute la doctrine métaphysique et dynamique  
 « de Leibniz est contenue dans ce passage. Les  
 « cartésiens disaient : « Toute substance est com-  
 « plètement et essentiellement *passive*; nulle ac-  
 « tion n'appartient aux créatures. » Ce principe,  
 « poussé dans ses conséquences, amenait natu-  
 « rellement le *spinozisme*, comme nous l'avons  
 « vu, et comme le remarque profondément Leib-  
 « niz lui-même, dans sa lettre à Hanschius sur  
 « le platonisme. Leibniz établit la thèse oppo-  
 « sée : « toute substance est complètement et  
 « essentiellement *active* (1), tout être simple a

« en lui-même le principe de tous ses change-  
 « ments (*Principes philosophiques*, § 74.) » « Toute  
 « substance est *force en soi*, et toute force ou être  
 « simple est substance. On peut voir, dans le  
 « morceau très-curieux qui a pour titre : *De ipsa*  
 « *naturâ sive de vi insista*, avec quelle vigueur il  
 « attaque le cartésianisme sur ce point fonda-  
 « mental, et soutient la nécessité du principe  
 « contraire, celui de l'activité absolue univer-  
 « selle imprimée dès l'origine à tous les êtres de  
 « la nature (1). Pour faire un monde semblable au  
 « nôtre, Descartes demandait la matière et le  
 « mouvement. Pour créer deux mondes à la fois,  
 « le monde des esprits et celui des corps, Leibniz  
 « ne demande que des forces actives ou des êtres  
 « simples qui aient en eux le *principe* de tous  
 « leurs changements. » Plus loin, il cherche à  
 « expliquer la monade; et, bien qu'il soit moins  
 « heureux dans cette explication, il est indispen-  
 « sable de citer ce morceau : « Ici se présente la  
 « réponse directe à une question que Descartes  
 « se propose à lui-même dans sa seconde Médi-  
 « tation. Otez les qualités sensibles sous les-  
 « quelles se représente l'objet étendu, mo-  
 « bile, figuré, coloré, etc., comme le morceau  
 « a de cire qu'il donne pour exemple; que res-  
 « tera-t-il? Le principe de Leibniz fournit,  
 « seul, une réponse directe et vraie, soit qu'on  
 « l'applique à l'objet dans le sens de Descartes,  
 « soit qu'on la rapporte au sujet de la pensée, sé-  
 « paré, ou, se séparant lui-même par l'acte de ré-  
 « flexion, de toute modification accidentelle, de  
 « tout ce qui n'est pas moi. Dans ce rapport au  
 « sujet, la tendance, même virtuelle, ou la force  
 « non exercée, non déterminée (énergie, pouvoir  
 « moyen entre la simple faculté et l'acte), est ce  
 « qui constitue le propre fonds de notre être, ce  
 « qui reste quand tout change ou passe. Ici sont  
 « les limites de l'analyse réflexive; un pas de  
 « plus, c'est l'absolu, l'être universel, Dieu ou  
 « l'un de ses attributs. Quant à l'objet, l'analyse  
 « du composé donne un résultat tout pareil. Otez  
 « toutes les qualités sous lesquelles le même tout  
 « concret se représente successivement ou à la  
 « fois à divers sens externes; reste encore la force  
 « non-moi en vertu de laquelle l'objet résiste à  
 « l'effort voulu, le limite, le détermine, et réagit  
 « contre notre force propre, autant que celle-ci

devenues le symbole de l'activité universelle : elles se passent les sceaux d'or dans le *Faust* : et du ciel à la terre incessamment portées, elles remplissent l'univers d'harmonie. C'est fort bien fait à elles : mais on a oublié de porter à leur passif une somme assez ronde d'inertie pour rétablir l'équilibre. Je ne dis pas que Leibniz n'ait pas été le premier auteur de cette méprise; cependant il s'en faut beaucoup qu'il soit partisan de l'activité pure et sans mélange pour ses monades : « La mo-  
 « nade, dit-il, est principe d'action et de passion. » Après cela, si, contre toute évidence, on voulait nier que les monades soient sujettes au changement et aux passions, je rappellerais ce texte : « Comme les monades sont *sujettes aux passions*, excepté la primitive, elles ne sont pas des forces pures; elles sont les fondements non-seulement des actions, mais encore des résistances ou passibilités, et leurs passions sont dans les percep-  
 « tions confuses. » Erdm., p. 725.

(1) *Opera*, t. 2, part. 2, p. 49-52.

(1) Cette thèse a besoin de restrictions; Leibniz ne l'eût pas énoncée sous une forme aussi absolue : c'eût été rendre la monadologie elle-même impossible. A Spinoza, étendant au delà des bornes la passivité des êtres, Leibniz a répondu par cette formule : *Nihil pati quin et agat*. « Rien ne pâtit sans agir. » C'était tout à la fois réfuter le spinozisme sur son propre terrain, la passion, et constater cependant le double élément essentiel à la constitution des monades : l'action et la passion. Biran, tout occupé du premier, méconnaît le second. Il est arrivé ce qui arrive toujours en pareil cas. Spinoza avait exagéré la passivité des êtres, on a cru devoir exagérer l'activité dans Leibniz : on l'a mise ou on l'a vue partout. Les monades sont

« agit pour le surmonter. En réduisant par ana-  
 « lyse la résistance (*antitypia materice*), à ce quelle  
 « est, on arrive nécessairement à une notion sim-  
 « ple, distincte et adéquate de force absolue ou  
 « d'énergie, qui n'a plus rien de sensible ou de  
 « déterminé; c'est l'être simple, la monade de  
 « Leibniz (1), conçue à la manière dont peut l'être  
 « notre âme elle-même, quand on la dépouille de  
 « l'aperception ou de la conscience. A ce degré  
 « d'abstraction, et dans le point de vue absolu  
 « sous lequel la matière est entendue par l'es-  
 « prit, toutes les qualités sensibles ont successi-  
 « vement disparu : couleurs, saveurs, sons, et l'é-  
 « tendue même, qui ne saurait plus être conçue  
 « comme attribut essentiel, constitutif de l'ob-  
 « jet. Dans ce point de vue, en effet, l'étendue  
 « n'est que la continuité des points résistants (2);  
 « un mode de coordination d'unités discrètes, de  
 « forces qui agissent ou résistent ensemble, et  
 « chacune à part. Ces unités sont les seuls êtres  
 « réels; tout le reste est phénoménique, et dé-  
 « pend de la forme de nos sens et de notre orga-  
 « nisation actuelle. Changez cette organisation,  
 « et vous pourrez concevoir des êtres intelligents

(1) L'abstraction est dangereuse, surtout quand on l'applique à Leibniz, le plus abstrait des penseurs abstraits. Il y a chez lui des délicatesses, des précisions, des subtilités dont Biran lui-même ne paraît pas se douter; et de là quelques germes d'une confusion dangereuse dans tout ce morceau. Il dit: « Quand on ôte les qualités sensibles d'un sujet, ce qui reste est la ténacité ou la force non exercée; un pas de plus c'est l'absolu, l'être universel, Dieu. » Or, si vous faites de Dieu le type de l'abstraction; il ajoute: « Otez de moi les qualités d'un objet, ce qui reste est la résistance, l'impenétrabilité, l'antitypie. » Abstrayez encore, vous arrivez à une notion simple et adéquate de force absolue, qui n'offre plus rien de sensible ou de déterminé, c'est l'être simple: la monade, etc. Eh bien, non! et ce que cette faculté d'abstraction a produit de plus clair ici, c'est de nous montrer la source d'un erreur de Biran qui ne s'explique pas sans elle. Pour lui, la monade leibnizienne a son type dans l'activité intellectuelle, ou dans une puissance logique, *a priori*, marquée d'un caractère de nécessité absolue. M. Naville, son éditeur, insiste beaucoup sur ce point. Il fait remarquer que la doctrine biranienne n'aboutit pas au *moi créateur* de Fichte, cette dégénérescence de la monade leibnizienne; que des différences très-réelles le séparent non-seulement de Fichte, mais de Leibniz; et il ajoute qu'il importe d'autant plus de les signaler, que M. de Biran a été désigné plus d'une fois comme un disciple de Leibniz. On eût pu s'y tromper en effet, tant qu'on n'avait pas des preuves du contraire; mais l'article Leibniz, rapproché des réserves de M. Naville, nous a complètement détrompé. M. de Biran se faisait une idée fautive de la monade leibnizienne. « J'ai un objet, disait-il, j'abstrais le sensible, reste la résistance ou impenétrabilité; j'abstrais encore, ce qui demeure est la monade de Leibniz. » La monade ne serait alors que ce que Leibniz lui-même appelle la plus pauvre et la plus nue des notions, le fond vague de l'être, un *je ne sais quoi*: τὸ δυνάμιον πρὸς τὸ ἰσχυρῶν. Qu'est-ce, en effet, que la matière douée de résistance et d'antitypie? c'est la matière seconde. Si vous abstrayez, vous retournez forcément à la matière première, pure privation, véritable dégénérescence cette fois et à meilleur titre encore que le *moi créateur*, de la monade leibnizienne. Qu'un tel rien que ce *quasi-néant* soit la monade, la monade, double force dans l'unité d'une même essence, la monade qui n'est pas un rien, ni une conception mathématique, ni une idée logique, mais une force, une vie, une réalité véritable, M. de Biran n'a pu le croire un instant, lui qui a retrouvé l'effort enveloppé de Leibniz, *cinatus involutus*, et dont la principale gloire est de l'avoir développé en psychologie, lui qui sur cette petite chose, imperceptible, insensible, l'effort, a prétendu fonder toute la science psychologique, lui enfin qui de ces *usur*s de l'activité s'est élevé, par une induction lente et après trente années d'efforts, jusqu'à Dieu.

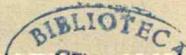
F. DE C.-L.

(2) *Leibnizii opera*, t. 2, p. 310. Biran signale ici cette tendance idéaliste à laquelle il paraît en effet assez difficile de soustraire Leibniz, quand on n'a pas devant les yeux les importants correctifs qu'il y a toujours apportés.

« qui perçoivent naturellement ce que nous ne  
 « parvenons à entendre qu'à force d'abstractions  
 « et d'analyse. Les notions distinctes et adéqua-  
 « tes de force, de nombre, de figures, etc., sont  
 « naturellement dans le point de vue de ces intel-  
 « ligences; elles géométrisent, pour ainsi dire,  
 « comme nous sentons ou imaginons. Ainsi dispa-  
 « rait cette grande ligne de démarcation établie  
 « par Descartes entre les substances matérielles  
 « et immatérielles; séparation plutôt logique que  
 « réelle, et que la logique même, poussée plus  
 « loin, devait complètement effacer, comme le  
 « spinozisme l'a trop bien justifié. La métaphy-  
 « sique réformée n'admettra plus seulement deux  
 « grandes classes d'êtres, entièrement séparées  
 « l'une de l'autre, et excluant tout intermédiaire.  
 « Une seule et même chaîne embrasse et lie tous  
 « les êtres de la création. La force, la vie, la per-  
 « ception, sont partout réparties entre tous les  
 « degrés. La loi de continuité ne souffre point  
 « d'interruption, ni de saut, dans le passage d'un  
 « degré à l'autre, et remplit sans lacune, sans  
 « possibilité de vide, l'intervalle immense qui sé-  
 « pare la dernière monade de la force intelligente  
 « suprême d'où tout émane (1). » Passant aux ap-  
 « plications, Maine de Biran, qui était surtout un  
 « grand psychologue, rattache très-fortement ses  
 « idées psychologiques et surtout sa distinction capi-  
 « tale des deux vies à l'auteur de la Monadologie :  
 « Leibniz, dit-il, distingue avec une netteté parti-  
 « culière les attributs de deux natures diverses :  
 « l'une, animale, qui vit, sent, et ne pense point;  
 « l'autre, intelligente, qui appartient spécialement  
 « à l'homme, et l'élève seul au rang de membre  
 « de la cité de Dieu (2). » Il est remarquable que  
 « Maine de Biran, qui a introduit en psychologie la  
 « distinction des deux vies, l'ait retrouvée dans  
 « Leibniz; mais on ne s'explique pas que M. de  
 « Biran, dont la grande et principale étude en  
 « psychologie a été la distinction, le classement,  
 « les rapports de subordination et d'harmonie de  
 « ces deux vies, n'ait pas montré chez Leibniz  
 « cette dualité d'éléments constitutive de la mo-  
 « nade, dans toutes les facultés de l'âme, dans la  
 « sensibilité, l'intelligence et la volonté. S'il eût  
 « poursuivi cette analyse jusque dans le détail, il  
 « eût vu que la monade elle-même n'est qu'une  
 « harmonie préétablie de deux vies, de deux acti-

(1) Voir une note étendue sur la *Loi de continuité*, publiée par l'auteur de cet article à la fin du volume des *Nouv. Lett. et opusc. méd.* de Leibniz. Paris, Durand et Ladrangé, 1857.

(2) Stahl, célèbre médecin, professeur à Halle, le contemporain et le voisin de Leibniz, a eu le bonheur de soulever une question qui dure encore, qui suscite des solutions diverses dans nos écoles, et qui divise nos académies de médecine de Paris et de Montpellier. Il faut donc se féliciter que Stahl, avec qui Leibniz entra en correspondance et discuta longuement ces questions, lui ait donné occasion de s'expliquer clairement sur ce point controversé. Il le faut d'autant plus que les philosophes ne sont point d'accord même sur le point de fait. Tandis que Maine de Biran, rejetant hors de l'âme tous les modes inférieurs de l'organisme, invoque l'autorité de Leibniz pour cette distinction, M. Boullier croit pouvoir affirmer que Maine de Biran se trompe et que Leibniz, sauf des points de détail, est parfaitement d'accord avec le chef de l'animisme.



133764

vités, l'une inconsciente et l'autre libre; il eût compris que l'activité libre ne peut pas toute seule constituer un monde; que son point de vue, très-vrai par ce qu'il affirme, le *moi*, est faux par ce qu'il nie, le *non-moi*; que la monade est l'accord, l'union de ces deux forces, le point où elles convergent; et il se fût élevé enfin au rapport de la Monadologie avec l'harmonie préétablie, qui n'est autre que celui de la force libre avec la force non libre, de la pesanteur avec l'élasticité, de l'inertie avec l'activité et de la liberté même avec la Providence : c'est-à-dire un fait quotidien, universel et partout constaté (1). Je ne crains pas de dire que ce seul point bien établi eût évité bien des malentendus et prévenu bien des mécomptes parmi les interprètes de la philosophie leibnizienne. Mais qu'est-il arrivé? L'école française, une fois lancée sur la pente de l'activité pure, ne s'arrête plus. Biran avait exagéré déjà cet élément au détriment de l'autre : mais depuis on a encore exagéré Biran. Biran, il est vrai, se déclarait incapable d'expliquer l'harmonie préétablie, et cela ne surprend pas chez un homme qui n'avait point l'idée de l'inertie. Mais depuis Biran, on a fait un pas de plus : on a fait de Leibniz deux parts : l'une, qui s'appelle Monadologie, activité des monades, qu'on accepte; l'autre, qui s'appelle harmonie préétablie, équilibre des forces et inertie, que l'on rejette; de quel droit, nous l'ignorons; mais ce que nous savons, c'est qu'interpréter ainsi Leibniz, c'est le supprimer, c'est violer la loi d'après laquelle la nature ne fait point de saut, et celui qu'on lui fait faire est mortel (*il salto mortale*); c'est le supprimer, car c'est nier, avec l'harmonie préétablie, l'équilibre et la conservation des forces, la stabilité du monde et de ses lois, tous les principes et toutes les conséquences de sa réponse aux objections de Bayle, qui l'accusait déjà de ruiner l'inertie, et auquel il répond victorieusement; — tous les principes et toutes les conséquences de sa belle discussion avec Clarke et les newtoniens, qui lui reprochaient son mécanisme et contre lesquels il maintient les lois de la nature, et le bel ordre préétabli qu'ils ruinent sans le savoir. On admire beaucoup, d'ordinaire, les répliques victorieuses de Leibniz à Clarke; mais il faut bien s'entendre sur l'objet de cette admiration; car cette stabilité du monde méconnue par Newton, et si glorieusement revendiquée par Leibniz, s'appuyait elle-même sur une harmonie préétablie, un équilibre, une balance de deux forces. Sans elle, la stabilité serait nulle, et le désordre menacerait sans cesse le système du monde d'inévitables

cataclysmes. Concluons donc avec Biran, mais aussi contre Biran, que les monades ont deux pôles, et que, si l'activité est l'un de ces pôles, l'autre est l'inertie, que la force qui maintient, qui conserve, qui balance, qui gouverne enfin, n'est pas moins indispensable au gouvernement de ce monde, que la force qui agit, qui veut et qui meut; et que dans ce plus parfait des gouvernements représentatifs, imaginé par Leibniz, l'ordre résulte d'une harmonie entre ces deux forces; que la monade, étant le miroir du monde, ne peut être qu'harmonie préétablie, comme le monde (1); et que nier l'harmonie pour conserver la monade, c'est nier et affirmer tout ensemble sur un même sujet. Il semblait que la philosophie dût absorber Leibniz : mais il n'en est rien. On ne sait pas assez ce qu'était la journée d'un Leibniz; Frédéric le Grand disait de lui : « C'est à lui seul une académie. » On l'appelait les Leibniz : qu'on en juge par cette page d'une lettre à Bernoulli, 2 juillet 1697. « Il ne faut pas vous étonner si « je n'ai lu qu'un peu en l'air vos pensées profondes, moi qui ai tant d'autres choses à méditer, à « lire, à écrire, à faire pour la cour, pour les « devoirs de ma charge, pour les amis, pour les « étrangers, de vive voix ou par lettres (*j'en écris* « plus de trois cents par année (2)) ou même en « forme de dissertation, sur les droits des princes, « sur l'histoire du Brunswick, sur une foule de « sujets concernant l'histoire et la politique, sur « les controverses de religion auxquelles je suis « souvent obligé de prendre part également par « écrit. Ajoutez à cela l'inspection de la bibliothèque « de Wolfenbützel, et celle de M. l'électeur, la « nécessité de feuilleter tous les livres nouveaux « et les relations de quelque valeur, pour ne pas « paraître étranger dans les lettres ou la politique; « les soins minutieux à donner à la publication « des historiens inédits d'après les vieux manuscrits (*j'en ai plusieurs sous la presse*), et l'on ne « saurait être trop exact dans ce travail; la continuation du Droit des gens par les *Chartes, juris gentium diplomatici*, qui en est au second volume; « les réflexions qui me surviennent chaque jour « et qui ne regardent pas seulement les mathématiques, mais la physique et la philosophie la « plus profonde, l'histoire et le droit : réflexions « que je consigne sur le papier le plus brièvement que je peux pour ne point les laisser périr, ne pereant ! Ajoutez aussi mes pensées sur « une nouvelle constitution des éléments de droit « naturel qui m'occupe en ce moment et que j'ai

(1) Ceux qui croient que Leibniz n'a pas connu la loi d'inertie, le principe de continuité, la loi de la moindre action, toutes choses corrélatives, n'ont qu'à lire sa réponse à Bayle (Erdmann, p. 151). La tendance de l'harmonie préétablie est au contraire de concilier l'inertie avec l'activité; mais c'est l'inertie qui l'emporte. Le 17<sup>e</sup> siècle, en philosophie et dans les sciences, appartenait tout entier à cette loi, sans laquelle il n'y a d'ailleurs ni ordre, ni cosmos, ni monde enfin.

(1) Il est singulier qu'on n'ait point vu la force de ces mots : *Miroir du monde* : la monade réfléchit son objet, le monde. Or cet objet, d'après Leibniz, est un équilibre, une harmonie préétablie des deux forces active et passive. Donc la monade, en tant que miroir du monde, est elle-même un équilibre, une harmonie préétablie de deux forces.

(2) Telle était l'universalité de ses correspondances. Il y en avait tout à la fois de politiques, de philosophiques, de juridiques, de mathématiques. Il écrivait à des médecins, à des philologues, à des hommes de lettres, à des physiiciens, naturalistes, chimistes, à des bibliothécaires, à des Russes, à des Français, à des Anglais, à des Allemands.

« promise depuis longtemps : j'en fais une étude  
 « comparée avec les lois romaines et les coutumes  
 « du forum ; mais je travaille surtout à une nou-  
 « velle analyse bien supérieure à celle reçue pour  
 « toute sorte de raisonnements. Je nourris des  
 « aides et des ouvriers pour les travaux de chimie,  
 « de technique et de mécanique. Je vous laisse à  
 « penser s'il me reste beaucoup de temps pour  
 « m'occuper à fond de géométrie. » L'année pré-  
 « cédente, il ajoutait les correspondances politiques  
 avec les ministres de Hanovre à Vienne ou ailleurs ;  
 les affaires de la diète de Ratisbonne ; ses conver-  
 sations scientifiques avec Mercure van Helmont et  
 d'autres ; sa machine arithmétique, pour laquelle  
 il a un ouvrier chez lui ; son système de l'union  
 de l'âme et du corps ; les journaux et les actes ;  
 sa discussion avec Sturm ; ses lettres chinoises  
 échangées avec le P. Grimaldi, qui est mandarin  
 en ce pays et qui lui a écrit de Goa ; ses études  
 sur les langues de la Suède et de la Russie, en y  
 comprenant celle de la Scythie intérieure, pour la  
 question de l'origine des peuples, et encore c'était  
 là, dit-il, un programme incomplet de ses études  
 et de ses occupations du moment. On le voit,  
 l'étude du philosophe s'était convertie en une  
 sorte de cabinet d'agent d'affaires en grand et de  
 Correspondance Havas au moyen de laquelle il  
 était mieux informé que les princes. Là retentis-  
 saient les affaires du monde et s'insinuaient sans  
 bruit les anecdotes badines pour la duchesse So-  
 phie ; là revenaient comme à leur source toutes  
 les découvertes, même celles qu'il n'avait point  
 faites, mais qu'il était habile à lancer, comme  
 l'invention du phosphore par Brandt, et la dé-  
 couverte de la vapeur par Papin, la pompe à air  
 de Gerick de Magdebourg, les animalcules sper-  
 matiques de Lewenhoeck et d'Hartsoecker. Leib-  
 niz, esprit tout moderne, s'est trompé de siècle ; il  
 semble qu'il eût dû venir au nôtre. Les trois  
 formes les plus modernes de l'éclectisme, les bi-  
 bliothèques ou le goût des livres et des collec-  
 tions, les journaux ou recueils de variétés litté-  
 raires, scientifiques et autres, et les académies,  
 ces élites des esprits, il les a connues et cultivées,  
 il les a même perfectionnées. Leibniz, qui a tant  
 lu et qui ne trouvait pas de mauvais livres pour  
 qui sait lire, avait des connaissances étendues et  
 variées en fait de livres ; il avait composé pour  
 Boinebourg un catalogue réel et systématique où  
 le même traité revenait jusqu'à dix fois aux dif-  
 férentes places qu'il devait occuper : les achats de  
 bibliothèques étaient dans les devoirs de sa charge,  
 et il savait acheter comme pas un bibliothécaire,  
 payant peu et découvrant les bons livres et les  
 bonnes éditions : il invitait l'électeur à former  
 des collections de dessins et de tableaux, et il  
 ajoute qu'il en connaissait une à vendre qui n'a  
 point sa pareille dans le monde. Il a fondé plu-  
 sieurs journaux. Il avait d'abord travaillé à la  
 fondation des *Semestria litteraria*. Il a fondé les  
*Acta eruditorum* ; il a donné sa collaboration au

*Journal des savants*, qui lui a quelquefois refusé  
 ses articles ; il a rédigé le *Monatliche Auszug*,  
 premier recueil périodique allemand qui parut à  
 Hanovre. De là même ce caractère épisodique et  
 fragmentaire de ses écrits. Leibniz a laissé une di-  
 zaine d'ouvrages terminés, et trente ou quarante  
 volumes d'extraits, de mémoires, d'archives ou de  
 notes ; sauf ses travaux de philosophie pure, c'é-  
 taient toujours des travaux de circonstance qui  
 lui étaient inspirés par les devoirs de sa charge  
 ou par les besoins de la critique, qui n'existait pas  
 encore et dont il est le père. Leibniz a aussi  
 fondé des académies, cette forme suprême et par-  
 faite de l'éclectisme ; il y travailla toute sa vie, depuis  
 ses efforts pour agrandir et transformer en acadé-  
 mies ces humbles sociétés de chercheurs ou de  
 scrutateurs de la nature qui s'étaient formées en  
 Allemagne et dont il était membre (1), et sa corres-  
 pondance si curieuse avec Paulini pour la fondation  
 d'un collège historique impérial destiné à publier  
 les sources de l'histoire d'Allemagne, jusqu'à ses  
 plans si nets, si décisifs et si nombreux pour la fon-  
 dation des académies et des sociétés des sciences à  
 Berlin, à Vienne, à Dresde et à St-Petersbourg ou à  
 Moscou. Ses voyages, qui furent nombreux et qui  
 offraient une utile diversion à ses études séden-  
 taires, eurent toujours un but politique, scienti-  
 fique et littéraire. C'est dans les montagnes du  
 Hartz, célébrées par Goethe et où il allait souvent  
 pour inspecter les mines de son maître l'électeur,  
 qu'il a découvert et presque créé une nouvelle  
 science, la géologie. Le *Protoæa*, cette préface  
 de l'histoire du Brunswic, qu'il fit paraître en  
 1693 dans le *Journal de Leipsick* (publié aussi sé-  
 parément par Schedius, Gœttingue, 1749, in-4°,  
 et traduit récemment par le docteur Bertrand de  
 St-Germain), et dans lequel il cherche à expliquer  
 la formation de la terre et des différentes sub-  
 stances qu'elle renferme, est une première esquisse  
 du *Cosmos*. Il admet une conflagration du globe,  
 puis une submersion générale, attestée suffisam-  
 ment, indépendamment du témoignage de la  
 sainte Ecriture, par les restes d'animaux et de  
 végétaux qui se rencontrent fréquemment et à des  
 hauteurs différentes. Cette double hypothèse lui  
 permet d'assigner aux corps solides (*corpora firma*)  
 une double origine, c'est-à-dire le refroidissement  
 après la fusion et la consolidation après l'écoule-  
 ment et l'évaporation des eaux ; et il trouve dans  
 ces idées le germe d'une science nouvelle qu'il  
 appelle *géographie naturelle*. Il entre dans quel-  
 ques détails sur la formation des substances mi-  
 nérales, et parle des cristaux, qui sont comme la  
*géométrie de la nature inanimée*. Nous ajouterons  
 que Leibniz crut devoir prouver que les pétrifi-  
 cations d'animaux et de végétaux n'étaient point

[1] On sait qu'il se fit recevoir, plus jeune, d'une société de  
 chercheurs à Nuremberg. Il écrivit à la société pour solliciter  
 son admission. Sa lettre, tellement conforme au style de cette  
 société qu'il ne la comprenait pas lui-même, eut un succès pro-  
 digieux. Leibniz fut admis, et nommé aussitôt secrétaire.

un jeu de la nature, et repousser avec force l'opinion de la faculté productive de la matière. Ce court exposé du préambule suffit pour donner une idée de l'immensité du plan de Leibniz et de la prodigieuse variété des matières qu'il embrassait. Dans un voyage qu'il fit en Allemagne et en Italie et qui dura plus de deux années, il se montra le plus intrépide chercheur de manuscrits et de livres rares. On le voit à Augsbourg, à Munich, à Vienne, l'œil aux in-folio et la plume à la main, annotant, compulsant tout. A Sulzbach il s'entretient avec Knorr de Rosenroth de la *Kabbala denudata*. Il connaissait le livre de Maimonide, *More nebochim*. Il a entretenu des correspondances étendues pour l'édition d'Albuféda, s'est occupé de celle du théâtre de Hroswitha, religieuse du 10<sup>e</sup> siècle; a promis jusqu'à la fin, sans trouver le temps de l'exécuter, un recueil *κειμηλίων φιλοσοφικῶν* (Trésors philosophiques) qui devait contenir des inédits de Campanella, Valerianus Magnus, Pascal et Descartes; il s'est procuré les cahiers de logique de Jungius, qu'il déclarait égal à Descartes et que personne ne connaissait. Il avait en France des correspondants et des agents pour les achats de livres. Il ne se lassait point, malgré le mauvais vouloir des bibliothécaires. Tel nous le retrouvons en Italie (1689) formant partout, même à Rome, des relations scientifiques, recherchant par-dessus tout la conversation des savants, les animant à l'étude, les étonnant par la richesse et la sûreté de ses connaissances; semant sur sa route ses idées avec ses manuscrits; laissant, par exemple, un brouillon de sa Dynamique à un ami de Florence, écrivant sur la table d'une auberge son *Tentamen astronomicum de motuum cœlestium causis*, en réponse à Newton et sans avoir lu le livre des *Principes*; puis, se rabattant enfin sur Modène, véritable centre de ses explorations archéologiques, et découvrant enfin, à l'abbaye de la Bangadizza sur l'Adige, les preuves de la parenté des deux maisons d'Este et de Brunswick, qui avaient échappé à Ducange et à Justel, et en emportant, avec la copie de ces pièces, l'amitié du célèbre bibliothécaire Muratori et du savant médecin Ramazzini. Après un court séjour à Padoue, où il connut Fardella, et à Venise, une visite aux mines d'Illyrie, et cette fameuse traversée où il faillit périr victime de la superstition des matelots et où il se sauva par la superstition, il reprit la route de Hanovre en repassant par Vienne. Le fruit de tant de recherches ne fut point perdu: il composa dans les années qui suivirent divers recueils prodigieux de matériaux dans tous les genres. L'un comprenait, outre les pièces nécessaires pour son histoire, une immense quantité d'actes politiques et diplomatiques, comme déclarations de guerre, manifestes, contrats de mariage, traités de paix, bulles, etc. Leibniz mit ces matériaux en ordre; il en résulta un ouvrage tout différent et indépendant du principal, et d'une plus grande importance, qu'il intitula *Codex juris gentium di-*

*plomaticus*, etc., in-folio, dont le premier volume parut en 1693, et le second en 1700, sous le titre de *Mantissa codicis*, etc. Ce recueil contenait une foule d'actes qui n'avaient pas encore paru et beaucoup d'autres déjà publiés, mais devenus fort rares. Lu avec discernement, il offre de grandes lumières non-seulement sur l'histoire, mais encore sur le génie des peuples et des langues, et sur d'autres objets d'un moindre intérêt. Au reste, tout esprit méthodique eût été capable d'un pareil travail. Ce que le génie de Leibniz pouvait seul produire, c'est la préface placée en tête de l'ouvrage, dans laquelle, remontant aux principes du droit naturel et du droit des gens, il expose sur ces objets des idées d'une grande profondeur. Mais ce qui distingue surtout ce livre et les précédents publiés par lui sur les mêmes matières d'avec ceux de la même époque, c'est la tendance vers une réforme raisonnable de la jurisprudence, opérée plus tard, mais due en grande partie à l'influence de Leibniz, qui en avait le premier signalé la nécessité; c'est également l'union, partout recommandée, de l'étude de la jurisprudence avec celle de la religion et de la philosophie, qu'il regarde comme les bases les plus solides du bonheur. (*Œuvres*, t. 6, p. 4 et passim). Au milieu de travaux si variés, il ne perdait point de vue le but principal de ses derniers voyages, et s'occupait avec ardeur du soin de rassembler les historiens de Brunswick. Il composa même pour cette maison plusieurs écrits dont voici la liste: 1695, la lettre sur la connexion des maisons de Brunswick et d'Este; 1696, le traité de *Origine Germanorum*; 1697, les premières feuilles imprimées des sources de l'histoire d'Allemagne qu'il réunit plus tard sous le titre général d'*Accessiones historicae*, puis, après un intervalle de deux années dont la mort d'Ernest-Auguste fut seule cause, 1700, la *Mantissa codicis diplomatici*; en 1702, il visita avec Eckart les bibliothèques de la Saxe, et conçut avec lui le plan des *Scriptores rerum Brunsvicensium*. Il passa la plus grande partie de l'année 1704 à Berlin, malgré les lettres de la duchesse Sophie qui le rappelaient: « On dit, lui écrit-elle, que si vous ne revenez pas les souris auront bientôt mangé la bibliothèque. » En 1705, à la mort de sa protectrice et de son amie Sophie-Charlotte, il écrivit la première partie de ses *Personalia*. — Enfin un ouvrage non moins considérable dont il avait conçu le plan en 1701, auquel il travailla jusqu'à sa mort, au milieu des occupations les plus diverses, tantôt à Hanovre et tantôt à Vienne, et dont l'impression avait été successivement préparée par Eckart, Hahn, Gruber, Scheidt, Jung, Gerhardi, Feder: ce sont les *Annales imperii occidentis Brunsvicensis*, qu'a enfin publiées M. Pertz d'après les manuscrits de la bibliothèque de Hanovre, en 3 volumes. Le plan de ce vaste recueil fut plusieurs fois modifié par son auteur: il avait d'abord voulu écrire une histoire depuis Charlemagne jusqu'à Ernest-Au-

guste; mais il vit bientôt l'impossibilité d'embrasser un aussi grand espace, et il se borna à écrire les annales depuis le commencement du règne de Charlemagne jusqu'à la fin de Henri II (769-1025). Elles embrassaient les antiquités de la Saxe relatives à la race de Witikind, celles de la Germanie supérieure concernant la famille des Welfs, et l'histoire des Lombards dans leur liaison avec les anciens marquis et ducs de Toscane et de Ligurie. La souche des ducs de Brunswick en est issue et a des rapports à toutes ces familles. Elle comprend donc l'histoire de tout l'empire, *totius imperii historiam*. Des origines, il passait à l'histoire des cinq empereurs ou rois de l'ancienne ligne de Brunswick, Henri l'Oiseleur, les trois Othon et Henri II. Pour servir d'introduction à ses annales, Leibniz écrivit une dissertation géologique et géographique sur les contrées qui faisaient la scène de cette histoire, et une autre sur les migrations des races qui peuplèrent ces contrées. Enfin il y ajouta un tableau généalogique de la maison Guelfe ou de Brunswick jusqu'à son temps, avec ses alliances. Il se flatte avec raison d'avoir aussi rétabli la chronologie du 9<sup>e</sup> et du 10<sup>e</sup> siècle, et indique en passant une petite dissertation intitulée. *Flores sparsi in tumulum papissæ*, dans laquelle il réfute par les dates la fable absurde de la papesse Jeanne. Un tel ouvrage sur le moyen âge, conçu et exécuté à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, fait époque; il manquait à sa gloire d'historien, avant que M. Pertz l'eût, suivant l'énergique expression de Scheidt, *fait sortir de sa prison*. Enfin M. Pertz a donné un quatrième volume de poésies, qui, si elles n'ajoutent pas à la gloire de Leibniz, sont curieuses pour son histoire. On y voit que ce n'est pas sans raison qu'on disait de lui : « M. Leibniz promène son bel esprit à la foire de « Brunswick. » Il y avait aussi dans Leibniz l'étoffe d'un homme de cour, qui savait prendre part aux divertissements de la cour et les animer par sa présence, faire parler ou pleurer les levettes de Son Altesse Sérénissime, agiter les grelots de la folie pendant le carnaval de Hanovre, et débiter du meilleur ton des couplets satiriques à la table de la d'Olbreuse. Il est vrai que les immortels entretiens d'Herren-Hausen et de Charlottenbourg rachetaient bien ce quart d'heure d'oubli, et que la philosophie peut lui pardonner cette petite infidélité qu'il savait si bien faire tourner à son profit. Ici le philosophe reparait dans toute sa grandeur, ce qui ne l'empêchait pas d'être encore le plus aimable des hommes. Lisez ses lettres aux princesses qui l'appelaient leur ami, à la duchesse Sophie et à sa fille Sophie-Charlotte, reine de Prusse. La fille et la mère se disputaient Leibniz. Nous devons encore faire une mention particulière d'un de ces ouvrages qu'il laissait sans cesse échapper de ses mains, et qui n'étaient, pour ainsi dire, que des hors-d'œuvre; c'est son livre sur l'origine des Francs (*Disquisitio de origine Francorum*, Hanovre, 1715, in-8<sup>o</sup>), qu'il

fait venir des bords de la mer Baltique. Il fonde son opinion sur l'autorité de l'anonyme de Ravenne et d'Ermoldus Vigellus, poète français du 9<sup>e</sup> siècle, et sur les passages de plusieurs auteurs, alléguant d'ailleurs que quelques anciens ont confondu les *Palus-Meotides* avec la mer Baltique. Cette opinion fut attaquée par le P. Tournemine, qui la combattit avec beaucoup d'urbanité, disant, entre autres, que, même en suivant l'opinion contraire, les Français ne renonçaient point à être les compatriotes de Leibniz, puisqu'il paraissait prouvé que les Francs avaient occupé les pays situés entre la rive droite du Rhin et l'Océan. Gundling fit aussi paraître une réfutation des assertions de Leibniz. Celui-ci ne se tint pas pour battu, et répliqua au P. Tournemine et à Gundling. Au reste, loin de prétendre décider en dernier ressort, il en appelle au jugement de plusieurs savants de son temps, et entre autres de Huet et de Montfaucon, dont il respectait beaucoup les lumières. Nommé, en 1674, pendant son second séjour en Angleterre, membre de la société royale de Londres et à l'Académie des sciences de Paris, depuis 1699, Leibniz appréciait trop bien les avantages que les académies doivent à cette réunion de travaux dirigés vers un centre commun, pour ne pas seconder de tout son pouvoir le projet d'érection d'une académie royale à Berlin, formée en 1700 par l'électeur de Brandebourg, qui prit l'année suivante le titre de roi de Prusse. Ce prince avait demandé l'avis de Leibniz. La réponse de l'illustre savant (*Oeuvres*, t. 5, p. 173) est remarquable par l'excellence et la sagesse des vues, et par une grande simplicité. « Ce but, dit-il, doit être d'avancer la félicité des hommes, « qui consiste principalement dans la sagesse et « dans la vertu, et puis dans la santé et les commodités de la vie. » Il indique, comme le premier fondement, « la bonne éducation de la jeunesse, qui contient aussi le redressement des « études, rien n'étant plus important que de « donner un bon pli à l'esprit comme au corps. » Puis il indique sommairement le plan d'études que l'académie doit recommander, et qui est au fond celui qui est suivi dans les universités d'Allemagne. On pense bien que l'électeur adopta les vues de Leibniz : il fit plus, il le nomma président de la nouvelle société, avec les attributions les plus illimitées, et sans l'astreindre à résidence, ni exiger qu'il quittât le service de l'électeur de Brunswick. Les patentes qu'il lui fit expédier à ce sujet (*Oeuvres*, t. 5, p. 179) sont un des titres les plus honorables qui aient jamais été conférés à un savant. Onze ans plus tard, il reçut de grands témoignages de confiance de la part de Pierre I<sup>er</sup>, qui, lors de son voyage en Saxe, le consulta sur l'exécution de ses vastes projets relativement à la civilisation de son empire, et auquel il communiqua des vues dont ce monarque fut très-satisfait. Il en reçut le titre de conseiller privé. Enfin le roi de

Prusse étant mort en 1713, Leibniz, qui prévoyait la chute de l'académie de Berlin sous son successeur, se rendit à Vienne pour proposer à l'empereur Charles VI l'érection d'un corps semblable, où les sciences qui allaient être bannies de la Prusse, pussent trouver un asile. Ce projet, par plusieurs circonstances indépendantes de Leibniz, ne put réussir; mais l'auteur fut comblé de témoignages de considération. L'empereur l'avait déjà nommé conseiller aulique; il y joignit une pension de deux mille florins, et mit tout en œuvre pour l'engager à entrer à son service. Mais Leibniz, rappelé à Hanovre, dont l'électeur venait d'être appelé à la couronne d'Angleterre, se partagea dans les années suivantes entre Hanovre et Berlin. En 1710, il parut un volume des *Mélanges de Berlin (Miscellanea Berolinensia)*. Leibniz y acquittait amplement sa dette comme fondateur et président, et s'y montrait sous des formes tellement variées que ce volume eût suffi pour lui assurer la réputation de génie universel. Nous n'en citerons que son *Essai sur l'origine des peuples*. Il contient les points principaux de son système, que l'on complète par la lecture de sa volumineuse correspondance. Leibniz cherche, à l'aide des étymologies et par voie d'analyse, à démêler, à travers les altérations successives des langues, les origines des différents peuples, qu'il partage en deux grandes tribus principales, celle du Nord et celle du Midi; puis, par voie de synthèse, il s'efforce de recomposer la langue primitive; enfin, au moyen de cette dernière opération, il travaille à découvrir les rapports entre les signes du langage et les idées. Une grande partie de ses travaux tendaient à obtenir ces différents résultats; il s'est plongé lui-même dans le chaos devant lequel reculent presque tous les hommes qui s'occupent plus des idées que des mots : c'était un des principaux buts de sa correspondance avec les savants, les voyageurs, les missionnaires; et de nouveaux aperçus sur la langue des Coptes ou des Hottentots lui causaient autant de plaisir que la démonstration d'une vérité métaphysique ou la solution d'un problème important en géométrie. Il n'est pas toujours de l'avis des autres savants, et contredit souvent les opinions reçues. Comme tous les étymologistes, il a pu abuser des rapprochements ou des dérivations; mais, ainsi qu'il le dit lui-même, les erreurs sont souvent utiles à la vérité, et la recherche des trois grandes chimères (*tria magna inania*), la pierre philosophale, le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle, a beaucoup contribué à enrichir les sciences. En 1715, Leibniz revint à Vienne; c'était son cinquième voyage. Cette fois il y séjourna près de deux années. Leibniz était en disgrâce, une lettre secrète de lui nous l'apprend. Son nouveau maître, Charles-Georges, l'avait rudoyé dans sa chambre. Leibniz crut devoir se retirer à Vienne, où il passa ces deux années occupé de travaux et de plans de

toute sorte pour la grandeur politique et financière de l'Autriche. Déjà, à son premier voyage, trois grandes affaires en dehors de ses recherches archéologiques l'avaient occupé : d'abord celles du Hanovre, dont les intérêts politiques et domestiques dépendaient de l'empereur; puis la fondation d'un *Collegium historicum*, pour laquelle il fut en correspondance avec Paulini et dont il rend compte à Ludolf, et enfin un plan pour la grandeur de l'Allemagne où l'économiste perce déjà sous le philosophe. C'est du rétablissement du commerce et des finances qu'il attend la restauration de ce pays déjà très-épuisé. Il propose donc de former une société de commerce avec l'Espagne pour créer des débouchés aux manufactures de Silésie, et une compagnie allemande dont l'empereur serait le chef, avec le concours des principaux capitalistes et des princes allemands. Il reprit, en 1710, en les augmentant, ces projets, qui n'eurent pas même alors un commencement d'exécution. On le vit alors, de 1713 à 1714, déjà vieux, travailler avec l'ardeur d'un jeune homme à ces plans économiques, financiers, manufacturiers même. Leibniz, qui ne passe pas d'ordinaire pour un financier, bien que Fontenelle ait relevé, dans son éloge, un trait malin et calomnieux de Feller, et qu'il l'accuse d'aimer l'argent, sentait le besoin de relever les finances de l'Autriche pour la mettre en état de continuer la guerre. Enhardi par la confiance que lui témoignait l'empereur Charles VI et l'amitié du prince Eugène, il développa ses plans : l'un relatif à l'établissement d'une banque autrichienne, l'autre à la création de manufactures, d'autres au commerce du blé, d'autres à la navigation du Danube (1). Leibniz créait aussi, à son insu peut-être, les éléments d'une nouvelle science, l'économie politique. Publiciste éminent, il trouvait encore du temps pour rédiger des manifestes éloquents dirigés contre la politique envahissante de Louis XIV. L'empereur le nomma conseiller (*reichshofrath*), avec un traitement de deux mille florins. Souvent l'activité de l'homme s'éteint avec l'âge; mais chez Leibniz elle ne fait que s'accroître et s'animer davantage. Leibniz, à soixante ans, travaille à refaire sa carrière brisée ou du moins compromise, comme un jeune homme. Il soulevait dans ses mains puissantes un monde pour lequel il fut merveilleusement doué, celui de la politique, du droit et des affaires. Il faut le voir dans la partie la plus ignorée et la plus féconde de son existence, à Vienne, où il passe plusieurs années avec son pied malade, sa santé très-délabrée, la peste qu'il y brava seize mois, occupé de matières politiques, économiques, sociales; infatigable à créer des plans pour l'amélioration du commerce et de l'industrie de ce

(1) Ces plans sont tous en allemand. Nous avons été assez heureux pour nous procurer cette curieuse collection; nous avons préparé ces documents pour l'impression après les avoir traduits.

grand empire. Il faut le voir dans sa demi-disgrâce de Hanovre, se créant de nouvelles ressources, écrivant, comme un scribe, dix mémoires et des centaines de lettres pour obtenir une pension et ce titre de conseiller qui lui était nécessaire : séduisant le prince Eugène, un libre esprit qui aimait et recherchait sa conversation : tel se montre à nous le philosophe de l'activité; son optimisme ne s'est jamais démenti un seul instant. Trouvant de nouvelles ressources par l'obstacle même, il se sert des difficultés pour les résoudre. Leibniz a vraiment dans cette période de Vienne créé l'économie politique. — Leibniz s'est formé lui-même comme Descartes, bien que par une autre voie, et il ne pouvait souffrir de maître. Il ne suivait pas aisément les traces des autres et se ressentait toujours de la liberté de ses premières études. La nature était son maître, il l'écoutait parler au dedans et la suivait où elle le menait. Il ne prenait des auteurs que ce qu'il y avait de congénial à son esprit, et ne pouvait souffrir cette lumière sèche qui brille et n'échauffe point. « On est gêné furieusement, disait-il avec « une sincérité qui nous le fait connaître, quand « il faut suivre les méditations d'autrui, au lieu « qu'on suit un certain penchant naturel et qu'on « profite avec plaisir en suivant ses méditations « propres. J'aimais toujours des livres qui conte- « naient quelques belles pensées, mais qu'on « pouvait parcourir sans s'arrêter, car ils exci- « taient en moi des idées que je suivais à ma fan- « taisie et que je poussais où bon me semblait. » On ne saurait recommander à tout le monde la méthode de Leibniz. Il y en a beaucoup qui se dissiperaient et se divertiraient, au lieu de s'instruire en étudiant ainsi. Mais cet esprit, déjà plein de formes et de lois, cherchait dans la lecture une sorte de méditation agréable et d'accompagnement de ses propres pensées. Et de même qu'il a remarqué que certaines apparences de désaccord dans la nature rendent l'ordre plus beau et l'harmonie plus parfaite, il aimait dans ses lectures ce désordre apparent et cette douce fantaisie qui ne troublaient point l'ordre intérieur de ses pensées. La parole écrite n'était que l'écho de son verbe intérieur, et ne pouvait faire taire le murmure des sources qu'il portait en lui-même. Voilà pourquoi les belles pensées d'autrui le récréaient et le charmaient. Son esprit, tendu par sa force propre, desséché par des études abstraites, mais avide d'harmonie, ne pouvait goûter que les plus délicates émotions, et recherchait cette douce et lumineuse chaleur des belles pensées. Il fallait qu'une sorte d'accord spontané s'établît entre lui et son auteur. Alors son esprit prenait quelque repos au lieu d'éprouver une nouvelle fatigue, et il se délectait de l'admirable variété des choses que contiennent les livres. C'est ainsi qu'on regarde les champs et les bois, et quelque cours d'eau limpide et peu profond dans la campagne. Mais si sa lecture était réglée

par son seul penchant, ce penchant était noble et élevé. Il aimait à méditer, c'est-à-dire, d'après une belle définition que lui-même a donnée, « à « faire des réflexions générales sur ce qu'on est « et sur ce qu'on deviendra; à chercher quelque « assurance de ce que l'on doit croire ou suivre à « l'égard de Dieu, de l'âme et du vrai bonheur; « puis à calculer souvent la recette et la dépense « de nos talents, et à faire pour ainsi dire une « confession générale de sa vie à soi-même. » Le fond méditatif et silencieux de son âme, qui aimait à se retremper par une lecture variée, avait échappé aux plus fines analyses. On croit généralement les philosophes tout d'une pièce. S'ils ont de la méthode et suivent un ordre exact dans leurs méditations, on croit qu'ils sont toute la méthode; s'ils aiment à méditer et s'ils suivent un certain penchant intérieur, ce sont des mystiques. Leibniz n'était ni un génie froidement méthodique ni un pur méditatif. On comprendra mieux maintenant pourquoi la lecture de Descartes ne pouvait lui plaire. C'était une étude pénible et laborieuse dont il redoutait la fatigue. Descartes est un grand maître sans doute, mais c'est un maître froid et sévère; c'est un grand écrivain, mais c'est surtout un grand géomètre, traitant des vérités les plus essentielles à l'homme avec les habitudes rigoureuses de l'algébriste, posant ces vérités comme des problèmes au moyen de mots exacts comme des chiffres et résolvant ces problèmes par un enchaînement de propositions évidentes. Les grandes lignes architecturales caractérisent la philosophie de Descartes. Sa phrase elle-même a la clarté méthodique d'une langue bien faite, construite solidement, carrément, périodiquement, suivant le type uniforme de la colonnade du Louvre ou des jardins de Le Nôtre. De grandes allées droites à la française s'ouvrent de toutes parts sur un horizon déjà connu. On pourrait reprocher à la langue de Descartes, parmi tant d'innombrables mérites, son manque de flexibilité et de souplesse. La phrase de Leibniz est bien plus incidentée. Les points de vue varient à l'infini, comme chez les monades. Il y a des expressions confuses et des expressions distinctes, un monde déjà connu, puis tout un monde à peine entrevu, des attractions, des électricités, des fluides en voie de formation. Tout vibre et l'écho soudain des mondes fait tressaillir. Les univers voilés sont partout à côté de l'univers dégagé. La musique pourrait seule, par ses vibrations infinies, capricieuses et mobiles, être une expression adéquate de la pensée de Leibniz. Il écrivait le latin avec élégance et facilité : ses vers le prouvent mieux encore que sa prose. On peut lire comme modèle de latinité élégante sa description d'un voyage sur le Rhin. La langue française, qu'il écrivait d'abord assez mal, lui devint familière pendant son voyage à Paris, et par les correspondances nombreuses qu'il entretenait avec des savants et des académiciens fran-

gais. On remarque surtout le progrès de son style dans ses lettres à Pellisson et à Bossuet. A leur école, Leibniz oublia bien vite le peu de germanisme qui déparait encore sa prose; mais ce que ni Pellisson, si élégant et si poli, ni Bossuet lui-même, si éloquent et si grave, ne lui avaient point donné, c'est cette mâle et concise fermeté qui tient à la raison toute nue, cette trame serrée du raisonnement, cet ordre lumineux des idées, cette grande et noble simplicité qui distingue les écrivains français de cette époque. Quelquefois il s'élève avec son sujet et prend une certaine majesté; son patriotisme et son indignation le rendent même éloquent, quand, Louis XIV menaçant l'Allemagne par ses projets de domination universelle, Leibniz lui répond. Il parle à merveille la langue du droit et des affaires; il sait mêler toujours quelques agréments aux sujets les plus austères; il n'y a pas une de ses lettres qui ne renferme le germe, l'expression ou l'encouragement d'une idée grande ou utile. Les plus étendues présentent d'ordinaire en raccourci une espèce de tableau encyclopédique de l'état des sciences ou des travaux des savants. Mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est ce mélange d'atticisme et d'urbanité envers ses correspondants, ainsi que la modération et la décence dans l'expression de ses jugements, quelle que soit parfois leur sévérité critique, et parfois aussi la douce ironie d'un Socrate. Aucune acception des personnes, aucune prévention nationale ne trouble l'impartialité de ce génie qui voyait tout de si haut. Embrassant, pour ainsi dire, l'humanité tout entière, il recommande sans cesse l'envoi d'Européens en pays étrangers, dans le triple dessein d'augmenter la masse et la variété de nos connaissances, d'établir de nouvelles relations commerciales, surtout de propager la foi et la doctrine du christianisme. Peu lui importe que cette doctrine soit enseignée aux étrangers avec moins de pureté, pourvu qu'elle se répande (*OEuvres*, t. 6, p. 136). C'est ainsi qu'il secondait de ses vœux le succès des jésuites en Chine, pour l'avancement de la connaissance des peuples et des langues de la haute Asie et pour le succès des missions au Malabar. Il conseille (*OEuvres*, t. 5, p. 328) d'amener en Europe des habitants de cette côte, qui puissent y enseigner leur langue à des missionnaires européens. Quand on lit l'étonnant portrait qu'il a tracé de lui-même (1), parmi des traits d'une pénétrante anatomie, on est frappé de ce que certaines natures philosophiques offrent de congénial malgré la distance des temps. Il faisait régner l'ordre, l'esprit de conciliation et la tranquillité partout en lui-même et au dehors. Sa tête n'était pas plus ennemie du désordre que son cœur ne l'était des préjugés de secte ou des préventions de parti; et de même que les matières les plus embarrassées s'y arrangeaient en

entrant, les opinions les plus disparates s'harmo- nisaient en lui. « On ne le vit jamais, nous dit-il, ni triste ni gai avec excès; » modérant ses joies et ses douleurs, timide au début de ses entreprises, audacieux à les poursuivre, joignant la profondeur à la sagacité, et unissant deux qualités presque incompatibles, l'esprit d'invention et celui de méthode, il était également propre à découvrir les vérités les plus sublimes et à supporter le poids des calculs les plus ardues. Dans ses dernières années seulement, les matières sèches et abstraites auxquelles il s'était livré dès sa jeunesse enflammaient son cerveau et causaient la fatigue du corps et celle de l'esprit; il aimait alors à se récréer par de belles pensées et des sujets plus humains; il écoutait, comme Socrate, l'oracle intérieur qui lui conseillait de s'adonner à l'harmonie vers la fin de ses jours. Il ne méprisait rien : sa devise était la définition même de la justice : *Charitas sapientis*, l'amour d'un sage. Cet éclectisme aimable et charitable, cet optimisme enfin ne l'abandonna jamais, ni dans sa conduite ni dans ses écrits. Bien éloigné de la hauteur, des dédains et de la morgue aristocratique de ces savants qui méprisent les autres hommes comme des races déshéritées ou des produits inférieurs de l'humanité, il appelle à lui tous ces déshérités de l'intelligence ou de l'amour. Il n'y a pas d'élan si faible, de mouvement si petit de l'esprit humain qu'il ne suive avec intérêt, avec amour. C'est ce soin patient qui lui a fait déterrer le moyen âge en histoire et en philosophie et tenir partout un grand compte de ce qui est petit, τὸ μικρὸν. Il aimait les enfants, il parlait au peuple, aux pauvres gens et aux soldats. Aussi il était aimé de tous, des petites gens comme des grands personnages. C'était enfin, dans toute l'acception du mot, un vrai philanthrope, ce mot qui aurait dû être créé pour lui, mais dont on a trop abusé depuis. Leibniz avait la face pâle, les mains froides, la taille moyenne, les pieds trop longs pour le corps, les cheveux noirs, peu de poil sur le corps, la vue basse, la voix grêle, plutôt claire que forte, et affectée d'une difficulté de prononcer les K; les poumons faibles, le foie chaud, il aimait les douceurs et le vin sucré, les odeurs et les esprits réconfortants; il était peu sujet aux catarrhes, aux pituites, mais il crachait souvent; il dormait bien, se réveillait rarement, se couchait tard et préférait les veilles aux études matinales. Sa vie, dès son enfance, fut sédentaire; la faiblesse de sa vue était de la vivacité à son imagination. Il était méditatif, solitaire même, bien qu'une fois lancé il devint communicatif et s'entretint volontiers avec toute sorte de gens : on a dit qu'il avait eu un fils naturel : on en prête volontiers aux philosophes. Leibniz, physiologiste et médecin presque autant que philosophe et psychologue, a donné dans ce portrait qu'il a tracé de lui-même la diagnostique de sa santé, de son tempérament, de celui de ses auteurs : « Son

(1) Appendix, p. 363. « *Imago Leibnizii a se ipso.* »

père, dit-il, était d'une complexion grêle, bilieuse, mais très-sanguin et très-sujet à la pierre. Il mourut de consomption en huit jours, sans suffocation. Sa mère mourut d'un catarrhe suffocant. » Le tempérament de Leibniz n'était ni bilieux, ni pituiteux, ni mélancolique. Il n'était pas sanguin, comme l'indiquaient la pâleur de la face et l'abstention de tout mouvement; pas bilieux non plus, comme le faisaient supposer le défaut de soif, les cheveux plantés droits, la faim canine et le sommeil profond; pas sujet aux pituites, car le corps était grêle, et l'esprit comme le cœur prompt à se mouvoir; ni froid, ni mélancolique, ni sec, tant l'entendement et la volonté se meuvent rapidement. Toutefois, c'est le tempérament bilieux qui paraît l'emporter. Aussi se mettait-il facilement en colère, mais il revenait de même. Il nous atteste, ce qu'on aura de la peine à croire, que sa mémoire était faible et lui faisait bien plus redouter la moindre perte présente que la plus grande une fois passée. Il n'avait pas l'imagination vive, et il attribuait ce manque de vivacité à la débilité de sa vue. Il induisait à la fois de la nature de son esprit et de sa patience à creuser les choses à fond, qu'il devait avoir le cerveau sec et ardent. Cette agitation extraordinaire des esprits lui faisait supposer qu'il serait enlevé par la consomption de l'humide radical, à cause de la profondeur de ses méditations et de la faiblesse de ses membres. Dans une sorte de bulletin rédigé par lui en 1696, et qu'un médecin pourrait signer, on voit que sa santé lui donnait déjà des inquiétudes ou plutôt les pressentiments d'une mort prochaine. Dans l'été de 1695, il avait été pris de la fièvre tierce. Dans l'été de 1695, il ressentit des phlogoses et une chaleur plutôt agréable, mais dangereuse pour l'avenir : « d'autant plus, ajoute-t-il, qu'on me trouve maigri. Il est singulier que ce soit l'amerume qui domine dans mes humeurs, l'urine est très-amère. Depuis quelques années, quand je lis ou j'écris trop, ou que je médite fortement, il me vient à la bouche un goût de fer, ou d'encre, ou de vitriol. Il y a un an que, faisant usage chez moi des eaux acidulées de Pymont, j'ai senti un frisson de fièvre suivi d'une grande chaleur, ce qui fut cause que je cessai d'en boire; mais depuis les phlogoses sont revenues. J'ai le diaphragme, par moments, comme entouré d'une ceinture de feu. Cet état est dû sans doute à l'obstruction de la matière bilieuse qui s'est répandue tout à coup dans l'intestin grêle : la constipation redouble et on remarque souvent des ascarides. » La mort, toutefois, attendit encore vingt ans avant de le frapper; mais depuis son retour à Vienne, 1715, la goutte, à laquelle il était sujet depuis l'âge de cinquante ans, redoubla ses attaques. Le 25 août 1745, il écrivait à Kortholt : « Je souffre de temps en temps des pieds; quelquefois le mal remonte jusque dans les mains. La tête et l'estomac, Dieu merci! fonctionnent

encore bien. » Leibniz alla dans l'automne aux eaux de Pymont et s'en trouva bien. Le soir du 14 novembre 1716, il apprit que le médecin du prince de Waldeck, passant par Hanovre, était descendu à la *Taverne rouge*; il le fit appeler, quoiqu'il fût à lui-même son propre médecin. Seip remarqua que le pouls diminuait et qu'une sueur froide couvrait les mains. Après lui avoir demandé la permission de lui ordonner un remède, il se rendit à la pharmacie pour le préparer. A peine Seip eut-il quitté Leibniz, que ce dernier sentit les approches de la mort. Il voulut encore prendre une dernière note : on lui présenta une plume et de l'encre; il commença à écrire, mais il ne put se relire à la lumière. Il déchira ce qu'il avait écrit, le jeta et se coucha. Il essaya d'écrire encore, puis se couvrit les yeux avec sa camisole de nuit, se coucha sur le côté et s'endormit doucement vers les dix heures, ayant vécu 70 ans 4 mois et 24 jours. Lorsque Seip revint avec sa médecine, il le trouva mort; il vit sur le lit et sur les chaises beaucoup de livres, et notamment dans son fauteuil l'*Argenis* de Barclay, à qui on a religieusement conservé sa place. Il y avait aussi sa *Methodus nova jurisprudentiæ*. Si l'on en croit Eccard, il refusa de communier; mais un inconnu affirme que Leibniz était occupé dans ses derniers jours de la langue des anges, voulant sans doute entendre par là quelqu'un de ces *lieder* qu'il aimait. Le 15 novembre 1707, il écrivit de sa main : « J'ai cette nuit chanté en dormant un lied depuis longtemps oublié dont les derniers mots, les seuls dont je me souviens sont : Toi qui écarter de nous tous les maux, aide-nous, car nous irons bientôt à toi, ô Christ! ô Christ! » Et il ajoute : « Il me semble que dans ma jeunesse j'ai entendu ce lied comme un chant de nouvelle année. » Il mourut dans une sorte de disgrâce, et le dicton qu'on fit courir après sa mort : *Löweniz, Leibniz glaubt nicht* semblerait indiquer qu'on voulut flétrir sa mémoire d'un soupçon d'athéisme. Pas un ecclésiastique ne suivit son convoi, la cour s'abstint de venir à l'enterrement. Le lieu même de sa sépulture était inconnu jusqu'en 1822, où, par hasard, elle fut découverte dans le temple protestant qui est sur la place, près de la *Galenberger Strasse*. Un curieux butta sur une des lettres de la pierre tumulaire, gratta avec sa canne et vit reparaitre l'inscription : *Ossa Leibnitii*. Voss a fait honte aux Hanovriens d'avoir laissé perdre jusqu'à la mémoire de Leibniz. Depuis, un monument lui a été élevé par une souscription nationale. Son portrait, dans une des salles, est le plus ressemblant, le seul qu'il ait avoué (1). Il fut gravé par Bernigeroth.

(1) Voici les portraits constatés : 1<sup>o</sup> 1703, un portrait fait à son insu pour la princesse Sophie et dont elle lui écrivit : « On a vous a fait un nez d'ivrogne »; 2<sup>o</sup> 1711, un beau portrait d'un inconnu, attribué à Scheitz, celui-là même dont il est parlé ici; 3<sup>o</sup> un troisième portrait fait à Hanovre par Scheitz, qui ne réussit point; 4<sup>o</sup> un portrait fait à Vienne (1714) par Gottfried Auerbach, de grandeur naturelle; copié par Haid d'Augsbourg; 5<sup>o</sup> un

Nous en avons vu une belle copie du temps, à Paris, chez M. Guizot. Ce monument, construit en forme de petit temple, surmonté d'une coupole et décoré d'un buste par Emerson, est derrière les bâtiments de la bibliothèque, à quelque distance des casernes et de la place où les troupes font la manœuvre. Il offre cette simple inscription : *Genio Leibnitii*. On voit encore sa maison, ornée de sculptures gothiques, qui est on ne peut plus curieuse dans une des principales rues de Hanovre. A la bibliothèque, on montre un instrument en fer qu'il avait fabriqué pour assurer la lance, et qu'il offrit à Pierre le Grand, et une curieuse armoire remplie de mille petites niches en forme de colombarium où il serrait ses notes, et qui était l'aide ou mieux le suppléant mécanique de sa mémoire. — Nous croyons devoir terminer cet article par des indications bibliographiques que nous serons malheureusement forcé d'abréger plus que nous ne le voudrions. Mais pour être complet, il nous faudrait un nombre de pages que comporterait seul un écrit spécial sur Leibniz. — Si l'on se représentait la superficie couverte par la bibliothèque et les archives de la bibliothèque royale de Hanovre, comme une ville dans une autre ville, on pourrait y figurer la vaste salle occupée par le fonds de Leibniz, comme un quartier dans cette ville. Trois rues ou artères principales le partagent, un double rang d'armoires numérotées forment les façades parallèles de deux rangées de maisons à plusieurs étages au dedans, avec des casiers au-dessous, le tout rempli des papiers de Leibniz; les armoires principales, réservées pour les traités et les travaux de longue haleine, et les tiroirs du dessous spécialement destinés à ses correspondants, classés par ordre alphabétique; on en compte jusqu'à cinq cents. Ces armoires, séparées en deux par une cloison intérieure, offrent une double façade et une double entrée, comme ces maisons qui ont pignon sur deux rues. Or, si la rue principale donne accès dans un double rang dont les richesses sont inventoriées et cataloguées, toute cette portion de la succession de Leibniz, qui est reléguée dans un canton de son empire, forme un fonds inexploité : c'est là que se trouvent les armoires aux rebuts, et comme nous y avons découvert les principaux documents que nous publions, nous devons d'abord les décrire. — Quand Sextro (1), qui mourut à la tâche, eut catalogué les papiers renfermés dans les armoires, sous les numéros 4 à 12, en y comprenant les

correspondances cataloguées dans les tiroirs inférieurs, son principal et son plus écrasant travail, il se trouva encore des monceaux de papier qu'il n'avait eu le temps ni de dépouiller ni de lire, et qui, provisoirement ficelés comme ces papiers de rebut que l'on vend à la livre et qui deviennent la proie des vers, furent rejetés dans une armoire à part, avec cette mention : *Nicht würdige Papier*. C'est dans ces liasses informes et sans titre, qu'indépendamment des œuvres mathématiques qu'un autre a classées, l'auteur de cet article a constamment fait les plus belles et les plus étonnantes découvertes pendant trois séjours, dont le dernier fut de huit mois. Nous ajouterons que cette armoire est hermétiquement fermée et topographiquement en dehors du quartier principal consacré à Leibniz, ce qui fait qu'elle avait jusqu'ici échappé à toutes les recherches. C'est là que, entre autres trésors inconnus, nous découvrîmes une première liasse comptant douze cents feuillets environ; soit deux mille quatre cents pages de tous les formats, et contenant les lettres originales de Bossuet à Leibniz, avec les réponses de ce dernier. C'est là que se trouvaient en outre tous les écrits de mathématiques inédits, tels que la Méthode de l'universalité, les *Principia metaphysica rerum mathematicarum, ad Euclidis præcepta*, les différents essais de caractéristique géométrique et autres, et tous les documents relatifs à l'histoire du calcul différentiel avec lesquels nous avons composé la partie mathématique de cet article. Après avoir ainsi décrit les trésors de la bibliothèque de Hanovre, disons un mot des gardiens chargés de veiller sur eux. Voici la liste des bibliothécaires qui en ont eu le dépôt depuis Leibniz. Son successeur immédiat fut Eckhart, qui publia son petit écrit *De origine Francorum*, mit une préface aux *Collectanea etymologica*, 1717, donna deux volumes du *Corpus historicum mediæ ævi*, et prépara seulement l'édition des *Annales*. Hahn, son successeur (1726), publia deux volumes de la *Collectio nova monumentorum*. Gruber est, de tous les bibliothécaires de Hanovre, celui qui a le plus fait peut-être pour la publication de ses œuvres. On trouve à Göttingen et à Hanovre de nombreux documents préparés pour l'impression. Il publia même deux volumes de correspondance de Leibniz, sous ce titre : *Commerciæ epistolici Leibnitiani, ad omne genus eruditionis, præsertim vero ad illustrandam integrè propemodum seculi historiam litterariam apprime facientis, per partes publicandi tomus prodromus, qui totus est Boineburgicus, recensuit 10 Daniel Gruber*; mais il mourut le 24 mars 1748, avant d'avoir pu donner les *Origines guelficæ*. Scheidt donna, en 1749, le *Protogæa*, et de 1750 à 1753, quatre volumes in-folio des *Origines guelficæ*. En 1758, il publia en outre dans sa Bibliothèque historique de Göttingen les *Flores sparsi in tumulum Johanna papissæ*. Feder, qui fut chargé du soin de la

portrait en possession d'un juif nommé Raphaël qui fut son disciple, cadeau de Leibniz, très-ressemblant, avec cachets et attestations. C'est d'après ce portrait que le statuaire hanovrien J.-G. Schmidt a fait le buste colossal de Leibniz, révéilé par un projet qu'il médite se levant par une belle matinée d'été et se rendant à son bureau. Ce portrait a été gravé par Bernigeroth : on a aussi des gravures de Krause et de Tiquet. On a récemment découvert un nouveau portrait à Dresden : il appartient au docteur Krankling.

(1) L'illustre M. Pertz, alors bibliothécaire et secrétaire archiviste de S. M. le roi de Hanovre, avait confié la rédaction de ce catalogue à cet employé, dont le zèle et la patience furent au-dessus de tout éloge.

bibliothèque au commencement de ce siècle, avait commencé le recueil de ses correspondances, mais il s'est arrêté à la lettre B, et cette lettre même n'est point complète, comme le prouvent d'importantes lacunes, celle de Bossuet entre autres. M. Pertz enfin a noblement payé sa dette par l'impression des *Annales*. Nous venons de raconter aussi brièvement que possible comment et par qui ont été retrouvés et publiés les ouvrages inédits de Leibniz; nous terminerons par les indications bibliographiques, 1<sup>o</sup> des principales éditions des œuvres complètes de Leibniz; 2<sup>o</sup> de ses principaux ouvrages et traités publiés par lui ou après sa mort; 3<sup>o</sup> des principaux auteurs qui ont écrit sur Leibniz ou ses doctrines, en prévenant qu'une nouvelle édition se prépare en ce moment (1859) par les efforts combinés de M. Foucher de Careil et de MM. Firmin Didot, unis aux encouragements de plusieurs souverains et de M. le ministre de l'instruction publique. — La collection la plus étendue des œuvres de Leibniz est due aux soins de Louis Dutens : *Go. Gul. Leibnitii opera omnia*, Genève, 1768, 6 vol. in-4<sup>o</sup>. Le 1<sup>er</sup> volume contient : *Opera theologica*, parmi lesquels on trouve la *Théodicée*, mais seulement dans la traduction latine, et sa controverse avec Bossuet; le 2<sup>e</sup>, les écrits relatifs à la logique, métaphysique, physique générale, chimie, médecine, botanique, histoire naturelle, arts, etc. Ce volume renferme quelques morceaux importants pour la connaissance des principes de sa philosophie, les *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, 1684; le traité *De primæ philosophiæ emendatione*, de 1694; les *Principia philosophica*, rédigés pour le prince Eugène; la *Correspondance avec Clarke*, p. 110-194; la dissertation *De arte combinatoria*, p. 359-399. Le 3<sup>e</sup> volume est consacré aux mathématiques. Les trois derniers offrent les écrits de Leibniz sur l'histoire, les antiquités, la jurisprudence, les recherches de philologie et d'étymologie, les Chinois, etc. Dutens a exclu de sa collection tout ce qui avait été publié par Rud.-Eric. Raspe, à Amsterdam, en 1765, in-4<sup>o</sup>, sous le titre d'*OEuvres philosophiques de M. Leibniz, tirées de ses manuscrits*, c'est-à-dire, 1<sup>o</sup> sa réfutation de Locke (*Nouveaux Essais sur l'entendement humain*); 2<sup>o</sup> *Examen du sentiment de Malebranche : Que nous voyons tout en Dieu*; 3<sup>o</sup> *Dialogus inter res et verba*, et quelques autres petits traités sur la logique et la caractéristique universelle. Pour avoir tout ce qui a paru de Leibniz, il faut joindre à ces deux recueils : 1<sup>o</sup> *Essais de théodicée, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Amsterdam, 1716, 1714, 1720, 1734, avec sa Vie, par L. de Neufville, et en 1756, avec sa Vie, par le chevalier de Jaucourt, 2 vol. in-8<sup>o</sup>; dernière réimpression par Erdmann, Berlin, 1840, 2 vol. in-8<sup>o</sup>; 2<sup>o</sup> *Epistolæ ad diversos, cum notis Kortholti*, Leipsick, 1754-42, 4 vol. in-8<sup>o</sup>; 3<sup>o</sup> *Jo.-Dan. Gruberi commercium epistolicum Leibnitzianum*,

Hanovre, 1745, 2 vol. in-8<sup>o</sup>; 4<sup>o</sup> *Leibnitzi et J. Bernoullii commercium philosophicum et mathematicum, editum a Cramero*, Genève, 2 vol. in-4<sup>o</sup>; Gerardt, 1858, 2 vol. in-8<sup>o</sup>; 5<sup>o</sup> Sa Correspondance avec D.-E. Jablonski, publiée par le professeur J.-E. Kappe, Leipsick, 1745, in-8<sup>o</sup> (en allemand); 6<sup>o</sup> *Epistolæ ad Schmidium, theologum Helmstadiensem, vulgavit Wesenmeyer*, 1788; 7<sup>o</sup> *Lettres choisies de la correspondance de Leibniz, publiées pour la première fois par G.-H. Feder*, Hanovre; 1805, in-8<sup>o</sup>. Ce volume, de 478 pages, ne contient, à l'exception de Malebranche et de Fontenelle, que les correspondants dont les noms ont pour lettres initiales A et B, et n'est qu'un *specimen* dont la suite n'a pas encore paru. Après Ludovic Dutens, il faut arriver tout de suite à M. Erdmann, professeur à l'université de Halle, qui, par son volume, a élargi le domaine de Leibniz et le cadre de la prochaine grande édition; *Leibn. oper. philosoph.*, latina, gallic., germanica, omnia, édition donnée par Erdmann, part. 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>, Berol., 1840, in-4<sup>o</sup>. Enfin nous citerons : *OEuvres de Leibniz*, nouvelle édition précédée d'une introduction par M. A. Jacques, Paris, 1847, 2 vol. in-12; *OEuvres de Locke et de Leibniz*, par Thurot et Desrez, *Panthéon littéraire*, Paris, 1840, in-8<sup>o</sup>. On a une espèce de *Leibnitziana* dans l'*Otium hanoveranum* (1), 1718, in-8<sup>o</sup> (voy. FELLER). — Parmi les ouvrages publiés par Leibniz sous un pseudonyme, il en est un qui attira les regards des diplomates à Nimègue, et qui fixe les bases du droit public européen; ouvrage qui eut plusieurs éditions, bien que Leibniz ne le trouvât pas encore achevé, et qu'il travaillât à le refaire : c'est le *Casarini Furstenerii* (1677) *de jure suprematæ*, qui parut aussi en français sous une forme un peu différente, et sous le titre : *Entretiens de Philarète et d'Eugène, sur la question du temps agitée à Nimègue, touchant le droit d'ambassadeur*. Cet ouvrage, ainsi que le *Mars christianissimus*, pamphlet contre Louis XIV, est devenu très-rare, le second surtout, dont on trouve un exemplaire à Dresde. Voici le titre des collections historiques publiées de son vivant et par ses soins : *Codex juris gentium diplomaticus*, Hanovre, 1695, in-fol.; *Mantissa Codicis J.-G. diplom.*, ibid., 1700, in-fol.; *Scriptores rerum Brunsvicensium*, etc., ibid., 1707-1711, 5 vol. in-fol.; *Accessiones histor.*, Leipsick, 1698-1700, 2 vol. — Fondateur de l'académie de Berlin, Leibniz a trouvé dans M. Bartholmess le narrateur fidèle, éclairé, de ses actes académiques. (*Histoire de l'Académie de Berlin*, par Chr. Bartholmess, Paris, 2 vol. in-8. — *Mémoires sur les doctrines religieuses de Leibniz*, dans le tome 6 du *Compte rendu*, par Mignet, p. 141 et 245.) Historien de la philosophie, il a provoqué la thèse de M. Berthereau;

(1) On y trouve, pages 128-138, un curieux morceau de Leibniz sur la bibliographie, intitulé *Idea bibliothecæ publicæ secundum classes scientiarum ordinanda*. Ce grand homme avait été nommé en 1690 conservateur de la célèbre bibliothèque de Wolfenbützel, et il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle : en 1705 on lui donna Laurent Hertel pour adjoint.

philosophe, celles de M. Lefranc et de M. Lemoine. (*Leibniz considéré comme historien de la philosophie*, par Bertereau. Paris, 1845, in-8°. — *Leibnizii judicium de nonnullis Baylii sententiis*, par Lefranc. Paris. — *Quid sit materia apud Leibnizium*, par Lemoine. Paris, 1850.) Théologien, il a suscité, après le vénérable abbé Émery (*Esprit de Leibniz*, par l'abbé Émery. Lyon, 1772, 2 vol. in-12, *Exposition de la doctrine de Leibniz sur la religion*. Paris, 1819, in-8°; la 1<sup>re</sup> édition du *Systema* est de l'abbé Garnier), un éditeur dans le clergé, l'abbé Lacroix (*Système théologique*, édit. P. P. Lacroix, 1845, in-8), un traducteur, dont le nom seul est un éloge, M. le prince Allert de Broglie (*Système religieux de Leibniz*, trad. par A. de Broglie. Paris, 1846, in-8), et un docteur en Sorbonne, M. Lescœur (*De Leibnizii et Bossuetii epistolarum commercio circa pacem Ecclesie conciliandam*. Ladrance, 1852). Savant et naturaliste, son nom se rencontre tantôt sous la plume de Cuvier ou de M. Flourens, tantôt dans les savantes recherches de M. Biot. Grands amateurs d'autographes, M. Foisset et M. Cousin nous ont successivement rendu sa correspondance avec l'abbé Nicaise (Foisset, *Revue des deux Bourgognes*, 1856. — Cousin, *Ouvres*, t. 11, p. 491). De son côté, M. Firmin Didot publiait, dès 1820, son *Commerce épistolaire avec Malebranche et le P. Lelong*, tiré à trente exemplaires seulement (*Lett. au P. Malebranche et au P. Lelong*. Paris, 1820, in-4°. — Cousin, *Fragments de philosophie cartésienne*), livre rare, aujourd'hui introuvable, mais auquel suppléent largement les articles de M. Cousin, dans le *Journal des savants* de 1844. — Voy. aussi 15<sup>e</sup> leçon du cours de 1815 et 12<sup>e</sup> du cours de 1829. M. Damiron a donné, dans le *Compte rendu des séances de l'Académie*, une courte mais substantielle notice. (Damiron, *Compte rendu des séances de l'Acad. des sciences mor.* par Mignet. Paris, 1847, 1 vol. p. 549-575.) Nommons aussi MM. Nodier (*Nouv. mél.*, p. 58) et Archimbaud, (*Rec. de pièces fugit.*, t. 5, p. 144-187), qui, l'un dans ses *Mélanges*, l'autre dans un recueil de pièces fugitives, nous ont rendu quelque chose de Leibniz, et plus anciennement M. Barchou de Penhoën (*Histoire de la philos. allem. depuis Leibniz*. Paris, 1856, 2 vol. in-8°), qui paraît avoir essayé ce qui reste à faire : une esquisse de la philosophie leibnitienne. Voilà, depuis Fontenelle (*Eloge des académ.*, t. 2, p. 9) et le chevalier de Jaucourt (*Vie de Leibniz*, 1760, in-12), en y joignant l'éloge couronné de Bailly et quelques plaisanteries de Voltaire, tout ce que la France a fait pour la mémoire de cet homme incomparable qui lui a fait l'honneur d'écrire les deux tiers de ses œuvres en français jusqu'à l'année 1854, où une série d'écrits inédits de Leibniz a été publiée par M. Foucher de Careil, comme préparation à l'édition universelle de ses œuvres. L'Allemagne est plus riche, sans parler des éditions citées plus haut. Les biographies et les éloges de Leib-

niz y sont nombreux. Dutens a réimprimé en tête de son recueil la biographie qu'a donnée Brucker, et qui est un modèle du genre philosophique. Feller, Lamprecht (*Leben d. Freih. v. Leibniz*, Berl., 1740, in-8°), Forster (*Charactere dreier Weltweisen : Leibniz, Wolf und Baumgart*, Halle, 1765, in-8°), Eckhart (*Lebensbeschr. d. Freih. v. Leibniz*, Nürnberg, 1777, in-8°), Hissmann (*Bers. üb. d. Leb. d. Freih. v. Leibniz*, Münst., 1785, in-8°), Kock (*Mémoires de Kastner (Lobschr. auf Leibniz*, Ultenb., 1769, in-8°), Ancillon (in d. *Ubh. d. Berl. Acad.*, 1816), Tholuck (*Verm. Schrif. Bd. 1*), ont tous donné des vies ou des éloges de Leibniz. Eberhard (*Charakteristik d. Freih. von Leibniz. Entworfen von J. August. Eberhard*, Leipzig), en a donné un élémentaire, avec un portrait et des gravures, au commencement de ce siècle. Le docteur Vogel, en 1840, en a publié une nouvelle, également destinée à populariser le nom de Leibniz (*Gott. Wilh. v. Leibn. Eine biograph. Federzeichnung*, Leipzig, 1840, in-8°). Mais la biographie de Leibniz par M. Guhrauer, qui parut en 1842 et qui reparut en 1846 (*Leibn. Biographie von G. G. Guhrauer*, Vratislav. 1846, 2 tom. in-8°), à l'occasion de la fête séculaire de Leibniz, augmentée d'un discours, de nouvelles et substantielles notes et d'un index très-complet, réunit au plus haut degré les deux mérites principaux que l'on est en droit d'attendre de quiconque écrit la vie d'un grand philosophe : les faits et les idées. C'est, sans contredit, le meilleur ouvrage qui ait paru sur Leibniz. Il faut joindre à ce travail si complet deux volumes d'écrits allemands de Leibniz, tirés de la bibliothèque de Hanovre et publiés par le même (*Leibn. deutsche Schriften*, herausg. v. G. G. Guhrauer, Berl., 1858-40, 2, in-8°), et surtout une petite brochure de quelques feuilles, plus importante à elle seule que les deux volumes des *Deutsche Schriften*, et qui contient les remarques critiques de Leibniz sur les principes de Descartes (*Animadv. ad Cartesii principia*, v. Guhrauer, Bonn, 1844, in-8°). Nous notons en passant le *Consilium ægyptiacum*, ou projet d'une expédition d'Égypte proposée par Leibniz à Louis XIV; admirable monument de politique européenne, qui, à titre de mémoire, figure dans la riche collection des savants étrangers, imprimés aux frais de l'académie et dont se sont occupés en France MM. Hoffmans (*Mémoire de Leibniz à Louis XIV, suivi d'un projet d'expédition dans l'Ind. par terre*, Paris, 1840, in-8°) et Valet de Viriville (*Consilium ægyptiacum*, d'après le manuscrit de l'Institut de France, par A. Valet de Viriville, Paris, 1842, in-8°), mais sans connaître le manuscrit véritable et plus étendu de Hanovre, qui est sous presse. M. Grotefend, à Hanovre, plus heureux éditeur que M. Guhrauer, a comblé l'une des grandes lacunes de Dutens. Il a retrouvé cette correspondance de Leibniz avec Arnauld (*Briefwechsel zwischen Leibniz und Arnauld v. Grotefend*, Hannover, 1846, in-8°), tant cherchée

par MM. Guhrauer et Jourdain, et que M. Erdmann déclarait introuvable, parce qu'il ne l'avait pas trouvée. Elle dormait dans les tiroirs de la bibliothèque de Hanovre, mêlée à des écrits de théologie où l'indifférence moderne hésitait à fouiller : M. Grotefend n'a eu qu'à se baisser pour l'y prendre. Il n'en a pas été de même pour l'éditer ; et on lui doit les plus grands éloges pour la pureté et la correction du texte français qu'il a donné. Ce monument de philosophie leibnitiennne a reparu, grâce à lui, dans toute la sincérité du manuscrit primitif, et M. Grotefend a heureusement triomphé de toutes les difficultés que lui offrait l'étude d'un texte étranger. Dans la même année où M. Grotefend publiait la correspondance avec Arnauld, M. de Rommel publiait celle avec le landgrave *Ernst von Hessen Rheinfels*, qui en est le complément obligé, et formant deux volumes (*Leibniz und landgraf Ernst*, von Chr. v. Rommel, Frankfurt, 1846-47, 2, in-8°). Une savante introduction précède le texte de Leibniz. Les travaux historiques de Leibniz ont trouvé dans M. Pertz, aujourd'hui bibliothécaire à Berlin, leur naturel éditeur (*Leibniz ges. Werke*, herausg. v. Pertz, Hannov., 1845, sq. in-fol.), tandis qu'à sa voix et sans doute sous ses ordres, M. Gerhardt de Salzefed faisait pour les sciences mathématiques (*Leibn. ges. Werk. Dritte Folge. Mathem. Schrif.*, v. Gerhardt, Berlin, 1849-58, 2, in-8°) ce que M. Pertz a fait pour l'histoire. Outre les éditeurs et les biographes, l'Allemagne savante, réveillée par le second anniversaire de la fête séculaire de Leibniz, a donné des productions plus légères. M. Grotefend, déjà nommé, a eu l'idée d'un album leibnitien, pour fêter le grand philosophe de Hanovre. Cette idée, empruntée aux habitudes de l'Allemagne musicale, est moins heureuse. Ce second jubilé a d'ailleurs été marqué par un fait qui ne peut manquer d'intéresser vivement les admirateurs de Leibniz. Leipsick, sa patrie, Leipsick, d'où une cabale l'avait chassé, s'est émue de voir Hanovre, sa seconde patrie, en possession d'un monument élevé au génie de Leibniz (*genio Leibnitii*), et de n'avoir encore rien fait pour sa mémoire ; et le professeur Drobish, secondé par le recteur de l'université, le docteur de Pfordten et le bourgmestre de la ville de Leipsick, le sieur Otto, a fait la motion qu'un monument fût élevé au grand citoyen de Leipsick. Espérons que leurs vœux seront enfin exaucés, Leipsick ne peut pas oublier qu'elle doit à la pensée de Leibniz son académie ou société des sciences, fondée par le prince Jablonowski, en 1774. Leibniz fut le grand promoteur des académies en Allemagne et même en Russie ; ce sont les filles immortelles du grand philosophe. Il nous reste à parler des travaux spéciaux sur la philosophie leibnitiennne. — La philosophie de Leibniz a été exposée avec le plus de fidélité par un de ses amis, Mich.-Goth. Hansch, sous ce titre : *Leibnitii principia more geometrico demonstrata*, Leipsick, 1728,

in-4° ; avec une clarté populaire, mais sans pénétrer dans ses profondeurs, par la marquise du Châtelet (*Institutions de physique*), p. 58-75, p. 95, 151-151 ; par M. Justi (*Choix de Mémoires de l'académie de Berlin*, t. 4, 1761, p. 254-525) ; par Condillac (*Traité des systèmes*, t. 2, p. 8) ; d'après Canz, par l'auteur des *Institutions leibniziennes* (Lyon, 1767, in-4°) ; et par Charles Bonnet (*OEuvres*, t. 18, p. 40-107). Elle a été analysée et jugée avec plus ou moins d'impartialité et de solidité par Buhle (*Hist. de la phil.*, vol. 6, p. 874 et suiv.) ; par Tiedemann (*Esprit de la philosophie spéculative*, t. 6, p. 546-492) ; par Go.-Ern. Schulze (*Critique de la Philosophie théorét.*), Hambourg, 1801, vol. 1, p. 141-172, et vol. 2, p. 91-125 ; avec candeur, par M. de Gérando (*Hist. compar. des syst. de philos.*, t. 2 et 3) ; avec sagacité par M. Saisset (dans son cours à la Faculté de philosophie de la Sorbonne, 1857). La doctrine de Leibniz sur l'espace et le temps a été combattue par Euler (*Choix de Mémoires de l'acad. de Berlin*, t. 5, p. 400 et suiv.), et par Kant (*loc. supra cit.*), et dans un écrit sur le projet leibnitien d'une *Analysis situs* (*Opusc.*, Koenigsberg, 1800). L'histoire de la philosophie de Leibniz et de son école a été exposée avec beaucoup de détails par Ch. Gonthar Ludovici (Leipsick, 1757, 2 vol. in-8°, en allemand) et par le baron W.-L. Gottlob d'Eberstein (*Histoire de la logique et de la métaphysique en Allemagne, depuis Leibniz jusqu'à nos jours*. Halle, 1794-96, 2 vol. gr. in-8°). MM. Feuerbach (*Darstellung, Entwicklung und Kritik der Leibniz'schen Philosophie*, Leipsick, 1848, in-8°), Ritter (*Geschichte der christ. Philosophie, Zwölfter Theil*, Hamb., in-8°, t. 5, p. 47-210), Erdmann (*Leibniz u. der Entw. d. Idealismus*, Leipsick, 1846, in-8°), Zimmermann (*Leibniz u. Herbart's Monadologie*, Wien, 1849, in-8°), *Rechtsprinzip*, Wien, 1852, in-8°), Schilling (*L. als Denter*, Leipsick, 1841, in-8°), Ehrenberg (*Leibniz Methode*, Berlin, 1845, in-8°), Siegwart (*Lehre der prästabil. Harmonie*, Tüb., 1822, in-8°), Keller (*Spinoza u. Leibniz*, Erlang, 1847, in-8°), Hasse (*Erinnerung an Leibniz*, Leipsick, 1846, in-8°), Kahle (*Leibniz*, Berlin, 1859), Horner (*Progr. Sch. Turic.*, Tur., 1844, in-4°), Hartenstein (*De materia apud Leibnit. notione*, Leipsick, 1846, in-4°), ont écrit sur la philosophie de Leibniz. Feuerbach a fait un livre dont le but est de juger la philosophie leibnitiennne, et que nous ne citerions pas, s'il n'était enrichi de cent pages de notes et de textes additionnels qui le rendent non pas nouveau, mais utile et commode à consulter. M. Ritter, l'historien de la philosophie, vient, dans le tome 12, de donner un chapitre très-complet sur Leibniz, où les tendances théosophiques de sa philosophie sont surtout mises en lumière. M. Zimmermann, de Prague, est l'auteur d'un excellent travail sur la Monadologie de Leibniz, comparée à celle de Herbart, d'un écrit sur le principe du droit, d'après le même philosophe, et d'un mémoire

sur Leibniz et Lessing. L'abbé Emery a donné, en 1772, à Lyon, 2 tomes in-8°, sous le titre d'*Esprit de Leibniz, un Choix de ses pensées sur la religion et la morale*, réimprimé à Paris, en 1805, avec quelques changements, auquel l'*Exposition de la doctrine de Leibniz sur la religion* (Paris, 1819, in-8° de 448 pages) peut être considérée comme servant de supplément. C'est la publication, avec une traduction française, du *Systema theologicum* de Leibniz, composé vers 1680, mais resté inédit jusqu'alors; le manuscrit autographe, enlevé par ordre à la bibliothèque de Hanovre, pendant l'occupation française, a été retrouvé depuis à St-Louis des Français à Rome par l'abbé Lacroix, qui l'a publié. M. le prince A. de Broglie l'a traduit et enrichi d'une introduction, tendant à prouver que c'est le testament religieux de Leibniz; MM. Guhrauer, Grotefend, Pertz et Schulze sont unanimes au contraire à en infirmer la valeur, à en faire un écrit purement érétrique, ou même un piège tendu à la bonne foi des catholiques, un *expédient* enfin. Entre ces deux opinions si tranchées, l'auteur de cet article a cru

qu'il y avait place pour une opinion moyenne et plus vraie, qu'il a développée dans le n° du 25 septembre 1852 du *Correspondant*. L'auteur de cet article a en outre donné les ouvrages suivants : *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz*, précédée d'un mémoire par A. Foucher de Careil et d'un rapport de M. Cousin à l'Académie des sciences morales et politiques, 1854, 1 vol. in-8°; *Lettres et Opuscules inédits de Leibniz*, précédés d'une introduction, 1<sup>re</sup> partie, 1854, 1 vol. in-8°; *Nouvelles Lettres et Opuscules inédits de Leibniz*, précédés d'une introduction et suivis d'une note sur la loi de continuité, Durand, 1857; *Oeuvres de Leibniz*, 1<sup>re</sup> série, t. 1; *Lettres de Leibniz, Bossuet, Pellisson*, etc., publiées pour la première fois, d'après les manuscrits originaux, Firmin Didot, 1859. — Le projet de langue philosophique de Leibniz a été, en 1811, l'objet d'un concours proposé par l'académie de Copenhague; et sa philosophie tout entière l'objet d'un nouveau concours que l'académie des sciences morales et politiques est appelée à juger prochainement.

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, considérablement augmentée d'articles omis ou nouveaux, et continuée jusqu'à nos jours.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET SIGNÉ PAR PLUS DE TROIS CENTS COLLABORATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET ENTRE AUTRES PAR MM.

Arago.	Callet.	Dupin (Ch.).	Joly.	Michaud junior.	Saint-Ange (de).
Artaud.	Camponon.	Dureau de la Malle.	Jules Janin.	Michelet.	Saint-Martin.
Audiffret.	Capefigue.	Durivier (Amar).	Klaproth.	Monmerqué (de).	Saint-René-Taillan-
Auger.	Castellan.	Durozoir.	La Bédollière.	Monod.	dier.
Auguis.	Chaix-d'Est-Ange.	Dussault.	Lacretelle.	Moquin-Tandon.	Salaberry (de).
Azario.	Chasles (Philareté).	Duval.	Lacroix.	Mussey-Pathey (de)	Salfi.
Balzac (de).	Chateaubriand.	Esmeric-David.	Lacroix (Paul).	Naudet.	Salgue.
Barante (de).	Chaussier et Adelon.	Esménard.	Lafage (J.-A. de).	Nisard.	Salm (Const. de).
Barbier.	Chazet (de).	Esquirol.	Lally-Tollendal.	Nodier (Ch.).	Salvandy.
Bardin (G <sup>al</sup> ).	Chenedollé (de).	Eyriès.	Langlès.	Noel.	Santarem (de).
Barthélemy Saint-	Clavier.	Fabre (Victorin).	Laplace (de).	Ozanam.	Sarrans.
Hilaire.	Collombet.	Falconnet.	La Saussaye.	Parisot.	Sédillot.
Bazin.	Constancio.	Faustin Hélie.	Lasteysic.	Patin.	Séze (de).
Beauchamp.	Constant (Benjam.)	Feletz (de).	Laurillard.	Percy.	Sicard (l'abbé).
Bégin.	Coquerel.	Feillet.	Laya.	Pereira da Silva.	Silvestre de Sacy.
Bellanger.	Cousin.	Fetis.	Leclerc (J.-V.).	Péricaud.	Simonde-Sismondi.
Bergasse.	Creusé de Lesser.	Feuille de Conches.	Lefebvre.	Peuchet.	Staël (madame de).
Berr (Michel).	Cuvier.	Fiévée.	Legouvé.	Philbert.	Stapfer.
Berthier (Ferdin.).	Dacier.	Fortia (de).	Lemercier.	Pichot (Amédée).	Stassart.
Beuchot.	Dassance.	Fourier.	Lenormand.	Pillet.	Suard.
Beugnot.	Daunou.	Gail.	Lenormant (Charles)	Piorry.	Taillandier (A.-H.).
Bigot de Morogues.	Delambre.	Gauthier.	Leroy (O.).	Poncet.	Tissot.
Biot.	Delille (l'abbé).	Geoffroy Saint-Hi-	Lesseps (Charles).	Pongerville (de).	Torelli.
Blainville.	Demersay (Al.).	laire.	Lesourd.	Portalis.	Vanderbourg.
Blanqui.	Depping.	Geoffroy Saint-Hi-	Letronne.	Poujoulat.	Viguié.
Blondeau.	Dereinaudes.	laire fils.	Liouville.	Prony (de).	Villemain.
Blumm.	Desgenettes.	Gérando (de).	Maine de Biran.	Quatrefages.	Villeneuve.
Boissonade.	Desplaces (Ernest).	Géruzez.	Malitourne.	Quatremère de	Villeneuve - Barge-
Bonald (de).	Després.	Ginguéné.	Malte-Brun.	Quincy.	mont.
Botta.	Dezob de la Roquette	Guigniaut.	Marcellus (de).	Quicherat.	Vincens Saint-Lau-
Bouillet.	Didier.	Guillon.	Marron.	Raoul-Rochette.	rent.
Boullée.	Dodé de la Brunerie.	Halevy (F.).	Mathieu.	Reiffenberg (de).	Visconti.
Bourgoing.	Doisy (Martin).	Havin.	Maurice.	Rémusat.	Vitet.
Brongniart.	Dubois.	Hennequin.	Mauzy (Alfred).	Richerand.	Wailly.
Brunet.	Du Casse.	Hittorf.	Mérimée.	Roger.	Walckenaër.
Buchon.	Duméril.	Humboldt (de).	Michaud.	Sacy (de).	Weiss.
Cadet Gassicourt.	Dupetit-Thouars.				

## PROSPECTUS.

La BIOGRAPHIE UNIVERSELLE *ancienne et moderne*, fondée, dirigée et achevée par les frères Michaud, est, de l'aveu de tous, le recueil le plus complet et le plus estimé de la science biographique.

Son titre résume heureusement son but. Elle embrasse en son cadre tous les temps, tous les peuples par les noms des hommes qui ont laissé après eux une trace dans l'histoire, dans les arts, dans les sciences, dans les grands événements politiques et militaires, civils et religieux.

En France elle a effacé depuis longtemps tous les ouvrages du même genre qui l'avaient devancée. Les littératures étrangères n'ont rien à lui comparer.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste de ses collaborateurs pour voir qu'elle a été composée par tout ce que le mouvement scientifique et littéraire a produit d'illustre et d'éminent dans le courant de notre siècle.

Cependant, la première édition de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE était depuis longtemps épuisée, et une deuxième édition en était demandée de toutes parts.

Indépendamment de ce premier motif, cette réimpression était nécessaire pour réunir et coordonner les parties éparées entre l'œuvre primitive achevée en 1828, et son supplément commencé après 1830; pour combler les lacunes qui y avaient été signalées; pour redresser les erreurs inséparables d'un aussi vaste travail et qu'avaient relevées plusieurs traités critiques auxquels elle a donné naissance; pour mettre certains articles au niveau des découvertes modernes, et enfin pour la compléter et la pousser jusqu'à nos jours, les coups de la mort ne cessant d'agrandir son cadre et son domaine.

La 2<sup>e</sup> édition de la *BIOGRAPHIE UNIVERSELLE* a pour objet de réaliser toutes ces améliorations. Elle doit se composer de 40 volumes.

Comme nous l'avons indiqué, cette 2<sup>e</sup> édition contient les articles de la 1<sup>re</sup> édition et de son supplément revus, corrigés ou refaits toutes les fois qu'il y a lieu.

Elle contient en outre toutes les notices relatives aux personnages contemporains morts entre la publication de la 1<sup>re</sup> édition et du supplément jusqu'au jour de la publication de chacun des nouveaux volumes parus.

Elle sera donc le recueil le plus complet et en même temps le plus nouveau de l'histoire biographique, embrassant tous les temps et tous les peuples, qui ait été édité dans une langue quelconque.

Le concours de tous les collaborateurs survivants qui ont jeté tant d'éclat sur la 1<sup>re</sup> édition est également assuré à l'entreprise actuelle; ajoutons qu'ils lui continuent cette collaboration avec un empressement qui prouve et l'estime dans laquelle ils tiennent l'œuvre générale, et la confiance qu'ils ont que cette édition ne sera pas inférieure à sa devancière.

Cette association déjà toute formée se fortifie encore des hommes plus jeunes, des écrivains nouveaux que le progrès des esprits et des idées fait surgir de nos jours. C'est par cette accession des générations successives de penseurs et d'écrivains que la *Biographie* s'est une première fois exécutée; c'est par cette même tradition et ce même système qu'elle prétend se renouveler et se rajeunir, en restant elle-même.

Un comité de rédaction et de révision s'est chargé à la fois de distribuer le travail et de revoir tous les articles, en les soumettant à la critique des collaborateurs les plus compétents.

Ce recueil est également indispensable aux hommes d'étude et aux hommes du monde, aux littérateurs et aux savants; il leur place constamment sous la main une collection facile à interroger sur tous les noms qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'art, de la science, de la politique, de la guerre, de la religion. Pour celui qui ne sait pas ou qui sait peu, il est dans l'ordre le plus simple, l'ordre alphabétique, le résumé des annales du monde, participant à la fois et de la gravité de l'histoire et du piquant des mémoires personnels. Il est, pour l'écrivain et le chercheur, un secours toujours prêt à suppléer sa mémoire, fortifier ses connaissances, aider ou diriger ses recherches. Il ne sera pas moins nécessaire aux très-nombreux souscripteurs de la 1<sup>re</sup> édition et de son supplément, qui n'auront désormais dans ces éditions vieilles qu'un ouvrage incomplet et arriéré. Il n'est pas moins utile à l'étranger qu'en France même, et lorsque cette grande opération aura touché à sa fin, elle sera certainement au nombre des plus belles entreprises qu'ait exécutées la librairie française.

---

## LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE SE PUBLIE :

Par volume composé de 640 à 700 pages grand in-8°. Prix. . . . . 12 francs 50 centimes.

Toute demande d'exemplaires et tout ce qui concerne la *BIOGRAPHIE UNIVERSELLE* doit être adressé aux Bureaux de l'Administration, chez Madame C. DESPLACES, éditeur-proprétaire de la 2<sup>e</sup> édition, rue de Verneuil, 52, à Paris;

Les vingt-trois premiers volumes sont en vente.

Les souscripteurs ont la faculté de retirer soit tous les volumes parus, soit un volume chaque mois ou chaque deux mois, à leur volonté.

# OPINION DE LA PRESSE

SUR LA SECONDE ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

## JOURNAL DES SAVANTS.

.... De nos jours, les études historiques ont fait d'immenses progrès, et la face de l'histoire a été presque renouvelée. La *Biographie universelle* devait suivre et refléter ce mouvement des esprits. Les nouveaux éditeurs n'ont pas manqué à ce devoir. Il suffit de jeter les yeux sur la liste des collaborateurs pour se convaincre que les noms les plus illustres et les plus autorisés en tout genre ont concouru et concourent encore à cette vaste entreprise. Sur trois cents auteurs environ, plus d'un quart appartiennent à l'Institut. Parmi les ouvrages de Biographie, il n'en est point, à notre connaissance, qui soit plus exact, plus sérieux, ni plus complet que celui-ci.

## MONITEUR UNIVERSEL.

.... Il y a dans la *Biographie universelle* un passé qui fait noblesse, et cette noblesse là ne peut lui être disputée. Dès son origine, elle a réuni autour d'elle ce que le siècle avait de plus éminent, et le groupe s'est toujours complété par les illustrations nouvelles. Dans cette heureuse condition de maturité et de jeunesse, le travail se fait avec prudence et ardeur. La nouvelle édition de la *Biographie* laissera peu de prise à la critique. Elle remplacera partout l'ancienne édition, qui ne pouvait être surpassée que par elle, et ceux à qui manquait la première ne voudront pas perdre l'occasion de se procurer celle-ci. Les hommes de travail l'auront pour l'utilité, les gens du monde l'auront pour l'agrément. Walter Scott, disait un illustre professeur, est plus vrai que l'histoire; mais il y a quelque chose de plus vrai que l'histoire; mais il y a quelque chose de plus curieux, de plus touchant, de plus dramatique, de plus imprévu, de plus amusant que l'invention du prince des romanciers : c'est la vie de l'homme racontée ingénument, la vie de l'homme, et de l'homme supérieur dans toutes les conditions, dans toutes les contrées, dans tous les siècles; c'est cette merveilleuse comédie humaine à cent mille actes divers : la *Biographie universelle*.

EDOUARD THIERRY.

(Autre article.)

... La *Biographie universelle*, c'est un monument que les lettres élèvent à toutes les gloires certaines, livre d'or de la renommée écrit par des plumes élégantes et presque toutes célèbres, œuvre collective des écrivains, des philosophes, des historiens les plus accrédités du siècle, fastes de la gloire universelle.

EDOUARD THIERRY.

## JOURNAL DES DÉBATS.

.... L'ouvrage pris dans son ensemble (la *Biographie universelle*) atteste un progrès incontestable sur ceux qui l'ont précédé. Il fait honneur au goût et à l'intelligence de l'auteur ou de ses auteurs. C'est le premier recueil de ce genre où l'on reconnaît la trace d'une idée, d'une méthode, d'un plan arrêté d'avance et consciencieusement exécuté; le premier où l'on ne se soit contenté de ranger mécaniquement les articles au bout les uns des autres, sans autre lien que le rapprochement matériel qui résulte de l'ordre alphabétique.... Presque tous les articles sont rédigés dans l'esprit de justice et d'impartialité qui est le caractère obligé de la biographie aussi bien que de l'histoire.

Par une idée neuve et juste, la division du travail a été appliquée à l'exécution de cette œuvre encyclopédique, et une classification judicieuse en a distribué toutes les parties de manière que chaque branche des connaissances humaines a été confiée à l'écrivain qui en avait fait l'objet spécial de ses études. En même temps l'obligation imposée à tous les auteurs de signer leurs articles est devenue comme la marque de l'abri intellectuel et la garantie du public contre les fictions et les mensonges des prospectus. En traçant le cadre de la nouvelle biographie, on commença par en écarter les personnages vivants, dont la carrière inachevée n'est pas susceptible d'un jugement définitif; on en exclut également les personnages de la fable et de la légende, les êtres collectifs, tels que les sectes, les corporations, les ordres religieux. On voulut que l'histoire des lettres, des sciences et des arts prit la place qu'elle doit naturellement occuper dans la biographie des écrivains, des savants et des artistes. Quant à l'histoire politique, elle s'identifie nécessairement avec la biographie des hommes qui ont gouverné les différents Etats, et les vies de ces grands personnages ont été retracées avec un tel esprit de suite et d'ensemble que pour avoir l'histoire politique de la France, par exemple, il suffirait de rapprocher les notices biographiques de tous les monarques français depuis Pharamond jusqu'au roi Louis-Philippe. Tous les collaborateurs du recueil se sont entendus pour observer un système de chronologie uniforme. Enfin on a compris que la bibliographie était une partie essentielle d'un dictionnaire biographique, et rien n'a été négligé pour lui donner toute l'exactitude et l'étendue désirables. Chaque article est terminé par la nomenclature des écrits publiés par le personnage qui est l'objet

de cet article, et par celle des éditions qui ont été données de ces ouvrages. A tous ces titres, nous l'avons déjà dit, la *Biographie universelle* est très supérieure à celles qui l'avaient précédée, et elle a mérité de servir de modèle à celles qui l'ont suivie.

L. ALLOURY.

(Autre article.)

.... La nouvelle édition de la *Biographie universelle*, si connue sous le nom de *Biographie Michaud*, suit son cours avec une régularité qui permet d'espérer le rapide et prochain achèvement de cette grande publication. Nous avons déjà rendu plus d'une fois justice au zèle intelligent, au soin consciencieux que le nouvel éditeur apporte à l'accomplissement de son œuvre. Ainsi que nous l'avons dit, il n'a pas borné sa tâche à combler les lacunes si nombreuses que le temps a faites et qu'il continue de faire à toutes les pages de la *Biographie universelle*. Il n'a rien négligé pour donner à cet ouvrage, qui est dans le vrai sens le mot un monument, toute la perfection possible. Un grand nombre des articles qui figuraient dans la première édition ont été repris en sous-œuvre, remaniés avec le plus grand soin, améliorés et développés dans les parties jugées défectueuses; plusieurs même ont été refaits à nouveau.

L. ALLOURY.

## LA PRESSE.

.... On sait ce que fut la première édition de la *Biographie universelle*. Conçue et combinée par deux hommes d'un haut mérite et d'une érudition reconnue, les deux frères Michaud, elle fut exécutée de 1811 à 1828 par le concours de tout ce qu'il y avait d'illustre, de notable, de savant dans les lettres françaises et même étrangères. Les naturalistes, ils furent confiés à des hommes tels que Cuvier, Dupetit-Thouars; les mathématiciens, à Lacroix; à Delambre, à Biot; l'histoire politique d'Angleterre, à Lally-Tollendal, à Eyriès; son histoire littéraire, à Suard; Sylvestre de Sacy y tenait le sceptre des orientalistes; Sismondi y retraçait l'histoire politique de l'Italie; Ginguené y écrivait la biographie de ses artistes et de ses poètes; Benjamin Constant, Guizot y dessinaient les figures politiques de l'Allemagne; Richerand, Percyl, Chaussier, Adelon y traitaient la branche des connaissances médicales, et autour de ces grands noms venaient encore briller madame de Staël, Humboldt, Auger, de Barante, Villeman, Letronne, Clavier, Eméric David, Gail, Daunou, de Bonald, Chateaubrand, Geoffroy Saint-Hilaire, Dacier, Duméril, Esquirol, Fiévée, Lacretelle, Naudet, Ch. Nodier, Poncelet, de Prony, Quatremère de Quincy, Raoul-Rochette, Visconti, l'abbé Sicard, Walckenaër, etc.

Après 1828, un supplément fut bientôt nécessaire. Il embrassait spécialement l'histoire contemporaine. Le temps marchait cependant, la science faisait des progrès dans toutes les branches des connaissances humaines; et quoique restant toujours une œuvre sans égale en son genre, la *Biographie universelle* avait besoin d'une révision, d'une refonte et d'un nouveau complément. C'est le plan que s'est imposé la seconde édition de la *Biographie*.....

La seconde édition de la *Biographie universelle* a fortement occupé le monde savant et littéraire. Elle a appelé l'attention des critiques, et l'on doit dire, pour être vrai, que partout elle a été accueillie avec éloges, comme une œuvre qui, tout en se relevant du mérite de sa devancière, avait su encore la perfectionner.....

P. VINÇARD.

## LE SIÈCLE.

.... Nous avons sous les yeux la seconde édition remaniée, refondue, complétée, du recueil le plus riche qui ait jamais été fait de l'histoire des individus, la *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne*. Là, réunis par la plume d'écrivains de toutes les nuances, sont passés en revue de nombreux milliers d'existences d'hommes. Les anciens, les modernes, ceux du moyen âge, ceux qui sont morts tout dernièrement encore, qu'ils se soient distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes, sont là tous, les uns parmi les autres, se faisant ombre, lumière ou parallèle, sont là avec ce qu'il y a eu de saillant dans leur vie.....

LEON PLÉE.

(Autre article.)

Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs du succès et du mérite de la seconde édition de la *Biographie universelle* de Michaud. Nous extrayons du quatorzième volume de cet ouvrage, désormais indispensable à toutes les bibliothèques et auquel nos meilleurs écrivains, dans toutes les sphères, apportent leur concours, les pages suivantes de la vie de Fox, par M. Villeman. Cette notice ne ressemble en rien à celle que contenait la première édition. Le seul fait du remplacement de l'ancienne biographie de Fox par celle qui est due à la plume de M. Villeman indique avec quel soin les nouveaux directeurs de cette publication tiennent à rajeunir le monument dont le perfectionnement leur est confié.

LEON PLÉE.

### CONSTITUTIONNEL.

... La *Biographie universelle* est depuis longtemps en possession d'une célébrité et d'une estime qui lui ont donné le premier rang parmi les ouvrages collectifs de son genre, en France comme à l'étranger. Elle a été non-seulement rédigée, mais préparée, combinée dans son ensemble par l'élite des savants et des littérateurs qui dans ce siècle ont illustré l'intelligence humaine. Il nous suffira de citer.....

Par son importance, sa supériorité littéraire et scientifique, par l'immensité de son cadre et le mérite de son exécution, la *Biographie universelle* a toujours été considérée comme une des bases de toute bibliothèque sérieuse, dans le sens à la fois littéraire et scientifique; on y trouve tout, en effet, dans l'ordre alphabétique, ordre qui donne tant de facilités aux recherches, en classant chaque sujet et chaque homme sous son nom. On y trouve toute l'histoire ancienne et l'histoire moderne, tous les faits importants relatifs à l'art, à la science, à la politique, à la diplomatie, aux religieux et aux profanes.

Pour donner une idée de l'utilité de la *Biographie universelle*, il suffirait de citer cette parole d'un des administrateurs de nos bibliothèques publiques: « De tous les ouvrages qu'on consulte, » la *Biographie universelle* est celui qui nous est le plus de » mandé. ».....

### LA PATRIE.

... Pour notre génération, les quarante volumes de la *Biographie universelle* offriront un tout qui ne laissera rien à désirer, un ensemble incomparable. Je ne parlerai donc pas des entreprises rivales, quel que soit leur mérite. « Il y a dans la *Biographie universelle*, dit M. Edouard Thierry, un passé qui fait noblesse, et cette noblesse-là ne peut lui être disputée. »

L'épigraphie du livre donne une excellente leçon aux biographes contemporains, si friands du scandale: « On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. » (Voltaire). » Cette épigraphie dit laconiquement ce qu'est la *Biographie universelle* dans les volumes parus, et ce qu'elle continuera d'être en se complétant....

JULES DE PREMARAY.

### LE PAYS.

.... Tout le monde connaît l'importance de la *Biographie universelle* Michaud. C'est un de ces ouvrages qui n'ont plus besoin de recommandation. Depuis longtemps la *Biographie universelle* est en possession de l'estime et de la confiance publiques. Elle est à la fois un de nos meilleurs recueils et un des plus indispensables à tous ceux qui lisent, étudient et écrivent. La deuxième édition de la *Biographie universelle* réunit en un seul corps d'ouvrage les cinquante deux volumes de l'œuvre primitive, les trente-trois de son supplément, et elle se complète des articles de tous les personnages morts au moment de la publication de chaque volume. Enfin, tous les anciens articles sont l'objet d'une révision scrupuleuse et sont ou modifiés, complétés, annotés ou refaits tout entiers, de manière à rester toujours au niveau de la science moderne....

La *Biographie universelle* reste fidèle à elle-même; elle continue à grouper autour d'elle toutes les illustrations littéraires de l'époque. Nous savons qu'elle s'est assurée la collaboration d'autres écrivains du plus haut mérite, et nous la féliciterons de rester ainsi digne de son passé.

J. BARATON.

### ASSEMBLÉE NATIONALE.

Nous devons dire quelques mots à nos lecteurs d'une publication importante qui marche d'un pas assuré. Nous voulons parler de la deuxième édition de la *Biographie universelle* des frères Michaud.

On sait ce que fut et ce qu'est la *Biographie universelle*. Rédigée et signée par l'élite des savants et gens de lettres de ce siècle, la *Biographie* des frères Michaud est, sans contredit, le recueil encyclopédique le plus complet et le plus estimé. ....

Les indications sommaires que nous donnons suffisent pour donner une idée de la valeur et du mérite de cette publication, qu'un savant étranger, M. Cettinger, a appelée l'un des plus beaux monuments de la littérature française. ....

### LE COURRIER DE PARIS.

... Tout le monde connaît la *Biographie universelle* des frères Michaud et son supplément et la juste autorité que possède ce grand ouvrage dans le monde savant et littéraire. La première édition en est entièrement épuisée, et en outre elle avait un peu vieilli en présence des progrès prodigieux qu'ont fait les sciences dans ces derniers temps. C'était un service à rendre que de la mettre, dans une seconde édition, au niveau des connaissances acquises.

... La *Biographie universelle* est la base indispensable de toute bibliothèque sérieuse. Elle est le dictionnaire encyclopédique du monde; elle est le mémorial et l'auxiliaire du savant,

et cette entreprise est du nombre de celles que la presse doit au premier rang encourager et propager. F. PROVOST.

**BIBLIOGRAPHIE BIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE**, par E.-M. CÉTINGER (Bruxelles, 1854, 2 forts vol. grand in-8°).

— (MICHAUD). *Biographie universelle ancienne et moderne, ou histoire, etc.*

Un des plus beaux monuments de la littérature française. L'un des principaux rédacteurs de cet ouvrage est M. Charles Weiss, de Besançon. L'éditeur dit, dans une des préfaces, qu'il a payé près d'un demi-million de francs d'honoraires à ses collaborateurs.

Il a paru en Belgique (Bruxelles, 1843-47, 21 vol. in-8°) un ouvrage portant le titre de *Biographie universelle de Michaud*, qui n'est qu'une contrefaçon partielle et informe de notre œuvre. Voici le jugement de M. Cettinger sur cet ouvrage: « Cette *Biographie*, qui se dit dite augmentée de 20.000 articles, est » une mauvaise contrefaçon dépourvue de toute valeur, comme » tant d'autres imitations de la grandiose entreprise de M. Michaud. »

### INDÉPENDANCE BELGE.

... La curiosité friande ou l'empressement studieux trouvent à la minute, dans la *Biographie universelle*, ce qui leur convient. Connaissez-vous votre alphabet cela suffit. A l'instant vous avez sur chaque nom célèbre, — célèbre à quelque titre que ce soit, — la somme de détails nécessaires. Anciens ou modernes, hommes ou femmes, païens, chrétiens ou libres penseurs; blancs, nègres, rouges ou cuivrés; scélérats ou vertueux; funestes ou utiles; malfaiteurs ou bienfait-urs de l'humanité; assassins ou philosophes; conquérants ou économistes; courtisanes ou saintes; voleurs ou poètes; tous, pour peu qu'ils aient eu de notoriété, figurent dans cette galerie.

Et ils y figurent autrement que dans l'*Histoire universelle*, ne fût-ce que par l'isolement de chaque personnage; ce qui permet de l'étudier d'une manière particulière. Il y a cette différence entre l'histoire et les biographies: l'histoire peint à larges traits, déroule la scène et l'enchaînement des faits; les personnages ne sont en quelque sorte que des accessoires; la biographie, au contraire, a pour premier objet de reproduire l'individu tout entier, de le calquer, de le photographier dans tous ses aspects, de le suivre jusque dans les recoins intimes de sa vie.

Commencée en 1810, la *Biographie universelle*, dans les cinquante-deux volumes de sa première édition et dans les tomes supplémentaires, s'était enrichie déjà des articles de plus de trois cents collaborateurs français ou étrangers. Des noms tels que Daunou, Sismondi, Visconti, madame de Staël, Cuvier, Biot, Boissonade, Chateaubriand, Villemain, Humboldt, Arago, Michelet, Fourier, Letronne, Viguier, Balzac, recommandaient suffisamment cette œuvre encyclopédique.....

Quelques erreurs à rectifier, quelques lacunes à combler qui nuisaient à l'ensemble de l'œuvre, cet ensemble lui-même et ses détails à mettre au niveau de l'état de la science et des connaissances actuelles, telles étaient les principales réformes à réaliser. Elles sont réalisées aujourd'hui.

Un nombre considérable d'anciens articles de la première édition ont été ou annotés ou entièrement refaits; les uns parce qu'ils étaient incomplets, les autres parce qu'ils n'avaient point placé dans leur vrai jour des personnages d'une haute importance historique. ....

ΔΕΣ.

### WIENER PRESSE.

.... Es ist das rühmlichst bekannte Werk, das zuerst von Michaud herausgegeben worden, und an welchem die vorzüglichsten Schriftsteller Frankreichs aus der Restaurationszeit und auch sonst Männer von Berühmtheit, wie unser erlauchter Humboldt, sich betheiligt haben. Es erscheint nun eine neue, durchaus umgearbeitete Auflage, die in keiner bedeutenden Bibliothek fehlen sollte.

### GRENZBOTEN.

.... An der ersten Auflage arbeiteten Männer wie Humboldt, Arago, Cuvier, Benjamin Constant, M<sup>me</sup> Staël u. a. mit. Die neue Auflage, von welcher 14 Bände erschienen, behält die vorzüglichsten Artikel berühmter Schriftsteller bei, insofern die Fortschritte der Wissenschaft keine Aenderung nothwendig machen. Für die neuen Artikel sind für alle wichtigen Personen die namhaftesten Fernen Frankreichs gewonnen. Wir nennen Cousin, Guizot, Villemain, Thierry, Henri Martin, Jacob, Thiers, Régnat, Quinet, Michelet u. s. w. Für Deutschland sollen die Biographien von deutschen Schriftstellern abgefasst werden. Die vorliegenden Bände verdienen grosses Lob, denn die einzelnen Biographien sind nicht blos trockne Auszüge oder geistlose Compilationen, sondern eine sorgsame, gewissenhafte, vollständige und vortrefflich geschriebene Beurtheilung.

La liste des collaborateurs de la *Biographie universelle* présente, certes, au public toutes les garanties d'une forte et sérieuse exécution; mais c'est à condition que ces collaborations éminentes auront été actives, habituelles, et non point accidentelles ou exceptionnelles.

L'abondance de sa preuve est justement le seul embarras de l'éditeur. Il lui est impossible de resserrer dans le cadre d'un *prospectus* l'immense nomenclature de toutes les notices que la *Biographie* doit aux célébrités scientifiques et littéraires de notre siècle.

Pour parer à cette impossibilité et garder en même temps à cette preuve son caractère de généralité nous avons pris les neuf premiers volumes impairs publiés de la deuxième édition (1 à 17). Dans ces volumes nous avons dû nous contenter de relever 50 notices par volume, rédigées et signées par les diverses sommités de l'art et de la science. Au moyen de cet aperçu général, il nous semble facile à chacun de se former une appréciation exacte et raisonnée de l'exécution de la *Biographie universelle* dans ses détails et son ensemble. La liste suivante est le résultat de cette opération.

<b>T. I. — Abbot</b> (GEOGRS et ROBERT), Lally-Tollendal.	<b>Barthélémy</b> (Le m <sup>e</sup> ), Creuzé de Lesser.	<b>Boyle</b> (ROGER), Suard.
<b>Abel</b> (NICOLAS), Libri.	<b>Barthes</b> (PAUL-JOS.), Chaussier et Adelon.	<b>Bracciolini</b> (FRANC.), Ginguéné.
<b>Abalon</b> (archevêque de Lund), Malte-Bran.	<b>Baruffalati</b> (JÉRÔME), Ginguéné.	<b>Bradley</b> (JACQUES), Biot.
<b>Accolti</b> (les), Ginguéné.	<b>Barry</b> (GIRALD), Suard.	<b>Bradley</b> (RICHARD), Dupetit-Thouars.
<b>Achéry</b> (JEAN-LUC D'), Millin.	<b>Bart</b> (JEAN), Esménard.	<b>Brabé</b> (TYGER), Malte-Bran.
<b>Achmet III</b> , Esmeiard.	<b>Basedow</b> (J.-BERN.), Guizot.	<b>Brandebourg</b> (les électeurs de), Guizot.
<b>Adalbert</b> (saint), Guizot.	<b>Baudouin I à IV</b> , Michaud aîné.	<b>Brander</b> (GEO.-FR.), Guizot.
<b>Adam de Brème</b> , Guizot.	<b>Baubin</b> (les frères), Dupetit-Thouars.	<b>Brandes</b> (J.-CHRIS.), Guizot.
<b>Adam</b> (ROBERT), Suard.	<b>Baumé</b> (ANTOINE), Cadet Gassicourt.	<b>Erantome</b> , De Barante.
<b>Adami</b> (LIONARDO), Millin.	<b>Baumgarten</b> (THÉOPHILE et SIGISMOND), Guizot.	<b>Brebeuf</b> (GUIL. DE), Auger.
<b>Adams</b> (JOHN), Botta.	<b>Bavière</b> (les ducs de), Guizot.	<b>Breves</b> (SAVARY DE), Walckenaer.
<b>Adanson</b> (MICHEL), Dupetit-Thouars.	<b>Bayart</b> , Durozoir.	<b>Brien</b> (les), Lally-Tollendal.
<b>Addison</b> (JOSEPH), Suard.	<b>Bayle</b> (PIERRE), Auger.	<b>Brienne</b> (JEAN DE), Michaud aîné.
<b>Adelbert</b> , Guizot.	<b>Bazard</b> (AMAND), Villenave.	<b>Brillat-Savarin</b> , De Balzac.
<b>Adolphe de Nassau</b> , Benjamin Constant.	<b>Beattie</b> (JAMES), Suard.	<b>Brinkley</b> (JOHN), Arago.
<b>Adorno</b> (les), Simonde-Sismondi.	<b>Beaumont</b> (les ducs de), Michaud j <sup>e</sup> et Parisot.	<b>Brinville</b> (m. de), Villenave.
<b>Æpinus</b> (THÉODORE), Biot.	<b>Beaucharnais</b> , Durozoir.	<b>Brisson</b> (HARNADÉ), Biot.
<b>Agésilas</b> , Clavier.	<b>Beaudeau</b> , Lally-Tollendal.	<b>Brongnart</b> (A.-TH.), Després.
<b>Agnès d'Autriche</b> , Benjamin Constant.	<b>Beccaria</b> (le m <sup>e</sup> de), Lally-Tollendal.	<b>Brossard</b> (DAVID), Dupetit-Thouars.
<b>Agricola</b> (C.-JULIUS), Lally-Tollendal.	<b>Bède</b> (le vénérable), Suard.	<b>Brosse</b> (GUIL. DE LA), Dupetit-Thouars.
<b>Agricola</b> (GEORGES), Cuvier.	<b>Bedford</b> (duc de), Lally-Tollendal.	<b>Brown</b> (JEAN), Suard.
<b>Agrippa de Nettesheim</b> , Guizot.	<b>Bela</b> (le chevalier), Walckenaer.	<b>Browne</b> (THOMAS), Dupetit-Thouars.
<b>Aimar Vernai</b> , Biot.	<b>Belgrado</b> (JACQUES), Ginguéné.	<b>Bruce</b> (ROB. D. E.), Lally-Tollendal.
<b>Alaric</b> , Michaud aîné.	<b>Bellay</b> (JOACHIM DE), Auger.	<b>Bruguières</b> (J.-GUL.), Cuvier.
<b>Albane</b> (L'), Artaud.	<b>Bellevue</b> (RICHER DE), Dupetit-Thouars.	<b>Bruhl</b> (H. et LOUIS DE), Guizot.
<b>Albert d'Autriche I, II, III, IV, V</b> , Benjamin Constant.	<b>Bellegarde</b> (H. DE), Weiss.	<b>T. VII. — Carnot</b> , Michaud jeune.
<b>Albani</b> , roi des Lombards, Simonde-Sismondi.	<b>Bellend de S-Jean</b> , De Feletz.	<b>Caro</b> (ANNIBAL), Ginguéné.
<b>Albornos</b> , Depping.	<b>Bellori</b> (JEAN-PIERRE), Ginguéné.	<b>Carrache</b> (les), Artaud.
<b>Albuquerque</b> (ALPHONSE D'), Esménard.	<b>Bellini</b> (VINCENT), De Lafage.	<b>Cararre</b> (FR. I et II), Simonde-Sismondi.
<b>Alciade</b> , Clavier.	<b>Belloy</b> (HÉBETTE DE), Auger.	<b>Carrel</b> (ARMAND), Durozoir.
<b>Aldrovande</b> (ULYSSE), Cuvier.	<b>Bembo</b> (PIERRE), Ginguéné.	<b>Carrier</b> (JEAN BAPT.), De Barante.
<b>Aleandre</b> , Ginguéné.	<b>Beni</b> (PAUL), Ginguéné.	<b>Cartellier</b> (PIERRE), Emeric David.
<b>Alcembert</b> (D'), Lacroix.	<b>Benserade</b> , Auger.	<b>Casimir de Pologne</b> (I à V), Eyriès.
<b>Alexandre le Grand</b> , Michaud aîné.	<b>Bentham</b> (JÉRÉMIE), Parisot.	<b>Cassandre</b> , Clavier.
<b>Alexandre</b> , empereur de Russie, Michaud jeune.	<b>Bentivoglio</b> (les), Simonde - Sismondi et Ginguéné.	<b>Cassini</b> (JEAN-DOM.), Biot.
<b>Alferi</b> , Ginguéné.	<b>Bentley</b> (RICHARD), Suard.	<b>Cassivelaunus</b> , Lally-Tollendal.
<b>Alfred I et II</b> , Lally-Tollendal.	<b>Berenger I et II</b> , Simonde-Sismondi.	<b>Castelli</b> (PIERRE), Dupetit-Thouars.
<b>Algarotti</b> (FRANÇOIS), Ginguéné.	<b>Berenice</b> (les), Clavier.	<b>Castelvetro</b> (LOUIS), Ginguéné.
<b>Ali Facha</b> , Beauchamp.	<b>T. V. — Boniface</b> (saint), Villenave.	<b>Castruccio Castrucani</b> , Simonde-Sismondi.
<b>Allacci</b> (LÉON), Ginguéné.	<b>Bonifacio</b> (BALTR.), Ginguéné.	<b>Cathelineau</b> (JACQ.), De Barante.
<b>Amboise</b> (cardin. d'), Fléveé.	<b>Bonjour</b> (les frères), Ozanam.	<b>Catherine de Médicis</b> , Fléveé.
<b>Allioni</b> (CHARLES), Dupetit-Thouars.	<b>Bonnet</b> (CHARLES), Cuvier.	<b>Catherine de Russie</b> , Michaud aîné.
<b>Ameilhon</b> (PASCAL), Villenave.	<b>Bonnet</b> (L.-FERDIN.), Chaire d'Est-An e.	<b>Catilina</b> , Lacroix.
<b>Améric Vesputce</b> , Michaud aîné.	<b>Botta</b> (JEAN-CHARLES), Biot et Rossel.	<b>Catina</b> , Fléveé.
<b>Ammien</b> (MARCELLIN), Michaud aîné.	<b>Borgia</b> (CÉSAR), Simonde-Sismondi.	<b>Caton</b> , Walckenaer.
<b>Ampère</b> (AND.-MAR.), Arago.	<b>Bossuet</b> , De Barante.	<b>Catulle</b> , Amar Durivier.
<b>Amoyt</b> (JACQUES), Auger.	<b>Bottari</b> (JEAN-GAPT.), Ginguéné.	<b>Caulaincourt</b> , duc de Vicence, De Barante.
<b>Anacréon</b> , Amar Durivier.	<b>Boulainvillier</b> (HENRI DE), Michaud aîné.	<b>Cavaliere</b> (BOUV.), Lacroix.
<b>Andrieux</b> (STANISLAS), Villenave.	<b>Boulanger</b> (ANTOIN.), De Barante.	<b>Cavanilles</b> (ANT.-J.), Dupetit-Thouars.
<b>T. III. — Banquo</b> , Lally-Tollendal.	<b>Boulen</b> (ANNE), Lally-Tollendal.	<b>Cavendish</b> (HENRI), Biot.
<b>Barbé de Marbois</b> , Durozoir.	<b>Bouffau</b> (ISMAEL), Delambre.	<b>Caxton</b> (GUILLAUME), Suard.
<b>Barbaro</b> , Dupetit-Thouars.	<b>Bourbon</b> (ducs de), Durozoir.	<b>Cecil</b> (GUIL. et ROB.), Eyriès.
<b>Barberini</b> , Simonde-Sismondi.	<b>Bourrienne</b> , Michaud jeune.	<b>Celsus</b> (GAIUS), Dupetit-Thouars.
<b>Barneve</b> , Durozoir.	<b>Boursaint</b> (P.-LOUIS), Auger.	<b>Cervantes</b> (MICHEL), Esménard.
<b>Barbout</b> , Peignot.	<b>Boussy</b> , Silvestre de Sacy.	<b>Césaire</b> (saint), Villenave.
<b>Barneveldt</b> , Biot.	<b>Bouvat</b> (MICH.-PH.), Chaussier et Adelon.	<b>Césalpin</b> (ANDRÉ), Dupetit-Thouars.
<b>Barozzi</b> (FRANÇOIS), Ginguéné.	<b>Bouvat</b> (ALEXIS), Arago.	<b>César</b> , Michaud aîné.
<b>Barre</b> (YVES), Creuzé de Lesser.	<b>Bowdich</b> (THO.-ED.), Walckenaer.	<b>Cesarotti</b> (MELCH.), Ginguéné.
<b>Barrow</b> (ISAAC), Lacroix.	<b>Boyd</b> (ROBERT), Walckenaer.	<b>Chabrias</b> , Clavier.
<b>Barthelemy</b> (P.), Michaud aîné.	<b>Boyd</b> (AL. et HEGUES), Suard.	<b>Chamfort</b> (NICOLAS), Ginguéné.
	<b>Boyer</b> (PIERRE-DENIS), Dassance (l'abbé).	<b>Chapelain</b> (JEAN), Auger.
	<b>Boyle</b> (ROBERT), Suard et Cuvier.	

**Chapelle** (CL.-EMM.), Auger.  
**Chardin** (JEAN), Langlès.  
**Charotte**, De Barante.  
**Charles Martel**, Fievé.  
**Charlemagne**, Fievé.  
**Charles II et IX**, Fievé.  
**Charles X**, Durozoir.  
**Charles III d'Espagne**, Esmenard.  
**Charles IV d'Espagne**, Michaud jeune.  
**Charles d'Anjou I, II et III**, Simonde-Sismondi.  
**Charles III, dit le Gros**, Benjamin Constant.  
**Charles-Quint**, Eyriès.  
**Charles XIV de Suède**, Durozoir.  
**Charles Stuart**, Lally-Tollendal.  
**T. IX. — Condamine** (M. LA), Biot.  
**Confucius**, Grozier.  
**Congrève** (WILLIAM), Suard.  
**Connor** (ROBERT), Lally-Tollendal.  
**Conon de Samos**, Delambre.  
**Conrad I**, Benjamin Constant.  
**Conradin**, Simonde-Sismondi.  
**Constantinus**, Walckenaer.  
**Conté** (NICOL.-JACQ.), Biot.  
**Conté** (l'abbé), Ginguéné.  
**Cook** (JACQUES), Rossel.  
**Copernic**, Biot.  
**Corancez** (Oliv. DE), De Prony.  
**Cordus** (AUL. et VAL.), Dupetit-Thouars.  
**Cornarius** (JEAN), Chaumeton.  
**Cornelius**, Victoria Fabre.  
**Cornelius Nepos**, Walckenaer.  
**Cornuel** (ANNE-BIG.), De Monmerqué.  
**Cornwallis**, Eyriès.  
**Corrège** (le), Artaud.  
**Corregio** (GIBERTO), Simonde-Sismondi.  
**Corvisart**, Renaudin.  
**Coster** (JEAN-LAUR.), Auguis.  
**Cottin** (madame), Michaud aîné.  
**Cotys I, II et III**, Clavier.  
**Columb** (AUG. DE), Biot.  
**Cousin** (JEAN), Weiss.  
**Cousinery** (ESP.-M.), Emeric David.  
**Coustou** (NICOLAS), Aogais.  
**Cowley** (ABRAHAM), Suard.  
**Crapone** (ADAM DE), Emeric David.  
**Cratevas**, Dupetit-Thouars.  
**Cremolini** (CÉSAR), Ginguéné.  
**Créqui** (les ducs de), Villenave.  
**Creusentius**, Simonde-Sismondi.  
**Creusenzi** (PIERRE), Dupetit-Thouars.  
**Creusimbani**, Ginguéné.  
**Crésus**, Clavier.  
**Crèveœur** (PH. DE), Villenave.  
**Crichton** (JACQUES), Eyriès.  
**Crillon**, Villenave.  
**Cromwell**, Walckenaer.  
**Cronaca**, Emeric David.  
**Croy** (prince de), Dassance (l'abbé).  
**Cumberland** (RIC.), Suard.  
**Cuvier**, Laurillard.  
**Cyrille** (saint), Villenave.  
**Cyrus**, Clavier.  
**T. XI. — Dias** (BAL-THASAR), Boissonade.  
**Dicaeque**, Walckenaer.  
**Dicquemare** (J.-F.), Eyriès.  
**Dieu** (saint JEAN DE), Villenave.  
**Digby** (KENELM), Walckenaer.  
**Dillenius** (J.-JACQ.), Dupetit-Thouars.  
**Dillon** (ARTHUR), Lally-Tollendal.  
**Diocètes**, Delambre.  
**Diodore de Sicile**, Clavier.  
**Digène**, Clavier.  
**Dion de Syracuse**, Walckenaer.  
**Diophante**, Lacroix.  
**Dioscorides**, Dupetit-Thouars.  
**Doddridge** (PHILIPPE), Suard.  
**Donnée**, Dupetit-Thouars.  
**Dodley** (ROBERT), Suard.  
**Doederlein**, Silvestre de Sacy.  
**Dohm** (GUILLAUME DE), Michaud jeune.  
**Dolce** (LOUIS), Ginguéné.  
**Dolomieu**, Cuvier.  
**Domenichi**, Ginguéné.  
**Dominique** (saint), Villenave.  
**Domitien**, Quatremère-Boissy.

**Dion** (FRANÇ. et JEAN), Ginguéné.  
**Donizetti**, De Lafage.  
**Donne** (JEAN), Suard.  
**Donat** (CL.-JOSEPH), Auguis.  
**Doria** (la famille), Simonde-Sismondi.  
**Dorset** (les comtes), Eyriès.  
**Doudeauville**, Ch. Dupin.  
**Douglas** (comte de), Michaud aîné.  
**Dow** (GÉNARD), Auguis.  
**Doyen** (GAB.-FRANÇ.), Auguis.  
**Drake** (FRANÇOIS), Eyriès.  
**Drake** (JACQUES), Suard.  
**Dryden** (JEAN), Suard.  
**Dubos** (JEAN-BAPT.), Auger.  
**Ducis** (JEAN-FRANÇ.), Onésime Leroy.  
**Duclos** (CH. PIERRE), Auger.  
**Ducrest de Ville-neuve**, Salvandy.  
**Dudley** (Ed. et ROB.), Suard.  
**Duguay-Trouin**, Villenave.  
**Du Guesclin**, Villenave.  
**Duhamel du Monceau**, Dupetit-Thouars.  
**Duker** (CH.-ANDRÉ), Boissonade.  
**Dulaure**, Villenave.  
**Dumont d'Urville**, De la Roquette.  
**Dumouriez**, Michaud jeune.  
**T. XIII. — Escayrac** (marq. d'), de Feletz.  
**Eschine**, Clavier.  
**Eschine** (FR.-L.), Weiss.  
**Eschyle**, Amar-Durivier.  
**Esmenard**, Michaud aîné.  
**Esope**, Clavier.  
**Espernon** (duc d'), Weiss.  
**Egriou**, Joly.  
**Essex** (les comtes d'), Byriès.  
**Este** (la famille d'), Simonde-Sismondi.  
**Etienne** (les), Weiss.  
**Etihred I et II**, Eyriès.  
**Etherege** (GEORGE), Suard.  
**Ethicus**, Walckenaer.  
**Etienne de Byzance**, Walckenaer, Boissonade.  
**Ettmuller** (MICHEL), Chaumeton.  
**Euclide**, Lacroix.  
**Eudoxe de Cyzique**, Walckenaer.  
**Eudoxe de Cnide**, Delambre.  
**Euler** (LÉONARD), Lacroix.  
**Eumènes**, Clavier.  
**Euripide**, Amar-Durivier.  
**Eurydice**, Clavier.  
**Eustathe**, Boissonade.  
**Eusthyne** (JEAN), Suard.  
**Ewald** (JEAN), Malte-Bron.  
**Eyck** (JEAN-VAN), Emeric David.  
**Fabretti** (RAPHAEL), Visconti.  
**Fabri** (ALEX.), Ginguéné.  
**Fabricius** (J.-CHR.), Walckenaer.  
**Fabroni** (ANGE), Ginguéné.  
**Faerne** (GABRIEL), Ginguéné.  
**Falkland**, Suard.  
**Farinacci** (PROSP.), Weiss et Faustin Hélie.  
**Farnèse** (les), Simonde-Sismondi.  
**Farsetti** (la famille), Ginguéné.  
**Faulhaber** (JEAN), Millin.  
**Favorinus**, Charles Nodier.  
**Fausto** (SÉBASTIEN), Ginguéné.  
**Faydit** (PIERRE - V.), Ginguéné.  
**Fayet** (JEAN-JACQ.), Dassance (l'abbé).  
**Fayette** (comtesse de la), Auger.  
**Fazio** (BARTHÉL.), Ginguéné.  
**Feletz** (de), Monmerqué.  
**Fénelon**, Villemain.  
**Ferdinand I, II et III**, d'Allemagne, Weiss.  
**Ferdinand VII d'Espagne**, Michaud jeune.  
**Ferdinand I, II et III**, d'Espagne, Simonde-Sismondi.  
**T. XV. — Frank** (SÉBASTIEN), Eyriès.  
**Frank** (JEAN-P.), Gautier.  
**Frankie** (ARMAND), Lasteyrie.  
**Franklin** (BENJAM.), Biot.  
**Franklin** (sir JOHN), de la Roquette.  
**Fraysinoux** (l'abbé), Dassance (l'abbé).  
**Frédéric d'Aragon** (les), Simonde-Sismondi.  
**Frédéric le Grand**, Michaud jeune.  
**Fréd.-Guillaume**, Michaud jeune.  
**Fregose** (les doges), Simonde-Sismondi.

**Fregoso** (FILERMO), Ginguéné.  
**Freret** (NICOLAS), Raoul Rochette.  
**Fronon** (ELIE-CATH.), Villenave.  
**Friès** (JACQ.-FREDER.), Tissot.  
**Fritz** (SAMUEL), Eyriès.  
**Fröbisher**, Eyriès.  
**Froissart**, de Barante.  
**Frugon** (CH.-INN.), Ginguéné.  
**Fualdès** (ANTOINE), Weiss.  
**Fuchs** (LÉONARD), Chaumeton.  
**Fuentes** (BARTHÉL.), Walckenaer.  
**Fuessli** (HENRI), Parisot.  
**Fullborn** (G.-G.), de Gérando.  
**Fuller** (MARGUERITE), Philarète Chasles.  
**Furetierre** (ANT.), Auger.  
**Furietti** (JOS.-A.), Millin.  
**Gœrtner** (JOSEPH), Chaumeton.  
**Gabrieli** (JULIAS), Artaud.  
**Gages** (THOMAS), Eyriès.  
**Gail**, Durozoir.  
**Gaillard** (AUGER), Moquin-Tandon.  
**Gaillard** (GAB.-H.), Auger.  
**Galliani** (FERDINAND), Ginguéné.  
**Gallien** (CLAUDE), Renaudin.  
**Gallée**, Biot.  
**Gall** (FRANÇ.-JOSEPH), Renaudin.  
**Galletti** (PIERRE-L.), Millin.  
**Gallus** (CNEUS), Amar-Durivier.  
**Gallus** (OELIUS), Walckenaer.  
**Gama** (VASCO DE), Rossel.  
**Gambacorti** (ANDRÉ, PIERRE et JEAN), Simonde-Sismondi.  
**Gambara** (VÉRONIQ.), Ginguéné.  
**Garat** (les frères), Villenave.  
**Garnier** (JEAN-JACQ.), Walckenaer.  
**Garner-Pagès**, Barthélemy St-Hilaire.  
**Garve** (CHRISTIAN), de Gérando.  
**Garzoni** (J. et THOM.), Ginguéné.  
**Gaspasino-Barziz-zio**, Ginguéné.  
**Gassendi** (PIERRE), de Gérando.  
**T. XVII. — Goclénius** (RODOLF.), Desgenettes.  
**Godofroy de Bouillon**, Michaud aîné.  
**Godofroy** (JACQUES), Millin.  
**Godéhard**, Emeric David.  
**Goekingk** (GONTH.), Depping.  
**Gœtz** (EUSTACHE DE), Depping.  
**Goes** (BENOIT), Eyriès.  
**Gœthe**, Parisot.  
**Gohier**, Durozoir.  
**Goldoni** (JACQUES), Ginguéné.  
**Golius** (CHARLES), Silvestre de Sacy.  
**Goltzius** (HUBERT), Millin.  
**Gondebaud**, Weiss.  
**Gonthier** (JEAN), Chaumeton.  
**Gonzague** (les), Simonde-Sismondi.  
**Gordon** (GEORGE), Eyriès.  
**Gordon** (BERNARD), Desgenettes.  
**Gori** (JEAN-ANTOINE), Millin.  
**Gosse** (HENRI-ALB.), Moquin-Tandon.  
**Gosselin**, Walckenaer.  
**Gotama**, Barthélemy St-Hilaire.  
**Gouan** (ANTOINE), Moquin-Tandon.  
**Goudelin** (PIERRE), Moquin-Tandon.  
**Goujon** (JEAN), Weiss.  
**Gouvon St-Cyr**, Michaud jeune.  
**Gozzi** (GASPARD et CHARLES), Ginguéné.  
**Grachus** (les), Weiss.  
**Grævius** (JEAN-G.), Boissonade.  
**Grailly** (JEAN DE), Villenave.  
**Grainville** (le c de), Genee.  
**Grandville**, Jules Janin.  
**Granger** (TOURNECH.), Eyriès.  
**Grandvèlle** (card. de), Weiss.  
**Gravina** (JEAN-VINC.), de Gérando.  
**Gray** (THOMAS), Walckenaer.  
**Creathred** (ROBERT), Suard.  
**Grégoire XVI**, Dassance (l'abbé).  
**Grégoire** (saint), de Barante.  
**Grégoras**, Weiss.  
**Grénier** (le baron), Faustin-Hélie.  
**Gresset**, de Laporte.  
**Grétry**, de Lafage.  
**Gréy** (lord), Villemain.  
**Griffedof** (Alex.), Depping.  
**Gribnan** (Mme de), de Monmerqué.  
**Grimoald I et II**, Simonde-Sismondi.  
**Gruter** (JEAN), Boissonade.

BUFFON (GEORGE-LOUIS LECLERC, si connu sous le nom de comte DE), l'un des plus célèbres naturalistes et des plus grands écrivains du 18<sup>e</sup> siècle, naquit à Montbar, en Bourgogne, le 7 septembre 1707. Son père, Benjamin Leclerc, conseiller au parlement de sa province, jouissait d'une fortune qui lui permit, après avoir donné à ses enfants une première éducation très-soignée, de leur laisser une liberté entière pour le choix des occupations de leur vie. Le hasard lia le jeune Buffon, à Dijon, avec un Anglais de son âge (le jeune duc de Kingston), dont le gouverneur, homme instruit, lui inspira le goût des sciences. Ils voyagèrent ensemble en France et en Italie : Buffon passa ensuite quelques mois en Angleterre. Pour se perfectionner dans l'étude de l'anglais, sans négliger celle des sciences, il traduisit deux ouvrages célèbres, mais de genres bien différens : la *Statique des végétaux* de Hales, et le *Traité des fluxions* de Newton. Ces traductions et les préfaces qu'il y ajouta furent les premiers écrits qui le firent connaître du public. Dans ses propres travaux, il parut aussi, pendant quelque temps, disposé à cultiver à la fois et presque également la géométrie, la physique et l'économie rurale, et il fit sur ces divers sujets des recherches qu'il présenta successivement à l'Académie des sciences, dont il avait été nommé membre dès 1735. Les plus importantes de ces recherches furent la construction d'un miroir dans le genre de celui d'Archimède, pour incendier les corps à de grandes distances, et des expériences sur la force des bois, et sur les moyens de l'augmenter, principalement en écorçant les arbres quelque temps avant de les abattre. Buffon, dans ses premières années, n'était animé que d'un désir vague d'instruction et de gloire ; sa nomination à la place d'intendant du jardin du Roi donna une direction fixe à ses idées, et lui ouvrit la carrière où il s'est immortalisé. Son ami Dufay occupait cette place, et commençait à tirer l'établissement de l'abandon où l'avaient trop souvent laissé les premiers médecins du roi, qui en avaient toujours été chargés avant lui. Frappé, en 1759, d'une maladie mortelle, il écrivit au ministre que Buffon seul lui paraissait capable de suivre ses projets ; Buffon lui succéda, et dès cet instant il calcula tout ce qu'il pouvait faire, en même temps qu'il eut le bon esprit de sentir de quel genre de secours il aurait besoin. Jusqu'à lui l'histoire de la nature n'avait été écrite avec étendue que par des compilateurs sans talent ; les autres ouvrages généraux n'offraient que de sèches nomenclatures. Il existait des observations excellentes, et en grand nombre, mais toutes sur des objets particuliers. Buffon conçut le projet de réunir au plan vaste et à l'éloquence de Pline, aux vues profondes d'Aristote, l'exactitude et le détail des observations des modernes. Il se sentait la force de tête propre à embrasser ce vaste ensemble, et l'imagination nécessaire pour le peindre ; mais il n'avait ni la patience. . . CUVIER.

DÉMOSTHÈNE, Athénien, le plus grand orateur de la Grèce, naquit l'an 381 avant J.-C., et perdit dès l'enfance son père, homme riche, qui possédait une fabrique d'armes et d'épées. Livré à la tendresse aveugle d'une mère et à la négligence de tuteurs infidèles, éloigné de l'étude par la faiblesse de son tempérament, sa première éducation ne semblait pas faite pour préparer un grand homme. L'énergie de son âme ne s'annonça que par des vices de caractère. Ses camarades, objet habituel de sa malignité, lui donnèrent le surnom de *serpent*. A seize ans, il entendit dans une cause importante Callistrate, avocat célèbre ; il vit le pouvoir de la parole, la dignité de l'orateur, entouré d'hommages et reconduit en triomphe par des citoyens libres. Il eut l'idée de l'éloquence et de la gloire, et s'y destina tout entier. Son premier maître fut Isée, rhéteur habile et véhément. Avec ce secours, il profita si vite, qu'à dix-sept ans il attaqua ses tuteurs devant les tribunaux, et prononça contre eux plusieurs plaidoyers conservés jusqu'à nous. Il gagna son procès ; mais, suivant l'usage de tous les temps, il perdit beaucoup dans la restitution qu'il obtint. Cependant il suivait les leçons de Platon, et puisait à la source de cette philosophie généreuse les maximes élevées qui remplissent ses harangues politiques. Mais, lorsqu'il essaya de parler dans l'assemblée publique, il s'aperçut de tout ce qui lui manquait encore ; deux fois il fut repoussé par des huées. Les Athéniens, peuple instruit et railleur, se moquèrent de son style pénible, et de sa prononciation naturellement embarrassée. L'acteur Satyrus le ramena et lui donna des leçons. Démosthène mit en usage une obstination infatigable et ingénieuse pour former sa voix, fortifier sa poitrine, corriger ses gestes, et acquérir ce grand art de l'action, qu'il estimait le premier de tous, sans doute en proportion des efforts qu'il lui avait coûté. Il ne poursuivait pas avec moins de zèle l'étude du style et de l'éloquence. Les anciens nous parlent de ce cabinet souterrain dans lequel il demeurait enfermé plusieurs mois, la tête à demi rasée, copiant Thucydide, s'exerçant à tout exprimer en orateur, préparant des morceaux pour toute occasion, sans cesse déclamant, méditant, écrivant. Les envieux prétendaient voir dans ce travail continuel l'absence ou la médiocrité du talent : ils raisonnaient mal ; l'ardente opiniâtreté de Démosthène montrait son génie. La nature ne commande si impérieusement qu'à ceux qu'elle favorise, et cette force de persévérance est peut-être le plus rare de ses dons. Les harangues de Démosthène sentaient l'huile, disait-on ; mais il répondait avec raison à ses ennemis, que sa lampe et la leur n'éclairaient pas les mêmes travaux. Les études de Démosthène occupèrent plusieurs années de sa jeunesse, sans lui laisser le loisir de paraître à la tribune ou au barreau. A vingt-sept ans, il entreprit une cause qui lui semblait à la fois publique et privée, et qui participait de la défense judiciaire et du discours politique. . . VILLEMAM.

HEINE (HENRI), le poète le plus original de l'Allemagne depuis la mort de Goëthe, naquit à Dusseldorf, le 12 décembre 1799, d'une famille israélite justement considérée. Après avoir fini ses études au lycée de sa ville natale, il alla suivre les cours de jurisprudence à l'université de Bonn; il se rendit ensuite à Gœttingue, puis à Berlin, où il se livra avec une curiosité assez vive à l'étude de la philosophie. C'était un esprit ardent, une imagination fantasque, et lorsque l'illustre philosophe Hegel, qui l'admit dans son intimité, lui expliquait familièrement son système, l'humoriste y puisait déjà ces inspirations agressives et railleuses qui forment le fond de sa poésie. Cette influence ne saurait être mise en doute; il faut ajouter seulement que le poète la transformait avec une verve qui n'est qu'à lui. Figurez-vous le panthéisme grandiose du philosophe de Berlin, interprété par un esprit tour à tour audacieux ou bouffon; représentez-vous ces arcanes de la dialectique, ces rigides et mystérieuses formules traduites dans le langage de l'ironie et de l'humour; ce sera la poésie d'Henri Heine. Le système de Hegel, selon la manière de le comprendre, pouvait inspirer ou une audace révolutionnaire, ou une indifférence universelle; ces deux inspirations sont réunies chez l'auteur des *Reisebilder* et du *Livre des chants*. Tantôt, au nom de cette philosophie altière qui semblait être la révélation d'un nouveau dogme, il se mettra à la tête de ceux qu'il appelle *les Chevaliers du Saint-Esprit*, et il s'écriera : « Je n'ai jamais considéré la poésie que « comme un saint jouet, comme un moyen consacré à un but céleste. Qu'on loue mes chants « ou qu'on les blâme, peu m'importe. Vous placerez un glaive sur ma tombe, oui, un glaive ! « car j'ai toujours été un bon soldat dans la guerre « de délivrance du genre humain. » Tantôt, au contraire, chanteur de l'amour ou de la fantaisie, il dira gaiement : « Mon poëme est le songe d'une « nuit d'été; il est sans but, comme la vie, comme « l'amour ! » ou bien : « C'est moi qui ai chanté le « dernier chant dans les livres et printanières foires « rêts du romantisme ; » ou bien encore : « Je « suis né sur les bords de ce beau fleuve où la « folie pousse sur des vertes montagnes ! » et il se moquera des prétendus chevaliers de l'esprit, il sifflera les poètes politiques, il flagellera les tribuns dont il fait un triumvirat si plaisant, Brutus, Cassius et Asinius. Trop souvent aussi, ivre de sa verve intempérante, emporté au hasard par cette turbulence railleuse que ne guide plus aucun principe, il lancera contre les hommes les plus dignes de respect, poètes, artistes, hommes d'État, des bouffonneries de mauvais ton qui ne nuiront qu'à lui-même. Unissez, s'il se peut, ces inspirations si différentes, faites une nature complète de ce libre penseur si vaillamment armé, et de ce capricieux poète enivré de sa folie; vous aurez le représentant de toute la période qui a suivi Goëthe et Hegel....

ST-RENE TAILLANDIER.

MUTIS (DON JOSEF-CELESTINO), directeur de l'expédition botanique du royaume de la Nouvelle-Grenade, et astronome royal à Santa-Fé de Bogota, naquit à Cadix, d'une famille aisée, le 6 avril 1752. Il n'a été connu en Europe que par ses vastes connaissances en botanique (Linné l'appelle *Phytologorum americanorum princeps*); mais les services qu'il a rendus à toutes les branches de l'histoire naturelle, la découverte des quinquinas dans des régions où l'on en ignorait l'existence, l'influence bienfaisante qu'il a exercée sur la civilisation et le progrès des lumières dans les colonies espagnoles, lui assignent un rang distingué parmi les hommes qui ont illustré le nouveau monde. Après s'être occupé avec ardeur de l'étude des mathématiques, Mutis fut forcé par ses parents de se livrer à la médecine pratique. Il suivit des cours au collège de San-Fernando de Cadix, prit ses grades à Séville, et fut nommé, en 1757, suppléant d'une chaire d'anatomie à Madrid. Pendant un séjour de trois ans dans la capitale de l'Espagne, il montra plus de goût pour les excursions botaniques que pour la visite des hôpitaux; et il eut le rare bonheur de se faire connaître au célèbre naturaliste d'Upsal, qui désirait posséder dans ses herbiers les plantes de la Péninsule. Cette correspondance de Mutis avec Linné devint d'autant plus importante pour les sciences, que le vice-roi, don Pedro Mesia de la Cerda, l'engagea, en 1750, à le suivre, en qualité de médecin, en Amérique. Notre jeune botaniste avait été nommé par le ministère parmi les personnes destinées à terminer leurs études à Paris, à Leyde et à Bologne; mais il n'hésita pas de sacrifier l'espoir de visiter les plus célèbres universités de l'Europe aux avantages d'une expédition lointaine. Arrivé à la Nouvelle-Grenade, il fut vivement frappé des richesses naturelles d'un pays dans lequel les climats se succèdent, comme par étages, les uns au-dessus des autres. Après avoir séjourné longtemps à Carthagène des Indes, à Turbaco et à Honda (*embarcadère principal du Rio-Magdalena*), Mutis suivit le vice-roi dans son voyage de Santa-Fé de Bogota, situé sur un plateau qui a 1365 toises de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et dont la température est semblable à celle de Bordeaux. Il traversa, entre Honda et Santa-Fé, des forêts qui renferment de précieuses espèces de cinchona (quinquina); mais, jusqu'en 1772, il ne reconnut pas cette utile production. Nommé professeur de mathématiques dans le colegio mayor de Nuestra-Senora del Rosario, il répandit à Santa-Fé les premières notions du vrai système planétaire. Les dominicains ne virent pas sans inquiétude que « les hérésies de Copernic », déjà professées par Bouguer, Godin et la Condamine, à Quito, pénétrassent dans la Nouvelle-Grenade; mais le vice-roi protégea Mutis contre les moines, qui voulaient que la terre demeurât immobile. Ceux-ci s'accoutumant peu à ce qu'ils appellent encore. . . DE HUMBOLDT.